

Département d'histoire  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

**La pensée panafricaniste de Kwamé Nkrumah à travers son ouvrage majeur : *Africa Must Unite***

Par

Victor Picquet

Mémoire présenté pour obtenir

La Maîtrise ès arts (Histoire)

Université de Sherbrooke

Janvier 2019

## Résumé

Ce mémoire propose une analyse de la pensée panafricaniste développée par Kwamé Nkrumah dans son ouvrage majeur, *Africa Must Unite*, publié en 1963 à l'occasion de l'ouverture du congrès fondateur de l'Organisation de l'Unité africaine (OUA) à Addis-Abeba et distribué aux dirigeants africains présents. Nous orienterons cette recherche dans une perspective d'histoire intellectuelle afin de porter un regard critique sur la conception et surtout l'articulation du panafricanisme entre la préalable relecture et recouvrement du passé africain, le constat d'un contexte de décolonisation et de guerre froide marqué par les risques de marginalisation de l'Afrique enfin l'édification de l'intégration à travers la mutualisation de ses ressources et sur la base d'un gouvernement continental.

Cette recherche intègre une perspective lexicologique afin d'analyser à travers *Africa Must Unite*, les stratégies développées par Nkrumah pour convaincre son lectorat ou du moins ses pairs africains. Elle mettra aussi en lumière la dialectique : passé, présent et futur qui structure la conception panafricaine de Kwamé Nkrumah et comment cette dernière reflète une volonté de l'*Osagyefo* de construire son projet dans les plus brefs délais afin d'exorciser les héritages traumatiques de l'esclavagisme et du colonialisme et émanciper le continent africain par le biais de son intégration tout en lui permettant de peser sur la scène internationale. En outre, cette recherche permettra de mieux comprendre le personnage historique en lui-même, sa formation, son parcours universitaire et personnel afin d'appréhender dans une perspective d'histoire intellectuelle, l'un des plus actifs militants panafricains du XXe siècle dans toute sa complexité et saisir sa prégnance dans les discours politiques et les imaginaires collectifs du XXe et XXIe siècle.

**Mots-clés:** Panafricanisme, Kwamé Nkrumah, Ghana, OUA, Histoire, Histoire intellectuelle, Néocolonialisme, Impérialisme, Colonialisme, Esclavagisme.

## Remerciements

Ce mémoire constitue le défi le plus difficile qu'il m'ait été donné de vivre dans le cadre de mon parcours universitaire et personnel. L'expérience a été toutefois fascinante et enrichissante grâce à des personnes qu'il convient de remercier ici.

En premier lieu je tiens à remercier très chaleureusement mon directeur, Patrick Dramé, pour m'avoir accepté sous sa direction et guidé lors de ce parcours de recherche et de rédaction. Merci pour cette gentillesse et cette ouverture d'esprit qui a permis dès le début de notre collaboration d'établir un climat propice la discussion et à la confiance. Les commentaires et les corrections sur mon travail m'ont permis de constamment m'améliorer et de progresser dans ma pratique de jeune chercheur. Je suis très fier d'avoir pu collaborer avec lui durant cette maîtrise.

Mes remerciements vont à ma famille, plus particulièrement à mes parents et ma grande sœur, qui m'ont toujours soutenu dans cette aventure outre-Atlantique et qui ont toujours su trouver les mots pour m'encourager, me soutenir et me motiver.

Un grand merci au département d'histoire de l'Université de Sherbrooke. Entre 2016 et 2018, j'ai eu la chance de côtoyer des chercheurs et professeurs reconnus et très inspirants comme Tristan Landry, Maurice Demers, Geneviève Dumas et Jean-Pierre LeGlaunec.

Enfin, un grand merci à mes camarades du Québec avec qui j'ai vécu de très bons moments et qui m'ont fait sentir comme chez moi ici à Sherbrooke. Il est impossible de nommer tout le monde. Mais je tiens à remercier Charles Gélinas, Antoine Gauthier-Trépanier, Marc-Antoine Jutras-Komlosy, Alexis Tétreault, Marc-Olivier Paquin, Anthony Trouilhas, Frederick Gosselin, Hubert Cousineau et Claude Pelletier.

## Table des matières

Résumé .....	i
Remerciements .....	ii
INTRODUCTION .....	1
Objet d'étude .....	5
Problématique.....	6
Hypothèses .....	7
Cadre conceptuel .....	8
Présentation des sources et de la méthodologie .....	11
Grille d'analyse des sources .....	16
Revue de littérature .....	16
1. Les enjeux de l'intégration des États-nations africains .....	17
1.1 Le maintien des frontières.....	17
1.2 La nature et l'évolution de l'État-nation postcolonial .....	20
1.3 Le socialisme et le non-alignement comme soubassements de l'intégration africaine.....	22
2. Kwame Nkrumah et la quête de l'intégration africaine .....	24
2.1 Les études biographiques consacrées à Kwame Nkrumah .....	24
2.2 Une approche hagiographique : le dynamisme de la perspective afrocentriste .....	26
2.3 L'action politique de Nkrumah à travers la mise en avant d'une perspective critique.....	30
Conclusion.....	33
CHAPITRE 1 : KWAMÉ NKROMAH, NAISSANCE ET ÉMERGENCE DE L'OSAGYEFO : SES INFLUENCES INTELLECTUELLES ET POLITIQUES .....	34
1. La recherche de la toison d'or : Kwamé Nkrumah, itinéraire intellectuel et politique .....	35
1.1 Enfance et départ pour les États-Unis .....	35
1.2 Le début de la « longue solitude » : le séjour étatsunien, des années difficiles, mais fondamentales.....	38
1.3 Le départ pour l'Angleterre et la construction du noyau dur panafricain.....	43
2. Le retour en Afrique d'un homme nouveau : le chemin vers les indépendances.....	46
2.1 Nkrumah et la création du CPP, la rupture définitive avec l'UGCC et le système d'accommodement .....	46
2.2 De « l'action positive » à l'indépendance, le cas d'une révolution pacifique réussie .....	49
2.3 L'indépendance, le début d'un long combat pour la libération .....	56
CHAPITRE 2 : LA CRÉATION D'UN FUTUR ÉTAT CONTINENTAL AFRICAIN : SES SOUBASSEMENTS IDÉOLOGIQUES ET INSTITUTIONNELS ET LES OBSTACLES À SON ÉDIFICATION.....	60

1. La réappropriation de l'histoire : un préalable à son unification .....	62
1.1 La réhistorisation du passé africain et sa fonction .....	62
1.2 Un récit historique au service de l'unité africain .....	72
2. Les soubassements idéologiques et institutionnels des États-Unis d'Afrique .....	82
2.1 Le socialisme comme moteur du projet panafricain de Kwame Nkrumah .....	82
2.2 Le non-alignement comme position centrale dans les relations internationales .....	90
2.3 Les institutions d'une Afrique unifiée : États-Unis d'Afrique ou les États-nations d'Afrique : l'opposition de deux visions de l'intégration .....	94
3. Les dangers et les obstacles à la construction de l'intégration africaine .....	99
3.1 Le traitement du Ghana et de l'opposition dans l'écrit de Nkrumah .....	99
3.2 L'émergence des nouvelles nations, entre enthousiasme et crainte : le danger de la balkanisation .....	104
3.3 Le néocolonialisme et l'impérialisme au cœur du combat pour l'intégration .....	107
CHAPITRE 3 : BÂTIR L'INTÉGRATION EN PRATIQUE : GOUVERNEMENT CONTINENTAL, INDUSTRIALISATION ET MARCHÉ COMMUN .....	113
1. Les propositions politiques de Kwamé Nkrumah .....	115
1.1 L'unité africaine : un projet qui fait débat au sein des leaders africains .....	115
1.2 La question de la souveraineté dans la vision de Nkrumah .....	120
1.3 L'édification d'un gouvernement continental comme ultime objectif .....	124
2. L'intégration économique comme voie d'indépendance et de développement : entre réalisme et utopie .....	129
2.1 L'industrialisation comme support à l'édification de l'économie panafricaine .....	129
2.2 Le modèle des grands ensembles : des pistes viables pour le développement économique du continent africain ? .....	146
2.3 Le développement sur la base d'une mise en commun des ressources : la création du marché commun africain .....	151
3. Le tournant de l'année 1963 : la création de l'OUA ou quand la vision panafricaniste de Nkrumah est battue en brèche .....	159
3.1 <i>Africa Must Unite</i> : une arme d'influence au moment de la conférence fondatrice d'Addis-Abeba .....	159
3.2 La création de l'OUA : l'échec de Nkrumah ? .....	161
CONCLUSION GÉNÉRALE .....	167
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE .....	178

## INTRODUCTION

La Première Guerre mondiale, si elle est un traumatisme pour l'Europe marque un tournant fondamental dans l'évolution du continent africain. Jusqu'alors placées dans un rapport de domination et d'exploitation, les colonies sont appelées à jouer un rôle déterminant dans le conflit mondial. Chacune des grandes puissances donnera à ses territoires colonisés un rôle précis<sup>1</sup>. Les Africains partagent pour la première fois un destin commun avec les soldats blancs sur-le-champ de bataille<sup>2</sup>. Ainsi l'entre-deux guerre marque un moment important dans l'évolution des mentalités, tant européennes qu'africaines. Toutefois, c'est bien la Seconde Guerre mondiale qui va profondément bouleverser le destin des populations africaines.

Ces derniers sont alors pleinement impliqués dans le conflit. S'ils sont animés par des motivations différentes, tous attendent un assouplissement de l'ordre colonial, voire l'autonomie, un geste à la hauteur des sacrifices consentis. La redistribution des rapports de force au lendemain de la Seconde Guerre mondiale tend cependant à remettre les régimes coloniaux en question. La charte de l'Atlantique publiée en 1945 par Churchill et Roosevelt, affirmant le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, avec en parallèle la percée des idées socialistes du bloc de l'Est sur le continent africain tend à dynamiser les mouvements nationalistes. L'émancipation des Africains devient une question internationale à laquelle les puissances coloniales vont avoir de plus en plus de difficultés à répondre. En effet, comme nous l'avons évoqué précédemment, le mythe colonial dans un monde qui évolue rapidement et l'idéologie coloniale apparaissent alors comme « hypocrites »<sup>3</sup> et contradictoires. En raison notamment de l'entrée du monde dans la période de la guerre froide qui oppose l'URSS et les États-Unis, grands vainqueurs de la Deuxième Guerre

---

<sup>1</sup> Hélène D'Almeida-Topor, *L'Afrique au XXe siècle*, Armand Colin, Paris, 1999, p. 83.

<sup>2</sup> L'historien Karl Rössel écrivait : « *Le fait est que les soldats africains ont vu pour la première fois les Européens, qu'ils croyaient supérieurs, dans la boue, la saleté, la douleur et la mort* »

<sup>3</sup> Frederick Cooper, *L'Afrique depuis 1940*, Paris, Payot, 2008, p. 37.

mondiale. En 1945 se tient la 5<sup>e</sup> conférence panafricaine à Londres, qui va marquer la transition du panafricanisme, idéologie de solidarité et d'unité vers le continent africain, avec dans son organisation un jeune secrétaire, natif de la Côte de l'Or, Kwame Nkrumah.

Ainsi le système impérialiste, dans sa forme coloniale, fait l'objet de vives critiques, en Afrique, mais aussi en Europe. Les mouvements nationalistes africains gagnent en popularité sur le continent. Toutefois si l'Afrique a souvent été perçue de façon monolithique, elle forme en réalité un ensemble immense et disparate, ou s'entremêle différents rapports au système colonial. Les idéologies qui traversent le monde dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à savoir le panafricanisme, le communisme, le capitalisme et le socialisme trouvent un écho particulier et s'ancrent dans les discours nationalistes pour nourrir la contestation<sup>4</sup>.

Cette période de contestation du système colonial se conjugue en parallèle avec un regain d'intérêt de l'idéologie panafricaine dont Kwame Nkrumah est l'un des principaux acteurs et promoteurs<sup>5</sup>. Si cette idéologie apparaît parmi les intellectuels noirs des Amériques et des Caraïbes<sup>6</sup> dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle c'est véritablement dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle que cette dernière a évolué et gagné en importance. Il ne s'agit pas d'un mouvement uniforme, mais d'un ensemble qui se compose de multiples courants, dont les degrés de radicalité varient<sup>7</sup>.

Marcus Garvey, par exemple, voyait le panafricanisme comme une obligation, un projet biblique, un constat que blancs et noirs ne pouvaient cohabiter sur la même terre, car l'homme blanc chercherait toujours à faire valoir sa domination. De nombreux hommes noirs sont morts pour les puissances impériales et le temps de l'après-guerre les place face à un constat sans

---

<sup>4</sup> D'Almeida-Topor, *op. cit.*, p. 103.

<sup>5</sup> Dès 1942, il publie un ouvrage intitulé *Toward Colonial Freedom*, dans lequel il présente les solutions et les étapes nécessaires selon lui pour atteindre l'indépendance et émanciper le continent africain du colonialisme.

<sup>6</sup> Elikia M'Bokolo, « George Padmore, Kwame Nkrumah, Cyril L. James et l'idéologie de la lutte panafricaine », *Codesria*, Accra, p. 9.

<sup>7</sup> Lara Oruno, *La naissance du panafricanisme : les racines caraïbes, américaines et africaines du mouvement au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 134.

équivoque. Les sacrifices qu'ils ont consentis ne seront pas récompensés à la hauteur de leurs espérances. Constat qui se caractérise par la tenue en 1945 du congrès de Manchester, qui institutionnalise le panafricanisme et qui marque le transfert du mouvement vers le continent africain à travers l'émergence d'intellectuels et leaders nationalistes africains. Pour ces derniers, dont Kwame Nkrumah, l'unité du continent africain est la seule manière de lutter contre des puissances qui ont joui durant des siècles des ressources d'un continent et d'une position hégémonique<sup>8</sup>.

Dans le cadre de la Côte-de-l'Or (futur Ghana), une correspondance du Colonial Office datant de 1947 affirmait notamment que : « c'est le territoire où les Africains sont les plus évolués politiquement [...]. Toutefois l'autonomie ne risque guère d'être atteinte en l'espace d'une génération »<sup>9</sup>. Ce ton teinté d'une relative condescendance à l'égard des populations africaines colonisées démontre que le pouvoir britannique n'est pas prêt à faire face aux bouleversements en cours.

L'United Gold Coast Convention, dans lequel, Nkrumah occupe une place importante, va trouver dans ce contexte de contestation un terrain favorable pour poser la question de l'autonomie du territoire<sup>10</sup>. Les moyens de répression mis en place par la puissance coloniale pour juguler ces mouvements vont toutefois radicaliser une partie des leaders l'UGCC. En se détachant du parti avec une base plus radicale<sup>11</sup>, Nkrumah fonde en 1949 un nouveau parti politique, le Convention People's Party (CPP) qui va alors chercher l'adhésion à ses vues de nouvelles classes sociales au sein de la population, notamment à travers la diffusion d'une presse nationaliste facilement accessible qui fustige l'ordre colonial. Kwame Nkrumah avait alors saisi l'importance de la

---

<sup>8</sup> D'Almeida-Topor, *op. cit.*, p. 245.

<sup>9</sup> Frederick Cooper, *L'Afrique depuis 1940*, Paris, Editions Payot, 2002, p. 79.

<sup>10</sup> Le docteur Danquah, fondateur et leader de l'UGCC (United Gold Coast Convention), prône une ligne très modérée. Tout en entretenant de bons rapports avec le pouvoir colonial, il pose la question de l'autonomie, sans pour autant inciter à la révolution.

<sup>11</sup> Roger Gocking, *The History of Ghana*, London, Greenwood Press, 2005, p. 253.



conscientisation et l'implication de la masse dans le combat pour l'indépendance<sup>12</sup>. « Nous préférons l'autogestion et le danger plutôt que la servitude dans la tranquillité »<sup>13</sup>.

Nkrumah centre son combat autour de « l'action positive », qui prend la forme d'une désobéissance civile pour empêcher le bon fonctionnement du gouvernement et des institutions coloniales britanniques. Cependant cette stratégie lui attire les foudres de l'élite procoloniale pour en contrepartie recueillir les faveurs de la population, qui le portera au pouvoir durant les élections de 1951. Donc, l'indépendance de la Côte-de-l'Or en 1957 est le fait d'un élan démocratique que le pouvoir britannique ne pouvait se permettre de ne pas respecter, et ce en dépit de quelques tentatives d'opposition, tant directes qu'indirectes<sup>14</sup>. Comme le souligne l'historien Frederick Cooper : « Le colonialisme conservateur de 1930 aurait peut-être pu survivre à un Nkrumah en l'ignorant ou en l'arrêtant, mais le colonialisme développementaliste des années 1950 avait moins de marge de manœuvre »<sup>15</sup>.

L'indépendance officielle du territoire de la côte de l'Or survient le 6 mars 1957 qui devient le Ghana en référence à l'un des plus prestigieux royaumes de l'Afrique précoloniale<sup>16</sup>. À la tête de cette liberté retrouvée, Kwame Nkrumah, intellectuel, homme politique et leader nationaliste qui aura fait sien le combat contre la domination coloniale et pour la libération de l'Afrique.

Surnommé par ses concitoyens l'*Osagyefo*<sup>17</sup>, « le chef victorieux », Nkrumah cumule les fonctions à la tête du gouvernement postcolonial. Il entend porter son idéal et son projet, soit l'unité africaine et l'établissement des États-Unis d'Afrique au-delà des frontières de son pays, symbole,

---

<sup>12</sup> Les séjours à l'étranger de Nkrumah, notamment pour ses études, lui ont permis de développer un itinéraire intellectuel différent. Il s'imprègne des thèses panafricanistes développées sur le continent nord-américain et l'action politique à Londres.

<sup>13</sup> Kwame Nkrumah, *Ghana: Autobiography of Kwame Nkrumah*, Accra, International Publishers, 1957, p. 152.

<sup>14</sup> À travers des tentatives d'exalter les mouvements d'oppositions, notamment Ashanti.

<sup>15</sup> Cooper, *op. cit.*, p. 103.

<sup>16</sup> Catherine Coquery-Vidrovitch, *L'Afrique occidentale au temps des Français: colonisateurs et colonisés (1860-1960)*, Paris, Éditions la Découverte, 1992, p. 305.

<sup>17</sup> D'Almeida Topor, *op. cit.*, p. 229.

selon lui, du découpage colonial et d'un héritage néfaste pour l'évolution du peuple africain et de son unification. En 1957, lorsque Kwame Nkrumah est élu premier ministre, la grande majorité des pays du continent africain sont alors sur la voie de l'indépendance. C'est donc un moment particulier pour le continent compte tenu de l'unanimité qui s'y était faite quant à la nécessité de l'unification<sup>18</sup>. C'est dans cette perspective qu'en 1963, Kwame Nkrumah, devenu président du Ghana, se rend au congrès fondateur de l'Organisation de l'unité africaine<sup>19</sup> et évoque dans son discours, la nécessité de s'unifier face aux dangers d'un monde qui subit l'impact de la guerre froide. C'est à cette occasion qu'il distribue aux dirigeants et chefs d'états africains, son ouvrage majeur : *Africa Must Unite*.

## Objet d'étude

Cette présente recherche s'intéresse à l'étude de la pensée panafricaniste de Kwame Nkrumah développée dans son œuvre maîtresse *Africa Must Unite* parue en 1963. Il faut noter que le projet de construction de l'unité africaine et du panafricanisme chez Nkrumah est centré autour d'une dialectique entre le passé, le présent et le futur. En effet, l'appel à l'unification du continent africain est structuré dans la pensée de Nkrumah par le constat d'un passé traumatique qui a induit la domination, la division et l'exploitation économique par le colonisateur. Cette réalité conduit, le leader ghanéen, dès les premiers temps de la construction des sociétés postcoloniales, à penser à l'édification d'une entité fédérale africaine censée exorciser les héritages coloniaux tout en permettant à l'Afrique de trouver une place importante sur la scène mondiale des années 1960 marquée par la logique des blocs de la guerre froide et par les menaces du néocolonialisme et de

---

<sup>18</sup> John Illife, *Les Africains : histoire d'un continent*, Paris, Champs histoire, 1995, p. 506.

<sup>19</sup> Premier congrès de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) qui prend place à Addis-Abeba en Éthiopie, avec plusieurs chefs d'États africains. Il s'agit de concrétiser la solidarité des Africains qui sont maintenant sortis du colonialisme.

l'impérialisme, mais aussi par l'enjeu crucial et fondamental du développement économique et social.

De ce fait, il s'agira d'étudier la fonction de la relecture du passé africain chez Nkrumah ainsi que les arguments politiques (construction du projet des États-Unis d'Afrique, nécessité de sortir du cadre des États-nations et de lutter contre les impérialismes), culturels (identité et idée de la « personnalité africaine ») et les dangers (néocolonialisme, etc.) qui guettent l'Afrique qui sous-tendent la conception du panafricanisme chez Nkrumah. L'étude cherchera également à comprendre les propositions à caractère politiques et institutionnelles (mise en place d'entités communes) et économiques (mise en place d'un marché commun et mutualisation des ressources, industrialisation) qui sont avancées par le leader ghanéen afin de bâtir concrètement l'unification de l'Afrique. Bien évidemment, il sera enfin essentiel d'évaluer les emprunts, les distorsions, les forces et les limites des conceptions du projet d'unification panafricaniste tel qu'élaboré dans l'ouvrage majeur de Nkrumah : *Africa Must Unite*.

## **Problématique**

Cette étude sera centrée autour de quatre questionnements majeurs qui permettront d'apporter un éclairage nouveau sur la pensée panafricaniste de Nkrumah. Ainsi dans un premier temps, il s'agira de comprendre dans quelle mesure cette triple dialectique passé, présent et futur, structure-t-elle la construction du projet panafricain conçu par Nkrumah à travers son étude et qui prend la forme d'un véritable programme politique pour l'Afrique. Dans un second temps nous tenterons de comprendre, pourquoi, selon, leader ghanéen, l'Afrique décolonisée devrait procéder à son unification et à son intégration dans les plus brefs délais ? Il s'agira ensuite d'analyser les cadres politiques, institutionnelles et idéologiques qui sous-tendent ce projet panafricaniste ? Enfin

nous verrons quelles sont les influences, les distorsions, mais aussi les limites du projet d'intégration conçu par le leader ghanéen

## **Hypothèses**

À la lumière des questionnements ci-dessus évoqués, nous émettons ici trois hypothèses majeures. Notons tout d'abord que le projet panafricain proposé par Nkrumah procède en premier lieu d'une relecture du passé africain précolonial dans une volonté de réappropriation de l'historicité africaine. La civilisation négro-africaine est alors présentée comme antérieure et prospère, le centre de l'histoire de l'humanité et dont l'arrivée de l'esclavage et de la colonisation est vue comme une catastrophe qui va profondément aliéner le continent. Ainsi le passé est l'élément de réaffirmation de la souveraineté africaine. Le présent, postcolonial, est marqué par le sous-développement et la relégation dans un climat international marqué par la polarisation du monde dans le contexte de la guerre froide et la libération du continent africain. Présent et futur sont, dans l'esprit du leader ghanéen, marqué par les dangers du néo-colonialisme qui s'est imprégné dans le continent et dont le projet panafricain est selon lui, le seul antidote.

De plus, pour le leader ghanéen, la construction de l'intégration s'avère indispensable afin de lutter contre les méfaits de l'esclavage et du colonialisme en l'occurrence la représentation de l'homme noir, sa dépossession de ses propres ressources et la division de son territoire en une multitude d'États-nations faibles et dépendants. L'unification devient ainsi selon le point de vue de Nkrumah la voie indispensable afin d'assurer la survie et le renouveau du continent africain. À cet effet, la réussite des grands ensembles étatiques tels que les États-Unis d'Amérique, l'URSS, le Canada, etc. constituent selon Nkrumah des modèles d'unité et d'intégration économique et politique que l'Afrique doit suivre.

Enfin l'édification de l'État continental ou la création d'un État fédéral africain sur la base de l'idéologie socialiste devrait permettre à l'Afrique d'exorciser les méfaits de frontières héritées du colonialisme. De même, la mutualisation de la production de l'électricité, la création d'un marché commun propre et d'un système de défense africain sont les bases du développement économique et social tout en permettant de sortir de la dépendance et de la domination qui ont s'y longtemps bridés le continent.

Finalement Nkrumah, dont l'identité politique et intellectuelle a été fortement marquée par un parcours particulier, passe très rapidement d'une position de militant à la place de chef d'État dans un contexte de libération du continent africain, mais surtout de polarisation du monde entre grands ensembles. Ce passage rapide place Nkrumah dans une position très délicate. Ses convictions se confrontent à la réalité, ce qui le pousse à se contredire, omettre des événements ou des faits dérangeants, prendre des raccourcis, et ce dans le but de porter sa vision du projet panafricain.

### **Cadre conceptuel**

À la lumière de l'objet d'étude et du questionnement ci-dessus présentés, nous définissons le panafricanisme comme concept clé, qui sous-tendra notre réflexion. Le terme « panafricanisme » apparaît pour la première fois en 1900, à l'occasion du premier congrès officiel du mouvement à Londres<sup>20</sup>. Les manifestations et « réalités »<sup>21</sup> qui le motive préexistent à cet événement. En tant que projet politique et idéologie, le panafricanisme est le produit des résistances des noirs d'ascendance africaine des Amériques et des Caraïbes face à l'esclavage et après son abolition, face aux conditions politiques, sociales de ces derniers en Amérique et sur le continent africain.

---

<sup>20</sup> Christophe Guilhou (dir), *Le mouvement panafricaniste au XXe siècle*, Paris, CODESRIA, 2013, p. 17.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 17.

À l'origine, les partisans du mouvement souhaitent émanciper l'homme noir de sa condition d'inférieur et proclame l'idée d'une égalité raciale<sup>22</sup>. C'est durant le XIXe siècle que des noirs des États-Unis et des Caraïbes s'élèvent à travers l'écriture et l'érudition pour réfléchir et donner corps à l'idéologie.

Ainsi, Edward Blyden (1832-1912), considéré comme l'un des précurseurs du mouvement, donne au panafricanisme la vision d'un homme du XIXe siècle. Dans un contexte d'émancipation des Noirs de la condition esclavagiste où ces derniers doivent maintenant trouver une place dans la société, il préconise la ré-émigration des Noirs vers le continent africain considérée comme la « terre ancestrale »<sup>23</sup>. La « race nègre »<sup>24</sup> ne pourra retrouver sa « dignité et le respect qui lui est dû »<sup>25</sup> qu'à travers la création d'un Empire sur le continent africain. Blyden pose aussi la question de l'indépendance des territoires africains sous domination coloniale. Son ouvrage *Back to Africa* marquera profondément les esprits de l'époque. Il pose les bases d'une réflexion que tous les intellectuels qui lui succéderont vont reprendre ou réfuter. Plus tard, Marcus Garvey, dans une vision messianique, reprendra cette conception du nécessaire retour au continent africain, sur la base de l'idée qu'une cohabitation entre hommes noirs et blancs est impossible au sein des sociétés anciennement esclavagistes des Amériques<sup>26</sup>. Toutefois, si sa vision gagne en popularité auprès des masses, c'est Dubois qui s'imposera comme l'un des acteurs majeurs du mouvement panafricain<sup>27</sup>. Tout en prônant un modèle intégrationniste, il portera, dans la période de l'entre-deux-guerres, les différents congrès panafricains dans la première moitié du XXe siècle, l'idéologie en Afrique. Le panafricanisme se transforme en idéologie de libération et d'intégration dans

---

<sup>22</sup> Guilhou, *op. cit.*, p. 18.

<sup>23</sup> Elie Mambou, « Le panafricanisme de William Edward Burghardt Du Bois : Entre réalisme et Utopie », *COMMposite*, no. 1 (2015), p. 131.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>26</sup> Adam Ewing, « Garvey or Garveyism? », *Transition*, no. 105 (2011), p. 105.

<sup>27</sup> Mambou, *op. cit.*, p. 135.

l'Afrique postcoloniale. Dans ce contexte de retour à la terre africaine, Kwame Nkrumah lui, développera un panafricanisme radical par la création des « États-Unis d'Afrique », qui doit être mise en place manière immédiate, basée sur une organisation continentale à travers des économies communes et par la mise en avant de liens culturels et historiques communs.

En définitive, une organisation économique, sociale et politique commune permettra aux Africains et aux populations issues de la diaspora de s'élever à travers le monde. L'émancipation de cette condition « inférieure », sociale et économique, permettra aux nations africaines issues des indépendances, par un élan d'unité, de développer l'économie et ainsi permettre l'intégration du continent à travers la création d'un gouvernement continental qui mettrait de l'avant une organisation économique et des institutions communes.

En tant qu'idéologie et projet politique, la construction de l'unification de l'Afrique en une seule entité politique telle que pensée par Nkrumah nous amène à aborder le concept de « Imagined Communities »<sup>28</sup>, développé par Benedict Anderson qui met en avant la manière qu'a une société de se représenter, dans un espace géographiquement défini avec une institution étatique unique. Cette société dont les caractéristiques sont multiples est liée en une « communauté »<sup>29</sup> qui est une invention découlant d'une représentation. Cette idée de « communauté imaginée » est fondamentale dans le cadre de cette recherche portant sur la question panafricaine. En effet, dans le contexte des indépendances vont se forger de nouveaux États-nations qui vont s'appuyer sur l'utilisation d'un passé africain « sélectionné » pour se légitimer. Nkrumah va s'inscrire dans cette démarche à l'échelle continentale, dans le cadre du panafricanisme pour justifier l'idée d'une union possible, mais surtout naturelle entre tous ces peuples à l'échelle du continent<sup>30</sup>.

---

<sup>28</sup> Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991, 240 p.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 11-20.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 15.

La construction de l'unité africaine telle que conçue par Nkrumah passe par une volonté de se réapproprier le passé, tant au niveau de l'écriture de l'histoire, que l'affirmation de traditions et de coutumes qui composent l'imaginaire individuel et collectif. Ainsi Éric Hobsbawm dans l'introduction de son ouvrage *L'invention de la Tradition*<sup>31</sup> qu'il codirige avec Terrence Ranger évoque la tradition « inventée » comme un moyen de se légitimer en faisant référence à « un » passé. Ces traditions dites inventées « tentent d'établir une continuité avec un passé historique approprié »<sup>32</sup>. Hobsbawm émet l'hypothèse que cette invention soit « fréquente » en particulier, « quand une transformation rapide de la société affaiblit ou détruit les modèles sociaux pour lesquels les traditions avaient été élaborées ». Les sociétés traditionnelles sont pour la plupart basées sur une tradition catalysée et transmise dans l'oralité endommagée par l'arrivée du système colonial.

Ainsi, cette période postcoloniale est le moment pour les Afriques, selon le point de vue de Nkrumah, de se recouvrer un passé et des traditions. C'est cette démarche que va entamer Nkrumah dans la construction de son projet panafricain pour convaincre ses pairs africains. Dans *Africa Must Unite*, il reconstitue cette tradition africaine afin de donner sens à son projet panafricain (mémoire de l'esclavage et du colonialisme), à la lumière des héritages coloniaux (esclavage, colonialisme). Il met en avant l'existence d'une « personnalité africaine » qui se base sur une communauté de souffrances, un destin commun, des traits culturels communs afin de donner à sens à son projet. Il fait un diagnostic du passé, du présent et du futur.

### **Présentation des sources et de la méthodologie**

Cette étude se donne pour objectif d'analyser et de comprendre la construction de la pensée panafricaniste telle que développée par Kwame Nkrumah dans son ouvrage programme *Africa*

---

<sup>31</sup> Eric Hobsbawm, Terrence Ranger, *L'invention de la Tradition*, Paris, Editions Amsterdam, 2006, 370p.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 12.



*Must Unite*. Il s'agira donc d'établir une démarche méthodologique pour traiter la source principale de manière claire et précise. Ce choix de travailler sur cet ouvrage comme source principale est avant tout motivé par le fait qu'il s'agit de la publication la plus importante de Kwame Nkrumah, en ce sens que l'auteur y expose de façon pertinente et détaillée sa vision reliée aux voies et moyens nécessaires en vue de la réalisation de l'unité et de l'intégration de l'Afrique en une entité politique continentale. Il s'agit sans nul doute de l'ouvrage le plus complet du leader ghanéen sur la question du panafricanisme et de sa mise en œuvre en Afrique.

Cet ouvrage-programme est publié en 1963 dans un contexte particulier pour le continent africain. En effet, ce fut durant cette année que s'est tenu à Addis-Abeba, capitale de l'une des plus vieilles civilisations africaines en l'occurrence l'Éthiopie, le premier sommet des chefs d'État de l'Afrique indépendante. Cette conférence marque en particulier la naissance de l'organisation de l'unité africaine (OUA) sous l'égide d'Hailé Sélassié Ier empereur d'Éthiopie.

C'est aussi durant ce sommet fondateur de l'unité africaine que Kwame Nkrumah, qui se pose alors en porte-parole de la création d'une entité politique africaine unifiée, publie et distribue son ouvrage qui se veut un viatique à ses pairs africains qu'il veut absolument convaincre quant à la pertinence et à l'urgence de son projet panafricaniste. D'ailleurs Nkrumah, profite de son allocution à l'ouverture du premier sommet fondateur de l'OUA, pour réaffirmer les idées principales développées dans son écrit pour convaincre son auditoire de la nécessité de construire l'unité de l'Afrique.

*Africa Must Unite*, par la richesse des thèmes abordés, ne saurait être catégorisé comme un ouvrage purement économique, sociologique ou philosophique. Il s'agit plutôt de l'aboutissement de la réflexion de Kwame Nkrumah sur les thèmes qui composent sa vision du panafricanisme. De ce fait, le lecteur peut dans un premier temps comprendre la pensée du leader ghanéen quant aux éléments qui doivent pousser l'Afrique à s'unir : évocation du passé (réhistorisation du passé

africain), culture commune en dépit des différences, héritages néfastes du colonialisme (établissement des frontières et partition du continent) pour ensuite lire les solutions mises en avant par Kwame Nkrumah.

*Africa Must Unite* est un ouvrage programme qui se compose en 229 pages et 21 chapitres. Son articulation n'est bien sûr pas anodine et relève d'une stratégie de la part du dirigeant ghanéen. En effet, l'ouvrage se structure de façon chronologique et thématique. Le passé est d'abord évoqué dans les chapitres 1 à 4, pour convaincre le lecteur du bien-fondé de la cause panafricaine. Il s'agit pour Nkrumah de relire le passé pour se réapproprier l'historicité africaine. Une histoire il est vrai, longtemps mise de côté par un prisme purement eurocentriste. L'esclavage et le colonialisme y sont ainsi vus comme des catastrophes qui ont aliéné l'homme et déstructuré le développement économique et social de l'Afrique. Les chapitres 5 à 8 sont quant à eux dédiés à l'émergence du panafricanisme, notamment le rôle joué par les intellectuels afro-américains. Il dresse aussi un portrait des étapes à suivre pour entamer ce « voyage » vers l'unité africaine et la mise en avant des valeurs qui sous-tendent ce processus (liberté, discipline et organisation) et les legs néfastes du colonialisme (Etats-Nation, frontières, ingérence britannique).

Nkrumah revient ensuite sur la situation de son pays, la reconstruction postcoloniale, les questions économiques, sociétales et politiques. Ce recentrage permet d'amorcer la dernière partie de l'ouvrage consacrée à la construction de l'unité africaine et les propositions avancées par le leader ghanéen (développement de l'électrification, marché commun, industrialisation, exemple des grands ensembles) et les questions internationales. Ainsi nous pouvons le voir, Nkrumah a structuré son écrit de manière à faire progresser le lecteur et le convaincre du bien-fondé de sa vision et du projet qu'il propose pour l'Afrique. Un projet qui se base sur l'existence d'un lien qui unit les Africains entre eux, faisant fi des nationalités et des particularismes linguistiques. Cette communauté imagée théorisée par Anderson sous-tend le projet panafricain de Nkrumah et

l'utilisation qu'il fait du passé. Nkrumah opère une rupture pour rentrer dans la dernière partie de son ouvrage. Le chapitre 15 intitulé « Toward African Unity – vers l'unité africaine », il s'agit alors pour le leader ghanéen d'exposer les antidotes aux problèmes qu'il soulève à travers son écrit, sur qui prendre exemple, quelle organisation micro & macro-économique, les dangers à court et long terme qui guette le continent (pauvreté sociale et absence d'infrastructure aux échelles nationales et continentales, néo-colonialisme), la place de l'Afrique sur la scène internationale dans des contextes de bouleversements.

Ces transformations tendent, selon le leader ghanéen à balkaniser le continent africain et donc fragiliser profondément le futur de ces nouvelles nations. Nkrumah prend pour exemple et modèle les grands ensembles économiques qui se sont imposés dans le monde (États-Unis, URSS, Canada). Ces ensembles ayant chacun développé un modèle économique basé sur une industrialisation à outrance, une politique de défense à grande échelle.

Une première lecture de notre source principale m'a permis de dégager ces thèmes centraux et d'effectuer une sélection parmi ces derniers afin d'établir des cadres précis pour mon mémoire. Il est clair que la première partie de l'ouvrage sera fondamentale pour traiter de la pensée panafricaine de Kwame Nkrumah, car celle-ci se construit à travers l'évocation non pas « du » passé africain, mais « d'un » passé africain, que Kwame Nkrumah construit et nourrit pour convaincre son lecteur en procédant à une réhistorisation de l'histoire africaine à travers la mise en avant des legs néfastes de l'esclavage, du colonialisme et il cherche donc à revaloriser le contact de l'homme noir africain avec son passé et la grandeur et la prospérité des civilisations traditionnelles.

Dans le but de bien percevoir la place du passé africain et la fonction de son image dans le discours du leader panafricain, il sera essentiel de recourir aux autres écrits de Kwame Nkrumah, principalement pour mettre en avant les persistances et divergences dans sa pensée. Entre 1942 et

1965, Kwame Nkrumah a écrit cinq ouvrages. Tout d'abord, *Ghana : A Autobiography of Kwame Nkrumah* (1957)<sup>33</sup>, il livre dans cet ouvrage sa vision et ses points de vue notamment au moment de son passage de militant à homme politique. Cette mise en avant du prisme biographique nous renseigne sur son évolution intellectuelle aux diverses étapes de sa vie et comment il va façonner sa vision si radicale et si déterminée du panafricanisme tel que développé dans *Africa Must Unite*. Toutefois, il faut faire preuve de prudence en utilisant cette source ; en effet, si la première édition date du 6 mars 1957, c'est la seconde édition, définitive, publiée en 1960 qui sera désormais en circulation. Or, cette publication définitive intervient dans un contexte particulier, puisque Nkrumah occupe alors le poste de premier ministre du Ghana<sup>34</sup> ; il relate donc certains événements après coup et la véracité de certains faits peut s'en trouver altérée. De plus comme le suggère David Rooney, outre le fait de ne pas retracer avec exactitude les événements, Nkrumah peut, dans le contexte des indépendances, utiliser cet ouvrage pour se mettre en avant, notamment accentuer son rôle dans certains événements.

Ensuite, *Toward Colonial Freedom*<sup>35</sup> paru une première fois en 1942 puis dans une version augmentée en 1962 permet de comprendre le nationalisme qui imprègne Kwame Nkrumah et il évoque pour la première fois sa conception des « États-Unis d'Afrique ». L'ouvrage *Consciencism*<sup>36</sup> paru en 1964 aborde des sujets qui s'éloignent de mon analyse autour la pensée panafricaine de Kwame Nkrumah hormis la question de « personnalité africaine ». Nous ne sélectionnerons dans l'ouvrage que les éléments se rapportant à ce concept. Enfin nous utiliserons le dernier ouvrage marquant de Kwame Nkrumah<sup>37</sup> qui constitue la synthèse finale de la pensée

---

<sup>33</sup> Kwame Nkrumah, *Autobiographie*, Paris, Présence Africaine, 1960 (1957), 291 p.

<sup>34</sup> Le poste le plus important dans le pays.

<sup>35</sup> Kwame Nkrumah, *Toward Colonial Freedom; Africa in the struggle against World Imperialism*, London, Panaf Books, 1974 (1942), 60 p.

<sup>36</sup> Kwame Nkrumah, *Le consciencisme*, Paris, Présence Africaine, 1974 (1964), 141p.

<sup>37</sup> Kwame Nkrumah, *Le Néo-colonialisme : dernier stade de l'impérialisme*, Paris, Présence Africaine, 1973 (1965), 269 p.

politique de l'ancien leader ghanéen. Cet ouvrage à travers un prisme économique met en avant les difficultés identifiées par Nkrumah dans l'optique d'unifier le continent africain. Il dresse un bilan des indépendances et le rôle encore très important de l'ancienne puissance colonisatrice.

### **Grille d'analyse des sources**

Nous avons précédemment repéré et mis en exergue les thèmes centraux qui sont abordés par Nkrumah à travers une triple dialectique. Dans un souci de cohérence et de clarté, nous conserverons ce découpage pour analyser *Africa Must Unite*. Cette recherche s'appuiera sur une analyse lexicologique qui permettra de porter un regard sur la prédominance de certains thèmes, termes et concepts qui ressortent le plus.

Dans une perspective d'analyse critique de l'œuvre de Nkrumah, nous procéderons à une étude du discours du leader ghanéen afin de percevoir les lignes de force et les emprunts et limites de son point de vue.

De plus, en complément de cette analyse de discours, nous procéderons aussi à une analyse du vocabulaire employé par Nkrumah. Comment ce dernier aborde ces différents thèmes, quels sont les qualificatifs employés. Cette démarche permet de voir quand Nkrumah prend position. Cette étude se base avant tout sur une analyse critique du discours de Nkrumah, qui prend considération la formation et l'itinéraire personnel du leader ghanéen, le contexte de production de son discours et des profonds desseins qui guident sa réflexion d'ensemble. Pour conclure, comment ce dernier construit sa pensée panafricaine et quels sont les arguments qu'il avance pour bâtir son ouvrage de référence et qu'elles en sont les distorsions et contradictions.

### **Revue de littérature**

À la lumière des problématiques ci-dessus exposées, notre revue de littérature sera centrée autour de deux champs thématiques suivants qui feront ressortir les études marquantes portant sur

mon sujet. Nous nous pencherons d'abord sur les études consacrées aux enjeux de l'intégration en particulier la question des frontières, celle de la nature et de l'évolution des États-nations africains et enfin le socialisme et le non-alignement. La deuxième partie de notre bilan historiographique présentera les études biographiques et à saveur « afrocentristes » portant respectivement sur Nkrumah et sa pensée intégrationniste. Enfin, cet état de la question s'attachera à faire le point sur les productions historiennes évaluant, dans une perspective critique l'action politique de Nkrumah.

Il convient de souligner ici que nous avons fait le choix de ne pas insérer la première partie de notre bilan historiographique portant sur les écrits d'historiens relatifs aux intellectuels afro-américains permettant de comprendre la formation du panafricanisme en tant qu'idéologie de résistance, son contenu et objectif, ainsi que la transition du mouvement sur le continent africain et l'explication des historiens sur ce phénomène. Ce choix a été motivé avant tout par une volonté de rendre la revue de littérature la plus synthétique possible et conserver les sujets les plus en lien avec ma recherche.

## **1. Les enjeux de l'intégration des États-nations africains**

### **1.1 Le maintien des frontières**

La question des frontières en Afrique connaît, depuis les indépendances, un vif intérêt de la part des historiens. Dans cette perspective, Saadia Touval, dont le travail est reconnu encore aujourd'hui dans l'historiographie, évoque dans son étude<sup>38</sup> l'appel de l'historien J. Hargreaves pour « enquêter » sur la responsabilité des « pères des indépendances » dans cette « partition »<sup>39</sup> de l'Afrique. Touval cherche dans son étude pionnière à mettre en avant les Africains comme des acteurs de premier plan et non comme des objets simplement passifs. Il s'interroge notamment sur le rôle des dirigeants africains qui, au vu de leurs intérêts, ont perpétué cette partition<sup>40</sup>. Touval

---

<sup>38</sup> Saadia Touval, « Treaties, Borders, and the Partition of Africa », *The Journal of African History*, no. 2 (1966), p. 279-293.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 279.

soutient que celle-ci a été grandement influencée par la détermination de la majorité d'entre eux à assurer leur pouvoir dans le cadre de l'État-nation<sup>41</sup>. Ce positionnement a conduit à la confirmation du principe d'intangibilité des frontières en 1963.

Cette question des frontières est particulièrement dynamique dans l'historiographie en raison notamment de sa récurrence dans les colloques et symposiums<sup>42</sup>. À ce titre, l'ouvrage édité par l'UNESCO rassemblant les articles issus du colloque de Bamako en 1999 constitue une contribution majeure. Dans son étude portant sur l'histoire et la perception des frontières en Afrique du XIIe au XXe siècle, Catherine Coquery-Vidrovitch, considère que la particularité des frontières africaines réside dans le fait que celles-ci sont récentes<sup>43</sup> et donc qu'elles se sont imposées à des réalités très différentes<sup>44</sup>. En effet, contrairement à l'Europe où les frontières sont actées depuis plusieurs siècles, la construction des frontières africaines est issue d'un découpage établi dans le cadre d'un système de domination coloniale. Dans cette même perspective, Boubacar Barry porte son analyse sur la façon dont les Africains se représentent ces limites géographiques imposées. Selon lui, loin d'enclaver ses populations, les frontières ont au contraire favorisé la mobilité des Africains<sup>45</sup>. Barry met en lumière ces différents types de mobilités et soutient que de nombreux Africains fuyaient leurs territoires pour échapper à la répression, ou pour chercher du travail. Ces déplacements selon lui avaient dans beaucoup de cas pour base, les liens existants entre les différentes populations et dépassant l'horizon des frontières.<sup>46</sup>

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>42</sup> Le colloque de Bamako en 1995: « Des frontières en Afrique du XII au XXe et celui de Dakar en 2003: « Intellectuels, nationalisme et idéal panafricain ».

<sup>43</sup> Catherine Coquery-Vidrovitch, « Histoire et perception des frontières en Afrique du XIIe au XXe siècle » dans, Unesco, *Des frontières en Afrique du XIIe au XXe siècle*, Paris, UNESCO, 2005, p. 47.

<sup>44</sup> Tant sur le plan économique, social et politique.

<sup>45</sup> Boubacar Barry, « Histoire et perception des frontières en Afrique aux XIXe et XXe siècle » dans, Unesco, *Des frontières en Afrique du XIIe au XXe siècle*, Paris, Unesco, 2005, p. 62.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 62.

Dans cette même dynamique d'études critiques des frontières africaines, Thierno Bah rassemble en 2005<sup>47</sup> les actes d'un colloque majeur portant sur la relation entre les intellectuels et la problématique nationaliste et en parallèle sur la trajectoire du panafricanisme comme idéologie qui sous-tend le nationalisme. Il souligne la transition historiographique grâce à l'influence de l'école des annales, d'une histoire « évènementielle »<sup>48</sup> qui se concentre notamment sur les figures des pères des indépendances à une histoire qui s'ouvre plus à une approche multidisciplinaire. Ce n'est qu'au début des années 1990 que la géographie s'intègre dans les études africaines<sup>49</sup>. Il en ressort des perspectives nouvelles quant à l'étude du continent africain et la complexité de son histoire à travers la formation de ses frontières<sup>50</sup>. Dans son article, Christian Bouquet, géographe de formation dresse l'histoire des frontières sur le continent africain. Il démontre que ces constructions territoriales sont avant tout le produit du découpage arbitraire colonial ne prenant que très peu en considération les réalités du terrain et de ses populations<sup>51</sup>. Toutefois, s'il s'agit d'un découpage hérité à plus de 87%<sup>52</sup> de la période coloniale, Bouquet souligne le paradoxe entre la volonté de contester ce découpage et la confirmation du principe d'intangibilité des frontières héritées du colonialisme<sup>53</sup>. De plus, l'auteur démontre à travers son étude l'importance des flux économiques, humains entre ces « barrières », qui dans le fond se révèlent superficielles en raison de l'absence de contrôle effectif sur ces mouvements financiers et humains<sup>54</sup>, favorisant le développement d'un marché local. Cette historiographie des frontières doit, selon Bah,

---

<sup>47</sup> Thierno Bah (dir), *Intellectuels Nationalisme et idéal panafricain: perspective historique*, Dakar, CODESRIA, 2005, 186 p.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>50</sup> La perspective régionale tend alors à combler les lacunes d'une historiographie nationale en déclin.

<sup>51</sup> Christian Bouquet, « l'artificialité des frontières en Afrique subsaharienne », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, no. 222, 2003, p. 2.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 8.



« s’interroger davantage sur les logiques d’unification et de fragmentation »<sup>55</sup> et les historiens qui se penchent sur cette question doivent « revitaliser »<sup>56</sup> le concept afin de ne pas se restreindre seulement au prisme national<sup>57</sup>.

Cette volonté de reposer au centre de débats la question des frontières dans une perspective critique est un phénomène relativement récent, comme le souligne Séverine Awenengo Dalberto<sup>58</sup>. Cette dernière à travers son étude dans le champ de l'histoire politique, analyse les questions frontalières en Afrique durant la Guerre froide. Elle souligne la volonté de certaines des nouvelles nations issues des indépendances de remettre en question ce découpage territorial. Pour autant les intérêts des deux grandes puissances et une volonté de non-alignement sur l'un des deux blocs ont en grande partie favorisé cette signature de l’« Uti Possidetis Juris »<sup>59</sup>, à l'occasion du premier congrès de l'Organisation de l'unité africaine à Addis-Abeba en 1963, confirmant l’adoption du principe d'intangibilité des frontières héritées du colonialisme. Cette question est fondamentale dans le cadre de cette recherche puisque la problématique des frontières est posée de manière récurrente dans les études sur le panafricanisme, la balkanisation et l’intégration régionale<sup>60</sup>.

## **1.2 La nature et l’évolution de l’État-nation postcolonial**

Les études sur la nature et l’évolution de l’État-nation africain apparaissent dès les années 1960, période qui favorise grandement l’historiographie nationaliste<sup>61</sup>. Un récit « par le haut », évènementiel, qui s’intéresse porte surtout sur les personnalités et ne rend que très peu compte de la complexité des peuples africains. Des historiens comme Basil Davidson se démarquent

---

<sup>55</sup> Bah, *op. cit.*, p. 177.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>57</sup> J. O. Igué, géographe et professeur à l’université nationale du Bénin considère que l’Afrique pour sortir de sa situation, politique, économique et sociale difficile doit apprendre à composer avec son héritage colonial.

<sup>58</sup> Séverine Awenengo Dalberto, « Frontières et indépendances en Afrique subsaharienne », *Boeck Supérieur*, no. 235 (2010), p. 75.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>61</sup> Bah, *op. cit.*, p. 171.

cependant de la perspective militante pour proposer une analyse critique de ce phénomène<sup>62</sup>. Dans son étude, qui se place dans une histoire politique, Davidson avance que la construction de l'État-nation a été présentée par les leaders africains comme la solution pour libérer le continent<sup>63</sup> et a donc servi de moteur dans ce contexte d'accession à l'indépendance<sup>64</sup>.

De plus cette historiographie nationaliste est nourrie par les écrits d'intellectuels africains tels que Diop, Nkrumah et Senghor<sup>65</sup>. Comme le souligne Amady Aly Dieng, Nkrumah sera « le premier intellectuel et homme politique africain à s'être présenté comme un nationaliste et un panafricaniste »<sup>66</sup>. La production historique étant souvent influencée par le contexte, la crise des États-nations sur le continent africain va bouleverser à la fois les études à tendances nationalistes ainsi que les approches qui se veulent critiquent de la perspective nationaliste dans sa globalité<sup>67</sup>. À cet effet, Eghosa Osaghae décline, à travers son étude, une nouvelle terminologie. Ces états qui peinent à s'affirmer et assurer le bon fonctionnement de leur mission sont appelés « fragile states »<sup>68</sup>, dont la majorité se concentre sur le continent africain. Ainsi là où l'idéologie panafricaniste cherche à intégrer l'Afrique sur la scène internationale à travers un ensemble politique continentale où par un lien entre les États-nations, se confronte la réalité postcoloniale qui laisse un continent aux structures économiques, politiques et sociales fragiles et dont les effets dans les années 1990 sont particulièrement visibles<sup>69</sup>.

---

<sup>62</sup> Le docteur Danquah, fondateur et leader de l'UGCC (United Gold Coast Convention), prône une ligne très modérée. Tout en entretenant de bons rapports avec le pouvoir colonial, il pose la question de l'autonomie, sans pour autant inciter à la révolution.

<sup>63</sup> Basil Davidson, *Which way Africa?*, London, Penguin Books, 1964, p. 318.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>65</sup> Amady Aly Dieng, Thierno Bah (dir), *Intellectuels, nationalisme et idéal panafricain*, Dakar, CODESRIA, 2005, p. 59

<sup>66</sup> Bah, *op. cit.*, p. 59.

<sup>67</sup> Bah, *op. cit.*, p. 60.

<sup>68</sup> Eghosa Osaghae, « Fragile States », *Development in Practice*, no. 4/5 (2007), p. 691.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 692.

Cette analyse est reprise par Basil Davidson qui publie en 1992 un ouvrage fondamental dans la compréhension de cette problématique et l'analyse de cette transition<sup>70</sup>. À travers une étude comparative entre les États-nations européens et ceux du continent africain, il cherche à expliquer l'échec de ces constructions nationales issues des indépendances. Pour Davidson<sup>71</sup>, la décentralisation du pouvoir local en parallèle d'une organisation régionale n'aura fait que fragiliser ces constructions postcoloniales<sup>72</sup>, analyse dont il aura établi une ébauche deux années plus tôt<sup>73</sup>.

### **1.3 Le socialisme et le non-alignement comme soubassements de l'intégration africaine**

Dès les années 1960, les historiens publient de nombreuses études sur l'idéologie socialiste et notamment sur ses caractéristiques en Afrique, mais aussi sur les liens entre l'idéologie et les leaders des indépendances, dans notre cas Kwame Nkrumah. L'étude de James McCain constitue encore aujourd'hui l'une des contributions majeures sur le socialisme africain<sup>74</sup>. Si le titre de son étude laisse suggérer une analyse de la période post-Nkrumah, il consacre toutefois une grande partie de son écrit à ce dernier et à sa vision du socialisme. En effet, il avance l'idée que le père de l'indépendance ghanéenne dans sa conception du « socialisme africain » ne laisse que très peu de place à l'idéologie en elle-même, mais se concentrait sur la capacité de celle-ci à mobiliser les masses. De plus, Nkrumah a développé une idéologie « scientifique »<sup>75</sup> qui s'est perpétuée, ce même après sa chute. En effet, une décennie après les événements de 1966 et le coup d'État perpétré par l'armée, la vision de Nkrumah restera importante sur la scène publique, principalement ses constructions idéologiques et sa vision du socialisme.

---

<sup>70</sup> Basil Davidson, *The Black Man's Burden: African and the curse of the Nation-State*, Crown, 1992, 355p.

<sup>71</sup> Basil Davidson est l'un des premiers historiens européens à promouvoir l'étude de l'histoire africaine hors d'une perspective afrocentrée selon Shubi Ishemo.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>73</sup> Basil Davidson, Barry Munslow, « The Crisis of the Nation-State in Africa », *Review of African Political Economy*, no. 49 (1990), p. 11.

<sup>74</sup> James McCain, « Perceptions of Socialism in Post-Socialist Ghana: An Experimental Analysis », *African Studies Review*, no. 3 (Dec 1979), p. 45-63.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 50.

Dans les années 2000, de nombreux chercheurs reviennent sur le « socialisme africain » dont Anne Pitcher et Kelly Askew. En portant le prisme sur le contexte des années 1980 et 1990, elles mettent en avant ce dynamisme si particulier du continent autour de la question socialiste, qui est, selon elles, une des plus fortes du monde<sup>76</sup>. Elles soutiennent que le contexte de la guerre froide, les différentes affiliations idéologiques des États-nations africains et les profonds bouleversements politiques issus des indépendances ont conduit à une partition continentale forte autour de la question de l'alignement<sup>77</sup>.

Une réalité à laquelle se sont confrontés ces États jeunes et particulièrement fragiles et qui a impacté fortement leur existence. Toutefois elles soutiennent que cette question de l'alignement, si elle est fondamentale pour comprendre l'évolution politique des différents pays du continent africain, ne doit pas omettre l'impact du socialisme sur les masses et principalement sur les « femmes, les travailleurs et la jeunesse »<sup>78</sup>. Il s'agit en effet, d'une lacune historiographique particulièrement visible que certains historiens tels que Catherine Coquery-Vidrovitch, Thiermo Bah, Ama Biney et Basil Davidson appellent à combler.

C'est en 2011 que paraît l'une des études majeures sur la question du « socialisme africain ». Son auteur Jessie Benjamin, en se basant sur les écrits de James McCain, compare, dans une perspective d'histoire intellectuelle, les approches du socialisme de deux leaders des indépendances : Kwame Nkrumah et Julius Nyerere<sup>79</sup> sur la question sociale. Benjamin cherche à déconstruire le socialisme de Nkrumah à travers l'étude des écrits de ce dernier. L'auteur soutient alors que l'ancien leader ghanéen a développé une vision du socialisme adaptée aux réalités

---

<sup>76</sup> Anne Pitcher, Kelly Askew, « African Socialism and Postsocialisms », *Africa: Journal of the International African Institute*, no. 1 (2006), p. 2.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>79</sup> Jesse Benjamin, « Decolonizing Nationalism: Reading Nkrumah and Nyerere's Pan African Epistemology », *Journal of Emerging Knowledge on Emerging Markets*, 2011, p. 229-269.

africaines<sup>80</sup> en se basant avant tout sur le modèle du « village africain »<sup>81</sup>. Pour Benjamin, cette vision est en lien avec le concept de « personnalité africaine » développé par Nkrumah<sup>82</sup> qui place le socialisme de ce dernier comme la résurgence d'une société africaine traditionnelle et « égalitaire »<sup>83</sup>.

## **2. Kwame Nkrumah et la quête de l'intégration africaine**

### **2.1 Les études biographiques consacrées à Kwame Nkrumah**

La présence de Nkrumah dans la littérature historique est très souvent corrélée avec les différents anniversaires qui lui sont attachés<sup>84</sup>. La littérature historique entourant l'ancien leader ghanéen s'est dans un premier temps manifestée de manière importante à travers des biographies. Nkrumah est relativement peu connu dans le monde par rapport à des noms comme Nelson Mandela ou Léopold Senghor, mais l'historiographie qui lui est consacrée est aussi importante voir peut-être plus conséquente<sup>85</sup>. L'intérêt des historiens autour de sa personne, sa pensée et son parcours apparaît dès le début des années 1960<sup>86</sup>.

L'historiographie est alors marquée par un certain manichéisme, que soulève Thierno Mouctar Bah, qui considère ces controverses stériles en raison de l'absence de dialogues<sup>87</sup>. Ceux qui cherchent à mettre en avant Nkrumah mettront l'accent sur les hauts faits de la carrière de ce dernier et sur la nature impérialiste du coup d'État de 1966 qui amène à la destitution du leader

---

<sup>80</sup> Notamment dans son ouvrage *Consciencism*.

<sup>81</sup> Benjamin, *op. cit.*, p. 240.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>84</sup> Des dates qui constituent les jours fériés du pays, 6 mars pour l'indépendance, le 1<sup>er</sup> juillet pour la naissance de la République du Ghana et le 21 septembre le jour consacré à Nkrumah comme fondateur de la nation.

<sup>85</sup> Ama Biney, *The Political and Social thought of Kwame Nkrumah*, New-York, Palgrave-Macmillan, 2011, p. 7.

<sup>86</sup> Notamment à travers l'ouvrage de Bankole Timothy : *Kwame Nkrumah and his Rise to power* en 1963.

<sup>87</sup> Entre ces historiens africains qui émergent avec une volonté de se réapproprier l'histoire africaine et qui considèrent le plus souvent les historiens occidentaux comme hostiles aux transformations que connaît le continent.

ghanéen et son exil. À l'inverse, des historiens comme Bretton<sup>88</sup>, Omari<sup>89</sup>, Lacouture, Pobee<sup>90</sup>, insistent sur la dérive autoritaire de Nkrumah, l'ampleur de la pratique de la corruption au sein de son gouvernement et les dissensions politiques internes au Ghana<sup>91</sup>.

C'est David Rooney qui en 1988<sup>92</sup>, tente d'ouvrir un débat sur Nkrumah et sur les possibles champs d'analyses<sup>93</sup>. Il porte son regard sur les causes endogènes et exogènes qui ont conduit à la chute de l'ancien leader ghanéen<sup>94</sup> à travers une approche politique, économique, sociale et intellectuelle. Un appel marquant dans l'historiographie, mais qui restera relativement peu entendu<sup>95</sup>.

En 1997 Marika Sherwood publie une contribution majeure<sup>96</sup>. En conservant une approche biographique, l'auteure met l'accent sur la formation et le parcours de Nkrumah, plus précisément sur ses années hors du continent dans le cadre de ses études. En se basant sur les écrits de Nkrumah et les témoignages de personnes l'ayant côtoyé, Sherwood livre ici un ouvrage original qui permet d'établir une base de compréhension quant à la formation politique et intellectuelle. Sherwood soutient que la période de Nkrumah à l'étranger peut se diviser en deux parties. Son séjour aux États-Unis où ce dernier découvre les milieux militants universitaires et le racisme auquel sont confrontés les Afro-Américains et l'Angleterre où Nkrumah découvre les milieux politiques de gauche et sympathise avec les personnalités militantes qui formeront le noyau dur de la cause panafricaine jusqu'au congrès de Manchester en 1945. Si elle suit la démarche biographique,

---

<sup>88</sup> Dans la biographie qu'il consacre à Nkrumah, Bretton s'intéresse à la façon dont le leader ghanéen a centralisé le pouvoir pour en faire une dictature sans pour autant accorder un rôle important à l'ancienne puissance coloniale et ses ingérences politiques et économiques. Bretton reste l'un des auteurs sur Nkrumah les plus controversés, souvent cités de façon négative par les afros centristes.

<sup>89</sup> L'auteur de: *Kwame Nkrumah: Autopsy of an African dictatorship*.

<sup>90</sup> Ama Biney, *The Political and Social thought of Kwame Nkrumah*, New York, Palgrave-Macmillan, 2011, p. 7.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>92</sup> David Rooney, *Kwame Nkrumah: Vision and Tragedy*, Accra, Sub-Saharan Publishers, 1988, 388 p.

<sup>93</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 11.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 362.

<sup>95</sup> Marquant en raison de la démarche de Rooney qui cherche à mettre en avant ce principe d'objectivité dans ce contexte relativement peu propice aux dialogues.

<sup>96</sup> Marika Sherwood, *Kwame Nkrumah: The Years Abroad 1935-1947*, Legon, Freedom Publications, 1997, 202 p.

l'inclusion de l'histoire orale et l'analyse des écrits de Nkrumah constitue une démarche inédite et établit une méthodologie pour ceux qui voudront étudier l'ancien leader ghanéen<sup>97</sup>.

David Birmingham, publie en 1998, son ouvrage biographique sur Nkrumah, qui constitue un apport important<sup>98</sup>, mais qui symbolise la crise que rencontre l'approche biographique. En effet, comme le souligne Richard Banégas<sup>99</sup>, la méthode linéaire de rédiger une biographie sans y inclure d'éléments d'analyses ne permet pas de comprendre la complexité d'une construction politique et intellectuelle et relève d'une vision de « prédestination »<sup>100</sup>.

Ainsi, si la perspective biographique a longtemps dominé dans la littérature entourant Kwame Nkrumah, cette dernière a très rapidement montré d'importantes lacunes<sup>101</sup>. L'abondance d'écrits à caractère biographique sur Nkrumah a longtemps mis de côté d'autres perspectives d'analyses.

## **2.2 Une approche hagiographique : le dynamisme de la perspective afrocentriste**

La fin des années 1990 marque une transformation dans la production historique consacrée à l'action politique du leader ghanéen. En effet, les historiens tentent d'analyser Nkrumah à travers des champs d'études plus diversifiés. De plus c'est aussi le moment où émerge une volonté de la part des intellectuels afrocentristes de se légitimer. À cet effet, Zizwe Poe publie en 2003<sup>102</sup> un ouvrage consacré la contribution de Kwame Nkrumah à l'idéologie panafricaine<sup>103</sup> éditée par l'un des intellectuels afrocentristes les plus prolifiques Molefi Asante. C'est le moment pour l'auteur de tenter de définir le concept d'afrocentricité, son rôle au sein des sciences humaines africaines et sa

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 9-11.

<sup>98</sup> Principalement en raison de la réputation de David Birmingham.

<sup>99</sup> Professeur de sciences politiques à Sciences Po.

<sup>100</sup> Notamment à travers l'étude de ses idéaux, rêves, contradictions, paradoxes face à une réalité sociale, politique et économique.

<sup>101</sup> Marika Sherwood a publié en 1997 une biographie originale s'intéressant uniquement aux années d'études de Nkrumah et comment celles-ci ont façonné sa pensée politique et intellectuelle.

<sup>102</sup> Date anniversaire de la création de l'Organisation de l'unité africaine (OUA).

<sup>103</sup> Zizwe Poe, *Kwame Nkrumah's Contribution to pan-africanism: an Afrocentric analysis*, New-York, Routledge, 2003, 206 p.

méthodologie. Nkrumah a, selon lui, grâce à son concept de « personnalité africaine » établie la possibilité d'avoir une vision afrocentrée scientifique<sup>104</sup>. De plus, Nkrumah est l'un des premiers leaders africains à avoir développé une politique de financement des sciences humaines, principalement de l'histoire afin de permettre le retour de l'écriture du récit africain à ses peuples<sup>105</sup>.

De plus pour l'auteur, la personnalité de l'« *Osagyefo* » dans l'historiographie a été « biaisée » par les historiens issus des anciennes puissances coloniales<sup>106</sup>. Ce dernier soutient que Nkrumah à travers ses actions, ses discours, ses écrits a permis d'instituer les deux concepts fondamentaux à l'idéologie panafricaine à partir des indépendances : l'unité et la liberté<sup>107</sup>. Paradoxalement, l'auteur ne fait pas référence à l'ouvrage majeur de Kwame Nkrumah, qui est au cœur de cette recherche, *Africa Must Unite* qui constitue pourtant un manifeste complet de la pensée panafricaine de ce dernier et qui est au cœur de mon sujet.

De plus, Zizwe Poe a choisi d'occulter les événements de 1966 et l'impact sur le panafricanisme et la perspective afrocentrée ce qui constitue, à mon sens, une limite dans son analyse. Dans cette perspective Charles Adom-Boateng, publie la même année, un ouvrage qui, à l'image du travail de Zizwe Poe, cherche à déconstruire le prisme européen qui entoure Nkrumah<sup>108</sup> en mettant en lumière le versant intellectuel de ce dernier<sup>109</sup>. Une démarche, fondamentale selon l'auteur, car l'Ouest n'a jamais véritablement accordé de sérieux à l'intelligentsia du Tiers-Monde. La contribution de cet ouvrage réside dans l'analyse que Boateng propose sur la pensée politique de Nkrumah et plus particulièrement sur sa construction. Pour cela l'auteur propose d'établir une grille de compréhension de la pensée de l'ancien leader ghanéen à travers l'apport des intellectuels

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>108</sup> Charles Adom-Boateng, *The Political Legacy of Kwame Nkrumah of Ghana*, New-York, Edwin Mellen Press, 2003, 187 p.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 20.



comme Marx, Max Weber, Lénine afin d'en saisir la complexité<sup>110</sup>. En effet, Nkrumah s'est abreuvé depuis ses années étudiantes d'une multitude de penseurs pour nourrir sa pensée politique, philosophique et son projet d'unité africaine. Si l'ouvrage n'échappe pas à l'écueil d'afficher une consilience importante, il s'agit d'une contribution importante dans le cadre de l'histoire politique entourant Nkrumah en mettant en avant une démarche d'histoire intellectuelle.

Dans cette perspective d'élargissement des champs d'analyse autour de Nkrumah, Ahmad Rahman publie en 2007 un ouvrage dans lequel il prend le parti d'analyser Nkrumah comme un héros, dans une vision antique du terme<sup>111</sup>. La prise de position en faveur de l'ancien leader ghanéen est présente et l'on ressent la volonté de l'auteur d'établir Nkrumah comme le personnage le plus important de l'histoire politique du continent africain. Toutefois, l'originalité de l'analyse vient du fait que Rahman émet l'hypothèse que l'accession à l'indépendance du Ghana en 1957 scelle le destin de Nkrumah et sa chute devient alors inévitable<sup>112</sup>. En effet, selon lui, Nkrumah dans son élan et sa volonté ultime de réaliser son projet de son vivant a suscité des espoirs et des rêves importants au sein de la population ghanéenne<sup>113</sup>. Les réalités économiques, sociales et politiques du continent et surtout du Ghana ont favorisé l'hostilité d'un peuple déçu des promesses non tenues de Nkrumah. L'auteur soutient aussi que la vision continentale de ce dernier a créé un sentiment d'abandon au sein de la population ghanéenne<sup>114</sup>.

Dans le numéro du *Journal of Pan African Studies*, consacré à Nkrumah publié en 2012, Vincent Doodoo s'intéresse, lui, à la persistance de Nkrumah, principalement sa vision panafricaine dans les discours (politiques, médiatiques, populaires) et considère que celle-ci relève avant tout de la lucidité du leader africain quant aux problèmes inhérents au continent africain

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>111</sup> Entrainement/voyage initiatique, quête, apogée et chute tragique.

<sup>112</sup> Ahmad Rahman, *The regime change of Kwame Nkrumah*, New-York, Palgrave-Macmillan, 2007, p. 20.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 22.

(l'industrialisation avec l'ingérence de capitaux étrangers, l'électrification d'une partie du continent insuffisante, pauvreté d'une grande partie des habitants). De nombreux éléments qui sont encore aujourd'hui d'actualité et face auxquels les dirigeants africains apportent peu de solutions<sup>115</sup>. Cette propension de Nkrumah à mettre sur papier toutes ses pensées et ses projets pour l'avenir du continent lui ont permis de s'inscrire dans le temps et les imaginaires<sup>116</sup>. Ainsi Vincent Doodoo étudie le projet de vie de Nkrumah et comprendre pourquoi celui-ci s'inscrit dans le temps et si l'on peut toujours le considérer comme pertinent au regard des problèmes de l'Afrique aujourd'hui<sup>117</sup>. Toutefois si cet article se révèle très intéressant, l'absence de perspectives économiques et politiques pour étayer son propos fragilise les fondements de son argumentaire. En effet, un regard sur les arguments de Kwame Nkrumah pour l'unité de l'Afrique s'avère être indispensable dans l'étude du panafricanisme, si l'on s'interroge sur la pertinence et la persistance de son analyse alors le cadre purement historique ne peut suffire.

Pour les historiens proches de l'idéologie panafricaine, l'écriture de la chute de Nkrumah révèle souvent des omissions et des sélections. En effet, les événements de 1966 marquent la fin d'une époque et d'un rêve panafricain. A cet effet, Amzat Yabara, dans sa synthèse *Africa Unite!*, n'évoque que très peu les « durcissements » du régime de Nkrumah<sup>118</sup> hormis la purge de l'armée. De plus sur cette purge, Yabara modère ses propos et amorce le sujet en introduisant le corps militaire comme un legs colonial composé d'éléments britanniques et le manque de soutien des États-Unis pour Nkrumah, en raison, selon lui, de son déplacement vers l'Est<sup>119</sup>. Cet aspect est fondamental dans le cadre de ma recherche et plus généralement, lorsqu'on s'intéresse au panafricanisme. En effet, la mise en minorité de Nkrumah, sur le continent africain et le coup d'État

---

<sup>115</sup> Vincent Doodoo, « Kwame Nkrumah mission and vision for Africa and the world », *The Journal of Pan African Studies*, no. 10 January 2012, p. 87.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 87

<sup>118</sup> Amzat Yabara, *Africa Unite!*, Paris, Éditions la Découverte, 2014, p. 195.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 196.

de 1966 démontrent l'échec du projet panafricain porté par Nkrumah et surtout les moyens mis en place par ce dernier pour former et défendre l'unité africaine.

Ainsi, la perspective afrocentriste entourant les études consacrées à la pensée panafricaniste de Nkrumah est majoritairement faite à travers une perspective militante de l'histoire et donc traduit une prise de position dans l'analyse. Ces travaux, qui constituent une part importante de la littérature entourant Nkrumah, doivent être abordés avec un recul critique, mais ne peuvent être mis de côté. En effet, la fin de la domination de la perspective biographique a permis un renouvellement important dans l'historiographie entourant les pères des indépendances. Dans le cas de Nkrumah, c'est désormais l'histoire intellectuelle qui tend à devenir le champ d'études majeur. Les historiens afrocentristes ont largement contribué à cette dynamique historiographique qui prend place en Afrique à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit maintenant de porter un regard sur les études historiques qui mettent en avant un regard plus critique, démarche dans laquelle s'inscrit cette recherche.

### **2.3 L'action politique de Nkrumah à travers la mise en avant d'une perspective critique**

Cette production historique mettant en avant une volonté critique dans l'analyse de Kwame Nkrumah, constitue un renouveau dans l'historiographie par ses approches méthodologiques<sup>120</sup> et ses champs d'études. Toutefois elle reste moins importante en termes de publication que la perspective afrocentriste.

Ama Biney est l'une des historiennes les plus importantes de ce mouvement. En 2007 elle a publié une contribution majeure sur l'historiographie entourant Nkrumah<sup>121</sup>. Elle souhaite à travers son étude proposer une réévaluation de l'héritage de Nkrumah, qui contrairement au travail

---

<sup>120</sup> Étude des sources africaines et externes au continent pour proposer une analyse qui cherche à prendre en considération l'ensemble des faits.

<sup>121</sup> Ama biney, « The legacy of Kwame Nkrumah in Retrospect », *The Journal of Pan African Studies*, no. 3 March 2008, p. 129-159.

de Vincent Doodoo, resterait en dehors de toute considération politique et en mettant l'accent sur le rôle de l'ancien leader ghanéen dans le mouvement panafricain<sup>122</sup>. Biney concentre son étude sur la réception du projet d'unité africaine porté par Nkrumah par les autres chefs d'états africains. L'auteur soutient alors que ce projet s'est heurté dans le contexte des années 1960 aux développements, voire à la maturation, des différents nationalismes africains qui ont traversé les indépendances<sup>123</sup>. De plus la mise en minorité de Nkrumah sur la question de l'intégration dans le cadre des sommets fondateurs de l'OUA (1963 et 1964), est explicable, selon Biney, par une volonté des nouveaux chefs d'État de renforcer une souveraineté nationale nouvellement acquise<sup>124</sup>. De plus, deux ans plus tard, elle propose de combler un vide historiographique concernant les dernières années de la vie de Nkrumah, en exil et sur son évolution intellectuelle dans cette période. En prenant pour source les écrits de ce dernier, le témoignage de June Milne<sup>125</sup> et certains contemporains de cette période. Biney soutient que les dernières années de la vie de Nkrumah furent pour ce dernier extrêmement riche en termes de réflexion<sup>126</sup>. L'auteur porte son regard sur la conception de Nkrumah de l'unité africaine et des moyens de lutte dans ce continent qui peinent à se libérer de l'emprise occidentale<sup>127</sup>. Ainsi, Biney soutient que les dernières années de la vie de Nkrumah, sur le plan intellectuel, sont marquées par une radicalisation forte de l'ancien président. En effet, le marxisme de ce dernier tend à s'afficher de manière plus importante et Nkrumah considère la lutte armée alors comme le seul moyen de libérer le continent africain<sup>128</sup>. De plus Nkrumah considère que le continent africain devrait s'unir avec la Chine et la Russie pour

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>124</sup> Biney, *op cit.*, p. 150.

<sup>125</sup> L'assistante personnelle de Nkrumah et sa biographe attitrée.

<sup>126</sup> Ama Biney, « The Development of Kwame Nkrumah's Political Thought in Exile, 1966-1972 », *The Journal of African History*, no. 1 2009, p. 90.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 91.

mettre fin à l'hégémonie états-unienne<sup>129</sup>. Enfin dans son dernier ouvrage<sup>130</sup>, Biney dresse un portrait en demi-teinte de l'historiographie entourant Nkrumah<sup>131</sup>. Notamment sur cette « tradition » hagiographie qui ne tend pas à combler les lacunes<sup>132</sup>. L'idéologie de Nkrumah doit être étudiée de façon plus importante et voir dans celle-ci ce qui fait sa pertinence et ses limites<sup>133</sup>.

Dans cette perspective d'élargir les champs d'analyse autour de Nkrumah et de son projet panafricain l'économiste Ayittey, dans son étude publiée en 2010, évalue la dimension économique du projet des États-Unis d'Afrique tel que pensée par Nkrumah<sup>134</sup>, il amène l'idée que l'édification des grands ensembles industriels qui sous-tendrait l'édification d'une économie commune africaine que prône l'*Osagyefo* ne répondrait pas aux réalités africaines et causerait, selon lui, plus d'aspects négatifs que positifs<sup>135</sup>. Cette analyse qui est centrée sur une perspective purement économique ne rend cependant pas compte de la complexité des enjeux qui sous-tendent le panafricanisme.

Sur cette question du projet d'unité africaine dans une perspective de distanciation critique, Patrick Dramé propose une étude comparée de la pensée panafricaniste et de l'édification des « États-Unis d'Afrique » chez Kwame Nkrumah et Cheikh Anta Diop<sup>136</sup>. Dramé soutient que ce projet d'unité à l'échelle continentale, prend pour base une relecture particulière du passé africain tout en s'inscrivant dans une synthèse des idéologies, principalement socialiste<sup>137</sup> qui parcourent le monde durant la seconde moitié du XXe siècle et basée sur le développement économique du continent africain à travers la mise en place d'un marché commun. L'unité étant le seul moyen pour

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>130</sup> Ama Biney, *The Political and Social thought of Kwame Nkrumah*, New-York, Palgrave-Macmillan, 2011, 248 p.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>132</sup> Biney fait ici référence aux historiens comme Poe, Botwe-Asamoah et Rahman.

<sup>133</sup> Biney, *op cit.*, p. 7.

<sup>134</sup> Georges Ayittey, « The United States of Africa: A revisit », *ANNALS*, no. 632 November 2010, p. 86-102.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>136</sup> Patrick Dramé, « Une construction identitaire dans l'Afrique postcoloniale: le projet d'États-Unis d'Afrique chez Diop et Nkrumah », *Revue Outre-mers*, no. 378-379 juin 2013, p. 1-18.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 18.

les noirs de s'émanciper totalement des héritages traumatiques du passé par la reconnaissance de l'existence d'une grande communauté africaine.

## **Conclusion**

Aborder un sujet comme l'unité africaine à travers l'un de ses plus grands promoteurs nécessite de porter un regard sur une historiographie riche, variée et souvent marquée par un certain militantisme. Paradoxalement ce bilan n'aura que très peu fait mention de l'ouvrage majeur de Kwame Nkrumah, qui est au cœur de mon sujet, *Africa Must Unite*. En effet, si de nombreux historiens soulèvent la question de l'unité africaine et le projet de Nkrumah, très peu le font à travers l'étude de l'ouvrage-programme de ce dernier en tant qu'objet historique. Ce mémoire cherchera donc à combler cette lacune à travers une approche originale.

## **CHAPITRE 1 : KWAMÉ NKRUMAH, NAISSANCE ET ÉMERGENCE DE L'OSAGYEFO : SES INFLUENCES INTELLECTUELLES ET POLITIQUES**

Les individus sont par essence des êtres complexes qui évoluent au cours de leur vie et parfois en viennent à développer des contradictions et des paradoxes, à confirmer leurs propos ou simplement à les abandonner. Afin de cerner la complexité du personnage de Kwamé Nkrumah, nous porterons à travers ce chapitre un regard sur l'itinéraire personnel, intellectuel et politique de ce dernier de sa naissance dans un petit village au cœur de la Côte de l'Or à une émigration aux États-Unis et à Londres. Ce prisme biographique aura pour objectif de dépeindre avec la plus grande précision possible, la personnalité de Kwamé Nkrumah durant les premières étapes de sa vie avant son engagement politique au service de la Côte de l'Or, et du continent africain. Il s'agira ici de cerner les influences du jeune leader ghanéen en devenir, durant ses études pour comprendre de quelle façon il se construit un caractère politique si marqué. Cette partie cherchera à établir une base de compréhension du personnage historique à travers l'étude de son parcours personnel et intellectuel afin d'analyser et de comprendre les soubassements de sa pensée politique panafricaine.

Dans une deuxième section, nous nous intéresserons au tournant de 1945, soit le congrès panafricain à Manchester qui va marquer une transition du panafricanisme des États-Unis au continent africain et marquer le retour de Nkrumah sur ses terres natales. Ce retour et l'évolution de ce dernier dans la vie politique de la colonie jusqu'à l'indépendance feront l'objet d'une analyse pour comprendre comment Nkrumah forme très tôt dans sa carrière politique cette perspective continentale et de quelle manière sa radicalité a joué un rôle dans l'indépendance rapide de la Côte de l'Or lui permettant ainsi d'obtenir le statut de champion dans le « soleil des indépendances ».

# 1. La recherche de la toison d'or : Kwamé Nkrumah, itinéraire intellectuel et politique

## 1.1 Enfance et départ pour les États-Unis

La date précise et véritable de la naissance de Nkrumah reste un mystère, en raison notamment de l'absence, ou de l'insuffisance, des recensements effectués par le pouvoir britannique dans les régions isolées et rurales de la côte de l'Or<sup>1</sup>. Il naît à Nkroful, un village situé dans la province de Nzima et les historiens se sont mis d'accord<sup>2</sup> sur la date du 18 septembre 1909<sup>3</sup>.

Tout ce qu'il y a de certain paraît-il, au sujet de ma naissance, c'est que je suis né dans le village de Nkroful à Nzima vers un samedi<sup>4</sup>, à la mi-septembre [...] Contrairement à la culture occidentale, personne ne s'occupait de l'état civil dans les régions reculées de la côte de l'Or. [...] Selon la coutume des tribus<sup>5</sup>, il suffisait qu'une mère se rappelât le nombre de fêtes nationales célébrées depuis la naissance de son enfant, pour déterminer son âge<sup>6</sup>.

L'éducation étant le plus souvent dans les campagnes africaines le fait de missions religieuses, Nkrumah fréquente très tôt des missionnaires blancs qu'il évoque dans son autobiographie.

Vers cette époque, je subis l'influence d'un prêtre catholique, un allemand du nom de Georges Fischer. [...] il sembla se prendre de sympathie pour moi et m'aida beaucoup dans mes études<sup>7</sup>.

Le choix des mots est ici très intéressant ; par l'utilisation du terme « subir », Nkrumah, qui écrit son ouvrage dans une perspective de célébration de l'indépendance de sa nation, ne reconnaît pas aux étrangers à la terre africaine le mérite de lui avoir permis de se développer et grâce à son éducation de quitter son village natal ; ceci lui permet également de couper court aux propos d'éventuels détracteurs sur ce passage de sa vie, puisqu'il souligne le fait que le choix n'était pas sien<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Nous citons ici le pouvoir britannique, toutefois ce constat s'applique à l'ensemble des pouvoirs coloniaux.

<sup>2</sup> A l'aide du témoignage de Nkrumah et de ses proches.

<sup>3</sup> David Rooney, *Kwame Nkrumah: The Political Kingdom in the Third World*, St. Martin's Press, New-York, 1988, p. 7.

<sup>4</sup> Les enfants nés le samedi porte le prénom Kwame dans la tribu Akan.

<sup>5</sup> Nkrumah appartient à la tribu Akan qui compose Nzima.

<sup>6</sup> Kwame Nkrumah, *Autobiographie*, Présence Africaine, Paris, Présence Africaine, 1960, p. 15.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>8</sup> Il s'agit ici d'une interprétation issue de l'utilisation d'un terme péjoratif.



Le contexte de l'enfance de Nkrumah, à Nkroful, n'est pas propice à la montée de contestations contre le système colonial. Les préoccupations de sa famille et des habitants de son village sont pragmatiques et tournées vers la survie au quotidien. La rupture dans son quotidien s'opère à l'âge estimé de 17 ans, après qu'il eût été admis à l'École Normale du Gouvernement à Accra<sup>9</sup>. C'est à ce moment que Nkrumah fait la première rencontre qui va totalement bouleverser l'image qu'il se fait du monde et de la situation de son territoire ; il introduit d'ailleurs cette dernière de manière appuyée pour bien en souligner l'importance :

Mais le point de mire de tous les Africains ce jour-là, ce fut le Docteur Kwegyir Aggrey [...] premier Africain à faire partie du personnel enseignant. [...] C'est par lui que mon nationalisme fut mis en branle pour la première fois<sup>10</sup>.

Nkrumah effectue ici une généralisation avec l'adjectif « tous », pour renforcer l'importance du moment. Aggrey est partisan d'une coopération raciale et du vivre ensemble comme le conçoit Du Bois pour les Afro-Américains aux États-Unis<sup>11</sup> en opposition avec les thèses portées par Marcus Garvey, qui voit le continent africain comme une terre uniquement pour les noirs<sup>12</sup>. Ce dernier, dans ses discours, évoque en grande partie le passé et les réalisations des Africains avant l'arrivée de l'homme blanc sur le continent<sup>13</sup> et il bouscule les idées reçues de Nkrumah et son opinion tranchée sur la question raciale. Cette courte rencontre avec Aggrey, qui décèdera quelques semaines plus tard lors de son voyage aux États-Unis, convaincra Nkrumah sur deux points fondamentaux: d'une part l'importance de l'art oratoire pour convaincre les foules et les rallier à ses idées pour battre ses opposants et d'autre part l'importance du modèle d'une figure africaine éduquée auprès des jeunes tranches de la population pour susciter des vocations et, par l'éducation, recréer le schéma que lui-même a vécu.

---

<sup>9</sup> Nkrumah, *op cit.*, p. 27.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>11</sup> W. E. B. Du Bois, *The Souls of Black Folk*, Oxford, Oxford University Press, 2007 p. 40.

<sup>12</sup> Mary Lawler, *Marcus Garvey: Black Nationalist Leader*, Chelsea, Chelsea House Publishers, 2005, p. 28.

<sup>13</sup> *Forward Ever The life of Kwame Nkrumah*, p. 3.

C'est parce que je tenais Aggrey en très grande estime, en tant qu'homme et érudit, que je conçus d'abord l'idée de poursuivre mes études aux États-Unis.<sup>14</sup>

Ce projet restera ancré chez Nkrumah durant les années qui vont suivre et, en 1930, après avoir achevé sa formation à Achimota, il enseigne pour économiser de l'argent et, dès lors, comprend l'importance des associations, principalement des regroupements d'individus aux intérêts communs, pour défendre les droits de la profession enseignante<sup>15</sup>.

Le départ de Nkrumah pour les États-Unis ne se fait pas dans le moment immédiat après la fin de ses études et met en lumière un des problèmes qui va marquer la vie de Nkrumah pour les années qui vont suivre, celui de la pauvreté. Or l'ambition que nourrit ce dernier est le plus souvent réservée aux jeunes issus des élites des sociétés africaines. Ainsi, entre 1930 et 1936, Nkrumah va enseigner et dans un même temps se former pour être prêt aux études supérieures dans un autre pays<sup>16</sup>. Une période durant laquelle ce dernier découvre les écrits d'intellectuels nationalistes africains tels que Wallace Johnson<sup>17</sup> et Nnamdi Azikiwe<sup>18</sup>. Nkrumah à la veille de son départ n'est pas un jeune homme inconscient et rêveur; il vit dans un système colonial qu'il conteste déjà, à travers la mise en place d'une réflexion nourrie par les constats qu'il fait sur la situation de la Côte de l'Or et des autres territoires coloniaux africains. C'est au contraire un adulte accompli de 27 ans qui envoie sa demande d'admission à l'Université Lincoln qu'il conclut avec ces mots :

In all things, I have held myself to but one ambition, and that is to make necessary arrangements to continue my education in a university of the United States of America that I may be better prepared, and still be a better use to my fellow man [...] Such is the Brief history of my life, and I am forced to conclude with the same words<sup>19</sup>: So many worlds, so much to do; So little done, such things to be<sup>20</sup>.

---

<sup>14</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 29.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>16</sup> Les études universitaires sont pour Nkrumah un défi majeur, il ne connaît pas, avant de quitter le continent africain, le fonctionnement précis des universités et les différents programmes.

<sup>17</sup> Isaac Theophilus Akunna Wallace-Johnson est un journaliste et nationaliste de Sierra Leone ainsi qu'un militant anti-impérialiste.

<sup>18</sup> Homme d'état nigérian.

<sup>19</sup> Extrait du poème de Tennyson, In Memoriam.

<sup>20</sup> June Milne, *Forward ever: The Life of Kwame Nkrumah*, Panaf Books, London, 1977, p. 4.

Cet extrait met parfaitement en lumière la maturité de Nkrumah au moment où il transforme un rêve impossible en un projet concret et l'on décèle déjà la volonté de Nkrumah de mettre sa vie au service du continent africain, notamment lorsqu'il dit « I may be better prepared ». En effet, l'on peut aisément penser qu'il fait référence ici à la lutte contre le système colonial. La réalisation de ce projet outre-Atlantique reste toutefois entravée par la question pécuniaire qui empêche Nkrumah d'effectuer la traversée<sup>21</sup>. C'est grâce au soutien financier de ses proches et de sa famille proche ou éloignée qu'il aura suffisamment de moyens pour partir. Nait alors chez Nkrumah le « complexe de Sisyphe »<sup>22</sup>, une métaphore qui peut être vue comme le fait qu'un homme seul tente de porter un fardeau trop lourd vers un sommet, celui de l'accomplissement du rêve d'unité africaine. À ce moment de sa vie, Nkrumah porte les espoirs de ses proches et ne peut donc pas les décevoir alors qu'il se lance dans une aventure incertaine et dangereuse.

### **1.2 Le début de la « longue solitude » : le séjour étatsunien, des années difficiles, mais fondamentales**

Le trajet vers les États-Unis est pour Nkrumah un moment unique, rempli de rencontres et d'expériences qu'il décrit dans son autobiographie et que nous n'énumérerons pas toutes ici. Toutefois nous pouvons mettre en avant le fait que ce dernier est étranger aux peuples issus de la diaspora africaine en Amérique et à leurs cultures<sup>23</sup>, il s'agira donc pour lui d'une période d'apprentissage tant sur le plan scolaire que sur le plan humain. Il arrive à l'université de Lincoln après le début de la session scolaire et sera admis sous condition<sup>24</sup> ce qui va créer chez lui le besoin constant de se démarquer et de faire montre de ses capacités, une volonté de légitimer sa place au sein de l'Université. Au regard de notre volonté de comprendre l'évolution intellectuelle de Kwame

---

<sup>21</sup> Qui demande d'abord de passer par Londres, pour acheter un visa et ensuite traverser l'Atlantique

<sup>22</sup> En référence au héros de la mythologie grecque, qui doit dans le Tartare, porter une pierre seule jusqu'au sommet.

<sup>23</sup> On peut évoquer ici l'épisode de l'Eglise noire dans laquelle le spectacle de Gospel trouble Nkrumah et le rend honteux auprès de son nouvel ami hollandais. Il s'excuse auprès de lui pour les comportements d'autres noirs dont il ne comprend lui-même pas encore la culture.

<sup>24</sup> Nkrumah, *op.cit.*, p. 43.

Nkrumah, il s'agira d'analyser les différents éléments qui vont le marquer durant ce séjour aux États-Unis.

Par un travail acharné, Nkrumah s'adapte très rapidement aux exigences de l'Université et parvient à subsister en restreignant sa nourriture et par des petits emplois à la bibliothèque, comme commis dans les cuisines du campus et comme agent d'entretien<sup>25</sup>. Les bourses universitaires données aux meilleurs étudiants lui permettent de s'en sortir financièrement et par leur obtention systématique, Nkrumah se fait remarquer des enseignants. De plus il participe à des concours oratoires dans lesquels il se fait remarquer par les milieux associatifs de l'université comme la fraternité Phi Beta Sigma et la loge des francs-maçons<sup>26</sup> qu'il rejoindra après d'importants rites initiatiques. Il réussira son « Bachelor of Arts » en 1939, mais en raison de sa pauvreté il ne pourra poursuivre certains de ses projets dans d'autres villes américaines<sup>27</sup>. C'est durant cette période de transition et après avoir accepté le poste de maître adjoint en philosophie qu'il découvre le monde des intellectuels occidentaux depuis l'antiquité. Cette découverte bouleverse la perception intellectuelle de Nkrumah qui tente d'appliquer le système philosophique occidental à sa pensée d'Africain<sup>28</sup>. Cette soif de connaissance en philosophie s'accompagne durant toute cette première moitié du séjour<sup>29</sup>, d'un apprentissage méticuleux de l'histoire du continent africain, que ce soit avant ou après l'avènement des régimes coloniaux au sujet desquels Nkrumah découvre pour la première fois des ouvrages scientifiques. En 1942, il obtient une licence de théologie et le titre de Maître ce qui lui permet d'assurer des cours à l'université<sup>30</sup>. Si beaucoup d'Africains font

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>26</sup> En raison de l'ignorance qui règne autour de ce groupe, de nombreuses rumeurs circuleront autour de l'appartenance de Nkrumah à celle-ci et sur ses motivations sous-jacentes.

<sup>27</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 45.

<sup>28</sup> Système philosophique que Nkrumah contredira dans une perspective africaine à travers son ouvrage *Consciencism* paru en 1964.

<sup>29</sup> Il est intéressant de souligner ici qu'il s'agit principalement de philosophes dit « classique » comme Kant, Nietzsche, Freud etc.... Nkrumah va plus tard, porter son intérêt sur les intellectuels et philosophes révolutionnaires.

<sup>30</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 46.

aujourd'hui référence à Kwame Nkrumah par le titre de docteur, ce titre est honorifique<sup>31</sup>, car il ne validera jamais sa thèse, en raison notamment de l'absence de financement et de son futur départ pour Londres. Comme Nkrumah le souligne, cette première partie de son séjour aux États-Unis est relativement « heureuse »<sup>32</sup> ; toutefois la fermeture du campus combinée avec la fin de ses études et l'entrée en doctorat l'empêchent de rester dans les environs de l'université et c'est à Harlem, quartier noir historique de New York, que Nkrumah va faire face à la période la plus difficile de son séjour. La pauvreté chronique à laquelle il a fait face se transforme en indigence<sup>33</sup> dans une Amérique qui sort à peine de la crise des années 1930 dont les conséquences sont particulièrement visibles. C'est après s'être remis d'une grave maladie, due aux conditions de travail désastreuses dans une savonnerie<sup>34</sup>, que Nkrumah se lance, sous l'égide de l'Église presbytérienne, dans une série d'enquêtes dans des foyers afro-américains des alentours de Philadelphie. – dans une perspective sociologique – cette expérience permet à Nkrumah de s'aventurer en dehors des limites strictes de Harlem ou de l'université de Lincoln. Ces moments sortent Nkrumah du monde communautaire universitaire strictement afro-américain qu'il côtoyait jusqu'alors et découvre, en le vivant, le racisme que subissent les descendants de la diaspora africaine aux États-Unis<sup>35</sup>, de manière active et non passive ; il se trouve confronté à l'ensemble des règles qui régissent la ségrégation raciale à cette époque. Des expériences qui le convaincront de la nécessité impérieuse de développer le continent africain et d'offrir à ces populations la possibilité d'un changement.

---

<sup>31</sup> L'université de Lincoln a voulu à travers ce titre rendre hommage à l'étudiant studieux qu'était Nkrumah ainsi que souligner la fierté d'avoir de tels anciens étudiants.

<sup>32</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 48.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>35</sup> Ce dernier conte une anecdote dans autobiographie dans laquelle durant l'un de ses voyages pour rencontrer des familles afro-américaines dans les alentours de Philadelphie, un serveur lui refuse un verre d'eau.

Nous avons précédemment évoqué les moyens identifiés par Nkrumah pour mener la lutte contre l'oppression raciale et coloniale, à savoir l'organisation en association et l'éducation. Cela se vérifie une nouvelle fois pendant son séjour aux États-Unis :

Pendant mon stage à l'université de Pennsylvanie je contribuai à la création sur place d'une section d'études africaines. C'est là aussi que je commençai à organiser l'association des étudiants africains d'Amérique et du Canada. Ce fut en réalité le début de mes activités politiques aux États-Unis.<sup>36</sup>

La mise en place d'études africaines dans les universités noires américaines va avoir pour principale conséquence de faire émerger une nouvelle génération d'historiens africanistes portant dans leurs écrits la volonté de remettre l'Africain au cœur de son histoire donnant ainsi aux Noirs<sup>37</sup> le droit de se réapproprier leur histoire. Nkrumah met en avant son rôle de manière importante à travers la répétition du pronom personnel de la première personne du singulier « je »<sup>38</sup>. C'est durant cette période qu'il développe et confirme sa vision de l'unité africaine comme solution pour développer le continent africain<sup>39</sup>. Lorsqu'il évoque une divergence d'opinions entre lui et d'autres étudiants Nkrumah effectue une généralisation :

Les Nigériens prétendaient que la question de l'unité africaine ou ouest-africaine ne se posait pas au stade où en était l'état de dépendance coloniale, et insistaient pour qu'on laissât aux colonies le soin de se débrouiller, chacun faisant de son mieux pour se sauver, sans forger aucun lien de collaboration avec les autres territoires. Les étudiants de la côte de l'Or et moi, au contraire, nous préconisions le principe de solidarité territoriale, c'est à dire la libération de chaque territoire ne pouvait pas se résoudre à moins d'être liée aux mouvements de l'Afrique Occidentale.<sup>40</sup>

En effet il s'agit peut-être pour lui, dans le contexte où il rédige son autobiographie<sup>41</sup>, de mettre en lumière le fait que les peuples de la Côte de l'Or sont à l'avant-garde dans le combat pour l'unité africaine. Nous pouvons aussi constater que cette période est marquée par la prise de conscience de Nkrumah par rapport à l'importance de penser la question de la libération dans

---

<sup>36</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 55.

<sup>37</sup> Africains ou descendant de la diaspora africaine.

<sup>38</sup> 5 répétitions en l'espace de 3 phrases.

<sup>39</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 56.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>41</sup> L'indépendance du Ghana.

une perspective panafricaine et non pas dans le simple cadre ethnique des territoires. Le panafricanisme étant le fait d'intellectuels afro-américains et caribéens, Nkrumah se nourrit des pensées ces derniers durant son long séjour aux États-Unis.

Si la liberté territoriale n'était pas liée au Mouvement panafricain pour la libération de tout le continent africain, il n'y aurait plus aucun espoir que l'Africain et les peuples de souches africaines, où qu'ils soient, accèdent à la liberté et à l'égalité [...] le livre qui m'a enthousiasmé plus que tout autre c'était *Philosophie et Opinions de Marcus Garvey* publié en 1923<sup>42</sup>.

Il est intéressant pour comprendre la pensée politique de Nkrumah de constater que ce dernier se place dans une démarche d'assimilation intellectuelle. Dans le sens où ce dernier se nourrit des idées de plusieurs intellectuels, comme Du Bois, Blyden, Garvey, pour en faire la synthèse alors qu'ils ont des points de vue très divergents, variant dans leur radicalité, dans leurs approches du panafricanisme et sur la place de l'homme noir dans le monde. Il voit dans ces diverses théories du concept panafricain une manière efficace et pertinente de penser les problèmes des noirs. C'est aussi durant cette période qui clôture son séjour aux États-Unis que Nkrumah s'intéresse aux intellectuels révolutionnaires.

Mon but était d'étudier la technique d'organisation. Je savais qu'à mon retour en côte de l'Or j'allais me trouver devant ce problème [...] Je déployais toutes mes forces à trouver une formule de nature à résoudre toute la question coloniale et le problème d'impérialisme [...] Karl Marx et Lénine en particulier m'impressionnaient, car j'avais la certitude qu'ils avaient développé une philosophie de caractère à résoudre ces problèmes.<sup>43</sup>

L'influence marxiste est alors particulièrement forte, notamment dans l'ouvrage qu'il écrit durant son séjour aux États-Unis : *Towards Colonial Freedom*<sup>44</sup>, publié en 1962 pour le grand public, mais dont l'écriture avait été achevée en 1942<sup>45</sup>. En effet, à travers son écrit, qui prend pour base la définition de l'impérialisme de Lénine, Nkrumah analyse alors celui-ci comme l'émanation inévitable des grandes puissances capitalistes<sup>46</sup>. Son ouvrage veut étendre l'analyse de Lénine et

---

<sup>42</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 57.

<sup>43</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 57.

<sup>44</sup> Kwame Nkrumah, *Towards Colonial Freedom*, London, Heinemann, 1962, 45 p.

<sup>45</sup> Nkrumah n'aura pas les moyens pour faire publier son ouvrage et devra donc attendre 1962 et une reconnaissance plus importante de son implication dans le combat pour l'indépendance pour se faire publier.

<sup>46</sup> Kwame Nkrumah, *Towards Colonial Freedom*, p. 15.

des marxistes à la question coloniale et au continent africain. Nkrumah adopte la posture qui deviendra caractéristique de ses écrits, celle d'un professeur<sup>47</sup> qui pose et analyse les problèmes et celui du militant qui apporte les solutions concrètes pour mener la lutte<sup>48</sup> et lance un appel à la libération de l'Afrique du colonialisme. Cet ouvrage est donc la parfaite représentation des idées politiques et de la vision de l'unité africaine de Nkrumah au moment de quitter les États-Unis<sup>49</sup>.

### **1.3 Le départ pour l'Angleterre et la construction du noyau dur panafricain**

Dans son autobiographie Nkrumah n'évoque que très peu les raisons<sup>50</sup> qui le poussent à quitter les États-Unis en mai 1945<sup>51</sup>. Il s'attarde avant tout sur sa vive émotion durant ce moment, le fait de quitter une terre où il aura séjourné pendant 10 ans et dans laquelle il laissera une grande partie de ses amis et camarades de lutte. L'importance de ce départ est mise en exergue par la plume de Nkrumah qui décrit la scène à travers le prisme de la mise en marche du destin et vers l'accomplissement de la mission qui lui a été donnée :

Mon grand étourdissement me laissait presque insensible aux émotions et ce n'est qu'au moment où le paquebot s'éloignait du port et que j'aperçus la Statue de la Liberté les bras levés comme dans un geste d'adieu à mon endroit que mes yeux s'embauchèrent. « Tu m'as dessillé les yeux et je comprends bien maintenant la signification de liberté » me dis-je. « Je n'aurai de cesse avant de transmettre ton message à l'Afrique » [...] Cinq jours plus tard, nous accostâmes à Liverpool. Je n'étais plus le jeune homme ardent au seuil d'une grande aventure, sans expérience, vite effarouché des façons des Occidentaux. Dix ans d'Amérique m'en avaient guéri<sup>52, 53</sup>.

Le séjour à Londres est un moment marquant et fondamental dans la vie de Kwame Nkrumah. Tout d'abord sur le plan intellectuel qui est marqué par sa rencontre avec Georges

---

<sup>47</sup> Notamment par la présence importante des références en bas de pages.

<sup>48</sup> Il conclut d'ailleurs son ouvrage par une phrase montrant parfaitement son influence communiste: « People of the Colonies, Unite : The Working men of all countries are behind you ».

<sup>49</sup> David Rooney, *op. cit.*, p. 20.

<sup>50</sup> Il évoque avant tout une prise de contact avec différentes associations militantes noires aux États-Unis et par ce biais, sa correspondance avec Cyril Lionel Robert James (C. L. R.) intellectuel antillais, qui va lui suggérer d'étudier les penseurs révolutionnaires.

<sup>51</sup> Marika Sherwood, « Pan African Conferences, 1900-1953: What did Pan-Africanism Mean? », *The Journal of Pan African Studies*, no. 10 (January 2012), p. 108.

<sup>52</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 61.

<sup>53</sup> Il ne s'agit pas ici de remettre en question l'émotion ou l'importance de ce moment pour Nkrumah. Toutefois dans le contexte de rédaction et de publication de son récit autobiographique, ce dernier, pour se mettre en avant, ou pour mettre en avant l'importance de la liberté, s'exprime dans un style quasi-messianique.



Padmore<sup>54</sup> qui est, dans le contexte de 1945, un des militants pour les droits des Africains et de la diaspora les plus importants<sup>55</sup>. C'est lui qui implique Nkrumah dans l'organisation du projet qui deviendra la 5<sup>e</sup> conférence panafricaine qui se tiendra à Manchester en octobre 1945 au poste de secrétaire adjoint<sup>56</sup>.

Si Nkrumah est dans un premier temps venu à Londres suite à son admission à la « London Schools of Economics » afin d'y étudier le droit et l'économie, ce dernier souhaite en parallèle compléter sa thèse de philosophie entamée aux États-Unis<sup>57</sup>. Ce retour aux études après une courte pause lui donne l'occasion de s'impliquer politiquement dans les milieux étudiants, comme dans l'Union des étudiants de l'Afrique occidentale, qu'il dirigera peu de temps après son arrivée. Cette implication lui permet de relier les mouvements étudiants avec la cause panafricaine<sup>58</sup>. Toutefois il apparaît vite pour Nkrumah que le temps disponible d'un être humain arrive rapidement à ses limites et il ne peut être partout. Londres est alors le moment où Nkrumah se détache des études et progressivement des milieux militants universitaires pour intégrer les mouvements dits « de gauche » dont il étudie les moyens d'actions et de communications.

La 5<sup>e</sup> conférence panafricaine qui s'ouvre le 15 octobre 1945 à Manchester est restée dans les annales comme le moment le plus important de l'histoire du panafricanisme au XX<sup>e</sup> siècle. En raison notamment de son impact direct sur le continent africain par l'entrée en scène de l'Afrique dans les débats et permettre ainsi l'émergence de grandes figures militantes qui vont marquer le

---

<sup>54</sup> Une rencontre en personne qui fait suite à une longue correspondance débutée aux États-Unis en raison de l'intérêt prononcé de Nkrumah pour les articles de ce dernier et une convergence des visions politiques.

<sup>55</sup> Marika Sherwood, *op. cit.*, p. 108.

<sup>56</sup> David Rooney met en garde dans son ouvrage sur Nkrumah sur le rôle que ce dernier se donne dans l'organisation du congrès panafricain, notamment le fait que ce dernier ne limite le comité organisateur qu'à quelques noms et omet une grande partie de ceux qui en ont fait partie.

<sup>57</sup> Nkrumah attache une importance fondamentale aux diplômes universitaires et dans ce cas-ci au titre de docteur qui est selon lui un gage de légitimité et de reconnaissance.

<sup>58</sup> Si le lien existe déjà alors il permet son renforcement.

continent<sup>59</sup>. Le succès est retentissant grâce à la présence importante de délégations africaines contrairement aux éditions précédentes. Du Bois est le seul représentant afro-américain<sup>60</sup> et accompagnera en personne la transition du mouvement en Afrique.

Ce fut ce cinquième congrès panafricain, qui fournit une issue au nationalisme africain, et provoqua la prise de conscience politique parmi les Africains<sup>61</sup>.

Les résolutions prises lors de ce congrès sont nombreuses et révolutionnaires pour l'époque<sup>62</sup> et les organisateurs de la conférence vont chercher à utiliser la nouvelle organisation des Nations-Unies<sup>63</sup> comme plateforme pour faire valoir ces revendications dans un contexte mondial qui tend à remettre en question le bien-fondé des régimes coloniaux. Ce congrès marque la fin d'un processus intellectuel dans lequel les thèses panafricaines ont mûri à travers les réflexions de plusieurs auteurs, souvent afro-américains et caribéens, pour pousser à l'action des acteurs concrets de la société africaine. Nkrumah se démarque durant ce moment fondamental en rédigeant la déclaration du congrès aux peuples colonisés, ce qui favorisera grandement l'augmentation de sa popularité en Afrique. Il conclut cette déclaration en reprenant en partie l'appel, anti colonialiste et anti-impérialiste lancé dans son écrit *Towards Colonial Freedom* en changeant quelques mots : « Colonial and Subject peoples of the World Unite »<sup>64</sup>. Le concept de l'unité est alors omniprésent chez Nkrumah depuis son séjour aux États-Unis et, dans ce cas précis, ne limite pas uniquement son appel aux peuples colonisés, mais à tous ceux qui subissent une domination.

---

<sup>59</sup> Evan White, « Kwame Nkrumah: Cold War Modernity Pan-African Ideology and the Geopolitics of Development », *Geopolitics*, no. 8 (2010), p. 102.

<sup>60</sup> Nkrumah montre le respect qu'il lui porte par l'appellation d'érudit dans son ouvrage.

<sup>61</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 66

<sup>62</sup> Quelques exemples : « l'indépendance complète et absolue des peuples d'Afrique de l'Ouest », « l'indépendance, où l'autogouvernement pour toutes les colonies britanniques, françaises et italiennes en Afrique et dans les Indes ».

<sup>63</sup> Organisation des Nations unies créée le 24 octobre 1945.

<sup>64</sup> Nkrumah, *Towards...*, p. 44.

## 2. Le retour en Afrique d'un homme nouveau : le chemin vers les indépendances

### 2.1 Nkrumah et la création du CPP, la rupture définitive avec l'UGCC et le système d'accommodement

Ce « long exil » fut donc pour Nkrumah une longue période d'apprentissage et de formation au cours de laquelle ce dernier découvre le militantisme des milieux universitaires, les thèses panafricaines des intellectuels afro-américains, les philosophes, les penseurs révolutionnaires ainsi que les mouvements politiques de gauche. Son rôle durant la conférence panafricaine de 1945 lui permet de séjourner à Londres deux années de plus, durant lequel il va prendre le poste de secrétaire du Secrétariat national de l'Afrique occidentale<sup>65</sup>. Ce rôle lui permet de maintenir des contacts réguliers avec les élites intellectuelles du mouvement ainsi qu'avec les tranches les plus pauvres des Africains vivant en Angleterre<sup>66</sup>. De plus Nkrumah, qui comprend l'atout de la communication de masse, fonde un journal *The New African*<sup>67</sup> en 1946 ; ce dernier est toutefois un échec et disparaîtra peu de temps après. Cependant, les articles de Nkrumah résonnent en Afrique et favorisent la montée de sa popularité. Les thèmes abordés montrent la persistance des idées que Nkrumah a développées durant ce long séjour à l'étranger, à savoir l'attaque de l'impérialisme et du colonialisme et la nécessité pour les peuples africains de s'unir<sup>68</sup>. C'est Ako Adjei qui prend contact avec lui pour lui proposer le poste de secrétaire général de l'United Gold Coast Convention alors dirigée par l'avocat Joseph Boakye Danquah et nouvellement fondée en 1947. Ces derniers sont alors à la recherche d'une personnalité dynamique et populaire pour favoriser l'implantation du parti. Un calcul politique compréhensible dans le contexte de l'époque, mais qui est à postériori paradoxal. En effet, nous avons évoqué, durant la première partie de cette recherche, l'importance

---

<sup>65</sup> Il s'agit là de mettre en place un prolongement institutionnel au congrès pour établir en Angleterre une base institutionnelle stratégique pour aider les africains vivant à Londres et favoriser le contact avec le continent africain.

<sup>66</sup> Comme ce dernier l'évoque dans son autobiographie, il s'occupe en grande partie de recevoir les doléances des africains vivant en Angleterre.

<sup>67</sup> Le titre de ce journal montre bien l'intérêt de Nkrumah et de ses collègues pour cette idée de l'homme nouveau dans un contexte de bouleversements politiques

<sup>68</sup> L'unité évoquée durant cette période prend avant tout la forme d'un élan de solidarité et la reconnaissance d'un passé et d'un destin commun.

en Afrique des nationalistes modérés qui combattaient le colonialisme à travers un prisme réformiste et non révolutionnaire. Danquah et les membres de son parti avaient déjà en 1938 fait part de leur volonté de prendre le contrôle du pouvoir en Côte de l'Or<sup>69</sup>. Or cette demande - révolutionnaire pour l'époque – met pourtant en avant la volonté de garder les structures mises en place par le colonialisme, soit la conservation des privilèges d'une élite sur une masse illettrée.

Sans remettre en cause la nature intrinsèque du système colonial. Ils veulent le pouvoir [...] Ils veulent juste changer la nationalité des dirigeants<sup>70</sup>.

Nkrumah accepte cette proposition sans délai, car il y voit le moyen de regagner sa terre natale dans une perspective précise, celle de libérer son pays de la domination et d'y mettre en pratique les théories d'organisation apprises lors de son séjour à l'étranger<sup>71</sup>. Ce dernier, même s'il écrit après les événements, affiche une détermination importante et se prépare déjà à l'affrontement avec l'exécutif du parti s'il « découvre que celui-ci est engagé dans une voie réactionnaire »<sup>72</sup>. Ce départ de Londres, le 14 novembre 1947 à bord du paquebot baptisé « Accra », marque la fin de l'implication de Nkrumah dans les milieux militants étrangers<sup>73</sup> en faveur de ceux prenant place en Afrique. En effet il foulera de nouveau ces terres non plus en tant que le jeune homme pauvre et anonyme qu'il avait été, mais en tant que chef d'État et leader des indépendances.

Il est difficile de se représenter le monde que redécouvre Nkrumah après 10 ans d'absence. Du point de vue britannique, la Côte de l'Or est une possession modèle<sup>74</sup>. L'élite en place, si elle fait part de ses revendications politiques, ne constitue pas une menace suffisamment importante pour le pouvoir colonial en raison notamment de son incapacité, ou de son absence de volonté, à concilier des actions avec les masses. Le pouvoir britannique est conscient de la nécessité de

---

<sup>69</sup> Basil Davison, *L'Afrique au XXe siècle : l'éveil et les combats du nationalisme africain*, Paris, Editions J. A, 1979, p. 181.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>71</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 72.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>73</sup> Nous entendons ici le fait de s'impliquer personnellement, il soutiendra toujours ces mouvements.

<sup>74</sup> Nous évoquons ici le contexte direct du retour de Nkrumah soit 1947.

transmettre un jour le pouvoir, mais il voit ce moment dans un futur plus lointain que proche en considérant un délai d'environ 50 à 60 ans. Les Britanniques ne voient les agitations des populations de la Côte de l'Or que comme des mouvements sporadiques et qui prendront fin par eux-mêmes<sup>75</sup>.

Nkrumah impacte l'UGCC et l'évolution politique de la Côte de l'Or, notamment par ses discours qui mettent en avant ses talents d'orateur depuis longtemps remarquables. La foule lui apparaît alors comme le moyen le plus évident pour parvenir à l'indépendance. C'est durant l'un de ces discours à Accra, le 11 janvier 1950, qu'intervient l'événement qui va changer le cours de l'histoire du pays et certainement marquer l'entrée de la Côte de l'Or dans le processus des indépendances<sup>76</sup>. Une émeute éclate, faisant plusieurs morts, démontrant l'erreur des Britanniques quant à la situation réelle du territoire au niveau de la prise de conscience politique. Selon Molefi Kete Asante, Nkrumah aurait trouvé à son arrivée un territoire sur le point d'exploser, « sur le précipice du changement »<sup>77</sup>. Ce dernier va canaliser tous ces mouvements pour parvenir à faire pression sur le gouvernement colonial britannique. Cette démarche est particulièrement visible dans son écrit *Africa Must Unite*, dans lequel Nkrumah voit le principe de l'unité africaine comme un tout unique et harmonieux. L'agitation lors de la manifestation est alors imputée à Nkrumah et 5 autres dirigeants de l'UGCC dont J. B. Danquah. Ce moment marque la rupture avec l'UGCC, car si dans les faits Danquah semble soutenir Nkrumah à la veille de l'élection, il est clair que la posture conservatrice du parti ne peut plus être conciliée avec le zèle de l'orateur pour l'indépendance immédiate<sup>78</sup>. Sur des suppositions d'obédience communiste<sup>79</sup>, Nkrumah sera arrêté

---

<sup>75</sup> Davidson, *op. cit.*, p. 182.

<sup>76</sup> David Rooney, *op. cit.*, p. 45.

<sup>77</sup> Molefi Kete Asante, *History of Africa: The Quest for eternal harmony*, New-York, Routledge, 2015, p. 244.

<sup>78</sup> La rupture est visible selon Nkrumah dans les premiers jours qui suivront l'interpellation, dans la période de transition avec la véritable incarcération. Il semble que les dirigeants de l'UGCC qui partagent son infortune regrettent le choix d'avoir fait venir Nkrumah en Côte-de l'Or (il s'agit ici des propos de Nkrumah dans son autobiographie).

<sup>79</sup> Nkrumah est surveillé par les pouvoirs britanniques et français depuis plusieurs années en raison de ses contacts avec différents partis communistes en Europe. Lors de son arrestation il a une carte « non signée » du parti communiste anglais dans sa poche.

à Salpon et conduit en prison dans le district de Lawra dans la région du haut Ghana jusqu'en avril 1948, date de sa libération et de son retour sur la scène politique.

## **2.2 De « l'action positive » à l'indépendance, le cas d'une révolution pacifique réussie**

Ce court séjour en prison participe à la montée en popularité de Nkrumah qui est ouvertement soutenu par une partie de la population<sup>80</sup> et établit une première légitimation de son implication politique. Le processus de rupture avec le conservatisme affiché de l'UGCC est alors irréversible. Nkrumah qui a, durant son séjour à l'étranger développé une vision précise de l'organisation d'un parti le démontre en créant un organe de presse dédié à la transmission de sa vision politique et non à celle de l'UGCC<sup>81</sup>.

Dès le début, *l'Accra Evening News* devient l'avant-garde du Mouvement, son premier agent de propagande, son agitateur, mobilisateur et éducateur politique. De jour en jour ses pages rappelaient à la population sa lutte pour la liberté, le régime colonial décadent, et les terribles horreurs de l'impérialisme.<sup>82</sup>

En parallèle à la création d'une presse engagée, il fonde le *Committee on Youth Organisation* qui incorpore les éléments les plus jeunes de l'UGCC pour transmettre une vision plus radicale, ainsi que le Ghana National Party pour former les éléments les plus prometteurs parmi la population militante de la Côte de l'Or<sup>83</sup>. Cette première phase du retour de Nkrumah met particulièrement en lumière sa conception de la lutte anticoloniale et anti-impérialiste, par la mise en avant dans l'arène politique d'éléments formés dans la perspective idéologique du parti. De cette première étape découle très rapidement la question de l'immédiateté, très récurrente dans l'œuvre de Nkrumah, par la mise en avant du slogan « Self-Government NOW ». La création de ce comité de la jeunesse et la diffusion d'une presse lue ouvertement dans les rues<sup>84</sup> favorisent la décision de

---

<sup>80</sup> Le pouvoir colonial réprime un grand nombre de manifestations de soutien au futur leader ghanéen.

<sup>81</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 46.

<sup>82</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 103.

<sup>83</sup> Dans son autobiographie, Nkrumah avoue prendre pour modèle l'institut Tuskegee fondé par Booker T. Washington.

<sup>84</sup> L'illettrisme d'une partie de la population donne lieu à des rassemblements publics dans lesquels des individus font la lecture aux masses.

Nkrumah et de ses principaux lieutenants de créer un parti propre qui aurait pour principal objectif de pousser le pouvoir colonial à transmettre le pouvoir aux habitants de la Côte de l'Or.

Le 12 juin 1949, le Convention People Party est créé devant une foule de 60.000 personnes réunie à Accra. Le talent oratoire de Nkrumah est mis en avant par son discours qui dresse les objectifs du parti et retrace l'histoire de ces divers processus qui ont convergé en la création de ce mouvement. Le temps de l'accommodement et du réformisme timide associé à l'UGCC est désormais révolu. Le CPP se distingue de l'UGCC par sa composition de partisans plus radicaux et l'usage affiché du mot « peuple » qui est en opposition avec l'élitisme de son parti rival. Ce parti est le fruit direct de la conception de l'organisation telle que pensée par Nkrumah, par l'utilisation des masses, l'urgence des objectifs, la communication à travers un organe de presse dédié à sa propagande et pose les bases du futur parti unique.

La stratégie définie pour accomplir les objectifs affichés par ce nouveau parti nécessite d'être évoquée ici tant elle met en lumière un pan de l'évolution intellectuelle de Nkrumah dans ce contexte d'éveil politique de la côte de l'Or. La question de la violence est récurrente dans l'œuvre de Nkrumah, car ce dernier en théorise constamment les forces et les faiblesses ainsi que les contextes où celle-ci est nécessaire. Dans les premières années de son éveil politique, alors qu'il est encore enseignant en côte de l'Or, Nkrumah considère la violence comme un moyen inévitable pour le noir dans la perspective de lutter contre l'oppression de l'homme blanc. Il confie notamment, considérer Gandhi comme un « débile » et ne conçoit pas la non-violence comme un moyen d'action viable. Une position qu'il reprendra notamment après son éviction du pouvoir en 1966, période durant laquelle il appellera les Africains à reprendre la lutte armée. Or dans ce contexte pour obtenir l'indépendance, Nkrumah, fort de ses apprentissages à l'étranger, comprend l'importance des moyens de pression inhérents à l'économie et l'importance de la propagande et des activités régulières impliquant les membres de son parti pour souder le collectif. Il apparaît clair

pour lui que la solution armée, outre sa difficulté logistique, ne ferait que complexifier les relations avec le pouvoir anglais et impacter la crédibilité de son mouvement sur la scène internationale ; il s'agit de montrer l'exemple et d'apporter la preuve au monde que les Africains sont prêts à assumer leur rôle politique dans la gestion du continent. Le pouvoir anglais est alors dans une position difficile, car l'implication de la masse dans le combat politique peut, en cas de non-satisfaction des demandes, impacter, à travers des boycotts, des grèves, l'économie de la colonie et remettre en question l'intérêt de son maintien. Nkrumah démontre alors que l'unité dans l'organisation, en un tout cohérent, est le meilleur moyen pour lutter contre la domination coloniale et l'impérialisme. Une démarche reprise et remise en avant dans l'argumentaire d'*Africa Must Unite* et d'où l'intérêt de ce dernier de toujours considérer les Africains comme un ensemble uni. Le schéma de la lutte tel que pensé par Nkrumah est alors établi dans cette première phase de l'action positive, qui va être officiellement lancée le 11 janvier 1950<sup>85</sup> suite au rejet du rapport Coussey considéré comme politiquement insuffisant. Les agitations populaires, notamment celles impliquant les anciens combattants, poussent le pouvoir colonial à des arrestations régulières au sein des cadres du CPP ; l'arrestation de Nkrumah est alors inévitable, mais n'aura pas l'effet escompté et marquera l'entrée de la Côte de l'Or dans la dernière partie de sa transition vers l'indépendance et pour Nkrumah la confirmation de son statut de leader nationaliste et panafricain.

En effet, la prison, qui joue un rôle de contrôle de l'espace public et social, contrôle aussi dans ce cas la scène politique. Les normes et les valeurs mises en place par le pouvoir colonial permettent l'établissement d'une ligne de démarcation entre les actes légaux et illégaux. Ainsi toute contestation est vue par le pouvoir en place comme une « tentative de rébellion » contre l'ordre établi. Comme l'évoquent les historiens Philippe Artières, Pierre Lascoumes et Gregory Salle, le

---

<sup>85</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 54.



processus d'emprisonnement procède d'une « soustraction »<sup>86</sup> d'un individu à l'espace afin d'effacer son rôle et ses actions dans la sphère sociale et politique quotidienne. Par son emprisonnement, l'individu est isolé socialement, ou au moins confiné dans un espace restreint, et ne peut répéter l'action qui l'a conduit de l'autre côté de cette ligne de la légalité établie. Or dans l'histoire, de nombreux exemples ont démontré que la prison a été « retournée »<sup>87</sup> de son principe. L'individu arrêté pour ses opinions politiques et les idées qu'il diffuse obtient la confirmation que son message dérange et que l'autorité politique reconnaît en sa personne un danger. Ce moment marque alors, auprès de la masse, une certaine confirmation de sa légitimité dans le combat en cours et le prix payé par ce dernier pour accomplir ses idéaux. La prison est alors un moment de sacrifice que l'individu paie dans le cadre politique; celle-ci permet de légitimer un individu parce qu'il se sacrifie pour ses idées, ce qui lui confère un statut de martyr qu'il pourra faire prévaloir dans la suite des événements. Dans le cas de Nkrumah et dans le contexte d'effervescence nationaliste en côte de l'Or, l'utilisation de l'outil carcéral relève d'un manque de compréhension flagrant du moment par le pouvoir britannique et va donner à Nkrumah, comme dans le cas de Mandela, une posture nouvelle et ce sacrifice va s'ancrer dans les mémoires collectives pour la postérité.

La volonté marquée des Britanniques à vouloir frapper et couper les têtes pensantes, ou supposer telles du mouvement nationaliste permet à une partie de la population de s'identifier à ces dernières. En effet, la diffusion d'une presse accessible, donc une meilleure connaissance de la vie politique et de ses acteurs, à travers des noms et des photographies, permet à des individus de se démarquer du reste de la population. Ainsi, l'homme politique arrêté par la police n'est pas « reclus et atomisé »<sup>88</sup> comme le voudrait le pouvoir, mais, au contraire, il est identifié par la population

---

<sup>86</sup> Philippe Artières, Pierre Lascoumes, Grégory Salle, « Prison et résistances politiques: le grondement de la bataille », *Cultures & Conflits*, no. 55 (2004), p. 1.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 1-2.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 2

qui va suivre avec attention le processus de son incarcération à travers la transmission des nouvelles de son procès. La prison devient alors pour Nkrumah une tribune, à travers laquelle l'organisation de son parti va se poursuivre afin de permettre d'apporter les pressions nécessaires pour forcer le pouvoir colonial à prendre en compte les revendications.

La victoire écrasante de Nkrumah aux élections de 1951 dans la circonscription d'Accra depuis sa prison oblige les autorités à le libérer pour le placer au poste de Chef de gouvernement. Le pouvoir colonial qui avait jusque-là réussi à se concilier une élite locale proche de l'idéologie d'accommodement doit désormais négocier avec un militant porté au statut de dirigeant par les urnes. Nkrumah utilise une stratégie particulière, dont le procédé est présent dans son argumentaire pour l'unité africaine dans *Africa Must Unite*. Dans la perspective d'établir un rapport de force favorable aux habitants de la Côte de l'Or, Nkrumah propose à ses opposants politiques<sup>89</sup> de le rejoindre pour obtenir la gestion immédiate de la Côte de l'Or<sup>90</sup> à travers une nouvelle campagne d'action positive en cas de rejet d'une motion en ce sens votée par l'assemblée, mais refusée par le pouvoir britannique. Cette stratégie proposée par Nkrumah met en lumière la conception qu'il s'est forgé de l'opposition et des moyens pour obtenir des changements politiques radicaux. En effet cette conception de l'opposition, visible dès 1951, pose les bases du futur parti unique et le rejet de toute contestation politique au dogme dominant. Dans cette proposition de le rejoindre pour faciliter l'accomplissement d'un objectif qui se veut commun, Nkrumah omet les particularismes et différences idéologiques, qu'il considère comme peu pertinents dans le moment. Les objectifs fixés par ce dernier transcendent les moyens pour y accéder. Il applique à la lettre la citation, supposée de Jésus:

Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne rassemble pas avec moi disperse.<sup>91</sup>

---

<sup>89</sup> Le Docteur Danquah (UGCC), Obetsebi Lamptey etc...

<sup>90</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 152.

<sup>91</sup> Mathieu (12 :30).

Cette vision manichéenne portée par une argumentation qui peut être considérée comme sophiste est récurrente dans les écrits de Nkrumah. Car ce dernier identifie clairement les causes et les solutions aux maux de l'Afrique à travers une perspective personnelle. Nkrumah, accapare les solutions d'autres intellectuels pour les théoriser en fonction des réalités africaines. Dans le cadre de cette proposition faite à ses opposants, Nkrumah sait pertinemment que celle-ci n'obtiendra pas de soutien de ces derniers. Toutefois il prend dans son autobiographie la position d'un ingénu afin de renforcer le discrédit sur ses adversaires politiques dont la popularité est déjà au plus bas et il présente le CPP comme l'alternative unique. Ce procédé est visible, nous le verrons, dans *Africa Must Unite*, car pour Nkrumah le projet d'unité africaine ne peut souffrir d'oppositions multiples même celles qui ne remettent en question que les moyens de l'accomplir. Cette tendance à prendre des raccourcis ne peut être uniquement vue comme un procédé machiavélique de Nkrumah pour arriver à ses fins, mais nous pouvons le voir comme une preuve concrète de l'urgence dans laquelle ce dernier pense évoluer.

En effet, le contexte de 1951 et celui de 1963 ont en commun que l'opportunité d'évoluer politiquement, économiquement et socialement semble avoir une fenêtre d'existence courte, qui peut être compromise définitivement par les dissensions internes et les considérations égoïstes de chaque parti ou nation. La politique défendue par Nkrumah entre 1951 et 1957, soit une trajectoire uniforme, directe avec la menace d'envenimer les choses par des actions concrètes en cas de non-satisfaction des demandes va porter ses fruits, confirmant ainsi l'opinion profonde de Nkrumah que sa stratégie est viable pour son pays, mais aussi applicable à l'échelle du continent<sup>92</sup>. Il est commun dans l'historiographie entourant le temps des indépendances de considérer celle de la Côte de l'Or comme un processus pacifique et réussi. En raison notamment de son caractère chronologique

---

<sup>92</sup> Nous émettons ici l'hypothèse que c'est pour cette raison que Nkrumah décide de revenir en détails sur le cas du Ghana dans son ouvrage *Africa Must Unite*, qu'il présente comme modèle.

établi dans un temps relativement court marqué par des étapes bien précises et par l'absence de l'usage de la force par les armes. Cette révolution est avant tout l'œuvre d'un homme qui aura su centraliser les éléments contestataires de son pays en un mouvement distinct, dirigé vers un objectif commun et soutenu par les urnes. Le pouvoir colonial ne pouvait plus lutter contre Nkrumah, mais devait désormais composer avec un élément longtemps considéré comme dangereux<sup>93</sup>. Toutefois ce qui nous intéresse dans le cadre de l'analyse de ce processus, c'est bien la relation qu'entretiennent Nkrumah et le gouverneur Arden-Clarke et son impact sur la construction intellectuelle du jeune dirigeant africain. En effet, Arden-Clarke, dont les documents secrets ont été mis au jour en 1984, a tenté d'établir une grille de compréhension personnelle de Nkrumah<sup>94</sup>.

Le portrait qu'il dépeint est particulièrement frappant tant il semble être parvenu à comprendre Nkrumah, ses forces et ses faiblesses. Il le décrit comme un jeune idéaliste, prêt à tous les sacrifices pour obtenir l'accomplissement de ses projets politiques, une image qui cadre parfaitement avec la réalisation d'un ouvrage comme *Africa Must Unite*. L'idée présente dès la création du CPP, exprimée dans le slogan lui-même : « Forward Ever, Backward Never »<sup>95</sup>, est la notion que le recul face à l'adversaire, face aux obstacles, est inimaginable, inconcevable et inapplicable. Clarke aura permis à Nkrumah de se conforter dans l'idée que la collaboration est possible et que les races ne sont pas un facteur incontournable de division entre les hommes<sup>96</sup>. Dans ce sens Nkrumah, à l'occasion de ses relations avec le gouverneur anglais de la côte de l'Or, va se démarquer par rapport à son mentor intellectuel, Marcus Garvey. Un respect mutuel existe entre les deux hommes, visible à la veille de l'annonce de l'indépendance.

---

<sup>93</sup> En raison notamment de soupçons d'obédience communiste.

<sup>94</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 64.

<sup>95</sup> Toujours avancer, ne jamais reculer.

<sup>96</sup> L'idée que des hommes blancs, souvent anciennement dans l'administration coloniale, restent pour aider au développement du pays ne lui pose pas de problème, au contraire, il combat uniquement ceux qui le feraient pour maintenir une présence néo-colonialiste. En ce sens Nkrumah s'oppose à de nombreux partisans de son propre parti, notamment les ailes plus radicales. On peut voir ici, la démonstration de son idéalisme qui peut être souvent en contradiction avec la réalité.

De tous nos efforts, Sir Charles, rectifiai-je. Vous avez largement contribué à ce résultat. Sans votre aide et sans votre collaboration, j'aurais pu échouer. C'est une journée très heureuse pour nous deux<sup>97</sup>.

Le gouverneur dans ses écrits, tout en soulignant son amitié profonde pour Nkrumah, prophétise en quelque sorte la fin de ce dernier. En effet, il relève la difficulté de Nkrumah à prendre des décisions importantes quand il s'agit de son entourage proche, donc des individus qui gravitent autour des hautes sphères de pouvoir. Arden-Clarke touche ici un point très important de la personnalité de Nkrumah, soit la volonté de ce dernier de centraliser des individus compétents, mais aux visions et ambitions très différentes avec dans l'idéal de transcender les éléments discordants pour servir un rêve plus grand.

### **2.3 L'indépendance, le début d'un long combat pour la libération**

Le 6 mars 1957, après un long processus de négociation entre le gouvernement autonome de la Côte de l'Or et les autorités coloniales, l'indépendance est proclamée. Les manifestations de joie sont omniprésentes dans l'ensemble du territoire et, partout en Afrique, le vent de la liberté semble se diffuser. Par la tenue de célébrations importantes, le gouvernement de Nkrumah veut marquer l'événement dans les mémoires et donc dans l'histoire. Le Ghana, dénomination qui se veut être une référence à un puissant royaume de l'Afrique précoloniale, devient le champion des pays ayant subi l'oppression coloniale ou étant encore sous domination. D'autant que cette posture est en grande partie permise par la cristallisation de l'événement sur une personnalité, un individu à travers lequel les habitants du Ghana et tous les Africains vont s'identifier. Preuve en est, aujourd'hui, la prégnance de l'idéal panafricain et de ses figures place Nkrumah comme l'unique acteur de l'indépendance du Ghana, ce qui tend à omettre le rôle des acteurs de son gouvernement<sup>98</sup>. Ce moment marque la victoire du nationalisme en Côte-de l'Or, le territoire étant désormais voué

---

<sup>97</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 284.

<sup>98</sup> Carola Lentz, « Ghana@50 », *Cahiers d'études africaines*, no. 211(2013), p. 520.

à une destinée nouvelle dont ils ne sont plus de simples observateurs, mais des acteurs actifs<sup>99</sup>. Dans le cadre de notre perspective d'analyse, ce moment est intéressant et marquant pour deux raisons majeures. En effet, une telle victoire politique confère à Nkrumah une aura particulière dans le contexte de 1957; s'il s'agit de la victoire d'un peuple, c'est lui cependant qui l'incarne et le représente. Cela lui donne un poids important sur la scène politique continentale et internationale. Une légitimation, en tant que militant et leader politique qui vont lui permettre l'écriture d'un ouvrage comme *Africa Must Unite*. En effet, dans l'esprit de Nkrumah, l'indépendance de la côte de l'Or n'est qu'une étape, bien qu'historique, prévue dans son esprit dès 1945 et son retour en Afrique.

La bataille est enfin terminée ! Et le Ghana, votre pays bien aimé, est ainsi libre à jamais<sup>100</sup>.

Concernant cette victoire, de nombreux historiens<sup>101</sup> considèrent qu'elle finalise la création du « Political Kingdom », célèbre citation de Nkrumah : « Seek Ye first the Political Kingdom »<sup>102</sup>. Ce royaume, désormais libéré de l'oppression coloniale, peut servir de base avancée pour l'idéal qui anime Nkrumah, tant dans une perspective idéologique, par la transmission des idées de libertés, qu'au niveau logistique à travers une aide concrète, financière et militaire pour les pays africains cherchant à atteindre l'indépendance. Cette position est visible dans la suite du discours de Nkrumah :

Nous avons gagné une bataille et renouvelons à nouveau notre engagement : notre indépendance n'a pas de sens si elle n'est pas liée étroitement à la libération totale de l'Afrique.<sup>103</sup>

Il conclut d'ailleurs son ouvrage autobiographique par ce moment :

Je n'ai jamais conçu la lutte pour l'indépendance de la côte de l'Or comme un objectif isolé, mais toujours comme faisant partie de la trame de l'histoire mondiale. L'Africain de tous les territoires de ce vaste continent est en éveil, et rien n'arrêtera la lutte pour la liberté. [...] Notre tâche ne sera pas

<sup>99</sup> Dangde Laobele Damaye, « Afrique: l'indépendance en question », *Présence Africaine*, no. 115 (1980), p. 6.

<sup>100</sup> Amzat Boukari Yabara, *Kwame Nkrumah: Recueil de textes*, Genève, CETIM, 2016, p. 27.

<sup>101</sup> David Rooney, Basil Davidson, Catherine Coquery-Vidrovitch, Peter T. Omary, Amzat Boukary Yabara...

<sup>102</sup> Ama Biney, *The Political and Social Thought of Kwame Nkrumah*, New-York, PALGRAVE MACMILLAN, 2011, p. 2.

<sup>103</sup> Yabara, *op. cit.*, p. 28.

achevée, ni notre sécurité assurée, avant que les derniers vestiges du colonialisme n'aient été effacés du continent africain<sup>104</sup>.

Nkrumah fait montre de sa détermination et pose les bases de sa vision panafricaine, notamment à travers l'évocation de la personnalité et de l'identité africaines qu'il évoque à plusieurs reprises durant son discours :

Nous allons montrer au monde, aux autres nations, que nous sommes prêts à poser nos fondations – notre personnalité africaine. [...] Comme je l'ai dit à l'assemblée il y a quelques minutes, nous allons créer notre personnalité et notre propre identité africaines. C'est la seule manière pour nous de montrer au monde que nous sommes prêts à livrer nos propres batailles<sup>105</sup>.

Cette identité africaine, évoquée ici succinctement, figure parmi les arguments les plus importants de sa plaidoirie pour l'unité du continent et de ses peuples, comme nous le verrons dans la suite de cette recherche.

Ainsi, l'indépendance de la Côte de l'Or, qui devient officiellement le Ghana, peut être vue par le prisme du nationalisme comme la victoire d'un gouvernement et de son peuple qui a, à travers les urnes, soutenu un mouvement de libération organisé et dynamique. Toutefois comme le souligne Ama Biney, Nkrumah est le premier homme politique qui se considère ouvertement comme un « nationaliste et un panafricaniste »<sup>106</sup> et cette affirmation est visible durant le moment de l'indépendance. Car Nkrumah ne fait pas seulement preuve d'altruisme envers les autres nations africaines en ne voyant la libération nationale que comme un aboutissement, une finalité. Il pose les bases de sa conception de l'avenir du continent africain, qui passe par la formation d'une unité, culturelle, politique, sociale. Le 6 mars 1957, marque, pour Nkrumah, la possibilité, surtout la nécessité, de vaincre le colonialisme, sous toutes ses formes pour libérer et intégrer le continent africain dans le monde.

---

<sup>104</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 291.

<sup>105</sup> Yabara, *op. cit.*, p. 28.

<sup>106</sup> Ama Biney, « The Development of Kwame Nkrumah's Political Thought in Exile: 1966-1972 », *The Journal of African History*, no. 50 (2009), p. 81.

Le contexte des indépendances donne une place particulière au Ghana et à son chef d'État Kwame Nkrumah. En effet, si des nations africaines sont indépendantes comme le Libéria, la Tunisie, la nation ghanéenne, par son parcours dans l'accession à la liberté souhaite se placer comme un exemple de construction nationale et de développement économique. Un modèle qui se veut altruiste dans ses relations avec le reste du continent, symbole de la volonté de Nkrumah et de son gouvernement de poser les bases d'une résolution claire d'établir l'unité africaine. Le chapitre précédent nous aura permis, à travers une perspective biographique, d'établir une grille de compréhension de Kwame Nkrumah qui nous permet de dresser un portrait des idées politiques de ce dernier, de ses valeurs et des objectifs qu'il s'est fixés très tôt dans son parcours. Sa réflexion politique est influencée en grande partie par la découverte d'intellectuels d'horizons divers dont il va faire une synthèse, toujours à travers le prisme des possibilités d'applications de ces théories sur le continent africain. De plus, nous avons pu constater que la personnalité du leader ghanéen est marquée par un idéalisme fort qui se traduit dans ses ouvrages à travers le style, très vindicatif, et les sujets abordés.

*Africa Must Unite* est publié en 1963 dans le cadre de l'ouverture du congrès de l'Organisation de l'unité africaine ; cependant le début de la rédaction de l'ouvrage peut être daté de 1959. Le continent connaît alors une effervescence politique importante en raison de l'accession à l'indépendance de nombreux pays africains. Les nations se forment et la situation économique difficile qui est la leur dans le contexte postcolonial marque leurs institutions et leurs structures économiques. Nkrumah qui depuis longtemps a compris l'importance de l'écrit théorise et construit son argumentaire pour donner corps à son rêve et il va tenter à travers son argumentation de le transformer en un projet concret qui s'inscrira dans la mémoire collective africaine. Il s'agira donc ici d'observer et d'analyser les éléments constitutifs du discours de Nkrumah tel que développé dans *Africa Must Unite* pour soutenir la création d'un futur État continental africain.



## **CHAPITRE 2 : LA CRÉATION D'UN FUTUR ÉTAT CONTINENTAL AFRICAIN : SES SOUBASSEMENTS IDÉOLOGIQUES ET INSTITUTIONNELS ET LES OBSTACLES À SON ÉDIFICATION**

Le premier chapitre nous aura permis d'établir une grille de compréhension de la construction intellectuelle et politique du leader ghanéen. Une personnalité radicale qui n'hésite pas à bousculer l'ordre établi pour atteindre ses objectifs et une détermination de mettre sa vie au service du développement du continent africain et son unification.

Il s'agira à travers ce chapitre d'analyser les soubassements idéologiques et institutionnels de la pensée panafricaine de Kwamé Nkrumah. Pour comprendre la nature de la lecture que Nkrumah fait de l'histoire des sociétés africaines, nous verrons comment le leader ghanéen entend se réapproprier l'historicité du continent africain pour composer un récit adapté à sa conception de l'unification, par une volonté affichée de réhabiliter les sociétés africaines traditionnelles dont la dégradation survient selon Nkrumah avec l'esclavage et le colonialisme. De plus, par la critique de l'esclavage et du colonialisme menés par les puissances européennes nous verrons que Nkrumah entend susciter l'idée d'une « communauté de souffrances » qui justifie en partie ce lien, culturel et identitaire dont il défend l'existence entre les Africains quel que soit leur groupe d'appartenance et qui prend la forme de la « personnalité africaine ».

Dans un second temps, nous nous pencherons sur la façon dont Nkrumah défend le choix de l'idéologie socialiste au Ghana pour convaincre à travers des exemples qui se veulent concrets, les autres leaders africains d'adhérer à sa vision et appliquer ses méthodes à leurs propres nations. En effet, comme nous le constaterons, le choix de Nkrumah d'évoquer sa propre nation dans un ouvrage portant sur l'unité africaine, relève d'une volonté de proposer un modèle politique, économique et de développement qu'il considère comme le plus bénéfique à l'ensemble du continent. Ainsi, le socialisme, dans son application, devient le moyen de transformer une société

pour faire de ses membres des acteurs actifs du processus d'unification du continent et des individus tournés vers un idéal qui transcende le cadre des États-nations. Cette question du socialisme pose, comme nous le verrons, des problématiques sur le non-alignement dans le contexte de la guerre froide et sur la forme que doivent prendre les structures d'États-nations et de Nations États. Enfin nous analyserons les dangers qu'identifie Nkrumah dans ce contexte de postindépendances et comment son projet d'États-Unis d'Afrique permettrait d'établir une égide inébranlable face à un contexte international hostile où les acteurs de l'impérialisme et du néocolonialisme tentent de maintenir une domination forte sur le continent africain.

## 1. La réappropriation de l'histoire : un préalable à son unification

### 1.1 La réhistorisation du passé africain et sa fonction

Il peut paraître surprenant de voir Nkrumah consacrer le premier chapitre d'*Africa Must Unite* qui est un ouvrage dans lequel il décline sa vision de la construction de l'unité africaine à une réécriture de l'histoire africaine. Toutefois l'évocation du passé dans une perspective positive et afrocentrée et victimaire permet en effet au leader panafricaniste de renouer avec le passé glorieux des civilisations de l'Afrique traditionnelle à savoir celles de la période des grands empires autour du XIIe siècle. L'analyse pluridimensionnelle du discours politique nous permet d'aborder l'écrit de Nkrumah à travers une perspective nouvelle et de faire ressortir les stratégies déployées par ce dernier dans l'utilisation qu'il fait de l'histoire. En effet, *Africa Must Unite* est sans conteste l'écrit le plus important dans l'œuvre de Kwame Nkrumah, par son sujet qui représente le rêve d'une vie, mais aussi, comme nous l'avons évoqué, par le contexte éminemment politique des années 1960 sur le continent africain, nous verrons quelle est la stratégie du leader ghanéen pour amener ses homologues et lecteurs à partager ses idées. La majorité des lecteurs abordant un ouvrage à travers une lecture linéaire, l'écrivain doit donc leur indiquer clairement le cheminement de sa pensée. Cet aspect est primordial dans le cadre de notre recherche puisque l'argumentaire de Nkrumah se base en grande partie sur le fait que le lecteur va appréhender l'ouvrage linéairement et non dans une perspective atomisée.

La volonté de Nkrumah de se réapproprier l'histoire du continent africain pour en composer un récit afrocentré et victimaire et en lien avec son projet d'union du continent s'ancre dès l'introduction de son ouvrage. En effet, Nkrumah dresse le cadre de la première thématique de son écrit : « Jamais, dans l'histoire, une aspiration aussi violente à la liberté ne s'était exprimée »<sup>1</sup>. Le ton est péremptoire, marquant et cette affirmation, si elle possède un caractère véridique,

---

<sup>1</sup> Kwame Nkrumah, *L'Afrique doit s'unir*, Présence africaine, Paris, 1994 (1964), p. 7.

notamment vu l'importance du moment, notamment sur l'élan de liberté qui traverse le continent africain, elle est une hyperbole qui ancre l'attention du lecteur dans le récit. L'histoire est fortement présente dès l'introduction et, comme l'évoque Nkrumah, celle-ci va servir, à travers une évocation « brève »<sup>2</sup>, à justifier la « philosophie politique »<sup>3</sup> qu'il propose. Le terme « philosophie » est ici très intéressant, car il démontre très bien que le leader ghanéen propose une vision panafricaine qui transcende la simple opinion politique pour mettre en avant un système de pensée prenant sa source dans les réalités et les singularités du continent africain<sup>4</sup>.

Cette volonté de se réapproprier le récit des événements est liée aux spécificités de l'histoire africaine. Il s'agit de replacer la femme et l'homme noirs comme des acteurs actifs des événements et non de simples éléments passifs dont la soumission est l'unique caractéristique. Cette réappropriation de l'histoire connaît une période d'effervescence durant le début de la seconde moitié du XXe siècle grâce à une nouvelle génération d'intellectuels africains dont Joseph Ki-Zerbo et Cheikh Anta Diop. Nkrumah va s'inscrire dans ce contexte et mettre en avant un récit différent qui lui est propre. Son parcours universitaire, nous l'avons vu, permet de voir combien il était porté sur la réflexion et l'analyse. Il a étudié pendant ses années de recherche du toison d'or aux USA l'histoire africaine et en possède une culture importante.

L'histoire africaine a été fortement marquée par la perspective hégélienne<sup>5</sup>, et ce, encore du temps de Nkrumah, qui est le parfait exemple du sentiment de supériorité qui a marqué les écrits de l'homme blanc sur l'homme noir. Les différentes sociétés africaines sont avant tout décrites comme « primitives », les caractéristiques sociales et économiques sont simplifiées ou omises. Les Africains sont à un stade de développement qui ne mérite pas le titre de civilisation, car ils sont

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>4</sup> Démarche que Nkrumah va développer dans son ouvrage *Consciencism* (1964) dans lequel il rejette le système philosophique européen pour tenter d'en théoriser propre à l'histoire et aux réalités africaines

<sup>5</sup> Adame Ba Konaré, « l'histoire africaine aujourd'hui », *Présence Africaine*, no. 173 (2006), p. 26.

encore considérés comme des sauvages<sup>6</sup>. En effet, la conception anthropologique de Georg Hegel correspond à l'étude de l'âme d'un individu<sup>7</sup> qui passe par trois stades<sup>8</sup>, or l'Africain ne peut aller au bout de ce processus, car il est soumis à la nature<sup>9</sup>. Cette vision qui paraît aujourd'hui déplacée était pourtant ancrée durant le XIXe et le XXe siècle<sup>10</sup> et certaines réminiscences en sont encore visibles<sup>11</sup>.

Il s'agit donc pour Kwame Nkrumah de s'opposer à cette vision qui archaïse et déshumanise l'homme noir et qui, dans une certaine mesure, a souvent servi à justifier la domination coloniale. Pour ce faire, s'il procède dans un ordre chronologique, cela ne l'empêche pas de parfois opérer des retours en arrière historique dans le but de mieux articuler sa démonstration et soutenir l'idée d'une expérience africaine. Par exemple, Nkrumah évoque dans le dernier paragraphe de son chapitre la question des frontières pour ensuite dans le chapitre suivant évoquer la mise en place des institutions colonialistes et leurs justifications. Cette démarche permet de faire fi de nombreuses disparités dans l'expérience de ces peuples africains qui font tous face à l'esclavagisme et au colonialisme et place l'homme noir comme la victime d'un seul et même traumatisme, l'arrivée brutale de l'homme blanc sur les côtes africaines et ses terribles répercussions pour le continent africain.

En effet, Nkrumah dès l'introduction de son livre, évoque d'abord l'histoire comme argument pour renforcer l'importance du contexte des indépendances<sup>12</sup> et sublimer le moment par la mise en avant des difficultés auxquels ses peuples dominés ont fait face et comment ils ont su

---

<sup>6</sup> Ronal Kuykendall, « Hegel and Africa: An Evaluation of the Treatment of Africa in the Philosophy of History », *Journal of Black Studies*, no. 4 (June 1993), p. 572.

<sup>7</sup> Kuykendall, *op. cit.*, p. 572.

<sup>8</sup> The Natural soul, The Feeling soul, The actual soul.

<sup>9</sup> Kuykendall, *op. cit.*, p. 573.

<sup>10</sup> Nous pouvons ici évoquer le cas de l'école méthodique française (1880-1930) qui considère que « l'histoire commence quand l'homme se met à écrire » – Adame Ba Konaré.

<sup>11</sup> Discours de Nicolas Sarkozy à Dakar (rédigé par son conseiller Henri Guaino) : « Les africains ne sont pas assez entré dans l'histoire ».

<sup>12</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 7.

trouver les armes pour se libérer. Pour lui, la colonisation a été la même sur l'ensemble du continent et les différences sont minimales entre les différentes politiques de gestion mises en place par les États colonisateurs :

L'histoire de leur colonisation ne diffère de la nôtre que par les détails et en degré<sup>13</sup>.

C'est le moment pour Nkrumah d'annoncer les différentes parties du récit qu'il va entreprendre et de guider le lecteur à travers la mise en place d'une stratégie de nature lexicologique. En effet dans le segment qui se veut le plus critique, notamment à travers l'évocation des véritables objectifs des impérialistes, l'*Osagyefo* met en avant la richesse économique du continent africain qui, par ses ressources, est devenu une proie privilégiée des puissances coloniales<sup>14</sup>. Il s'agit ici pour lui de faire comprendre aux Africains l'importance des richesses naturelles de leur continent. Face à cette victimisation de l'homme noir, Nkrumah se pose en accusateur et n'accorde aucune indulgence aux fautifs désignés :

Tous les impérialistes sans exception [...] tous étaient cupides; tous firent passer les besoins des pays soumis après leurs propres exigences; tous attentèrent aux droits de la liberté de l'homme; tous réprimèrent et dépouillèrent, avilirent et opprimèrent. Ils prirent nos terres, nos vies, nos biens et notre dignité. Tous sans exception, ne nous laissèrent que notre ressentiment, puis notre détermination de nous libérer et de retrouver le niveau d'hommes et de femmes qui peuvent marcher la tête haute<sup>15</sup>.

Ce passage met parfaitement en lumière la stratégie développée par Nkrumah dans le cadre de l'introduction de son ouvrage. La répétition du déterminant « tous » établit clairement qui sont les ennemis de l'Afrique; puis, dans cette diatribe enflammée, par la répétition de déterminants possessifs, Nkrumah place les Africains dans un seul et même camp par une relation d'appartenance et renforce le fait que le continent leur appartient collectivement.

Ainsi comme nous pouvons le constater, Nkrumah évoque l'histoire dans une perspective très précise, celle de jouer sur l'émotion du lecteur, de capter son attention et de le faire adhérer

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>14</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 11.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 12.

progressivement à son argumentaire. En effet, nous pouvons constater qu'il cherche à animer les ressentiments des Africains à qui ils rappellent que leur situation passée n'est que le fruit de la violence des épisodes de domination européenne. Sans rentrer dans une surinterprétation, nous pouvons émettre l'hypothèse que le leader panafricaniste a conscience ici d'établir des antagonismes entre les différents partis évoqués, soit les étrangers du continent devenus brutalement des colonisateurs et les Africains formant des peuples pacifiques et prospères, afin de créer une démarcation claire qui va être renforcée par le titre même du premier chapitre « le passé africain »<sup>16</sup> qui unifie ces peuples africains. L'idée ouvertement annoncée ici est qu'il existe non pas « des passés », « des histoires différentes », mais bien « un » récit commun, « une » expérience commune qui a créé un lien entre les Africains, dont la nature n'est pas encore précisée, mais que Nkrumah évoque<sup>17</sup>.

Nkrumah entend s'inscrire en faux contre le mythe de l'infériorité de l'homme noir – prétendument prouvée scientifiquement par des « anthropologues impérialistes »<sup>18</sup> –, mais qui, en fait, n'est qu'un artifice sournois pour le placer dans un rapport de soumission et justifier la traite négrière ; en fait, la véritable motivation au cœur du processus est de nature économique, les sociétés occidentales s'étant développées grâce à la main-d'œuvre africaine ; à l'appui de cette interprétation, Nkrumah cite « une nouvelle école de pensée »<sup>19</sup> représentée par Louis Leakey, archéologue kényan d'origine britannique. La destruction du mythe racial de l'infériorité noire, est la première étape dans la méthodologie du leader ghanéen, car elle lui permet d'introduire le récit qu'il va composer du passé africain, orienté sur l'importance des réalisations de ses peuples et leur prospérité avant l'arrivée des entreprises coloniales européennes. En effet, en présentant l'Afrique

---

<sup>16</sup> « The African Background » dans le texte original.

<sup>17</sup> Nkrumah, *op.cit.*, p. 8.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>19</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 18.

comme la mère de toutes les civilisations, dans la foulée de Leakey qu'il convoque, Nkrumah met en place un récit positif des civilisations africaines précoloniales marquées par l'opulence et l'abondance. Dès lors les impacts traumatiques de l'esclavagisme vont être particulièrement marquants dans l'écrit du leader ghanéen.

Pour Joseph Ki-Zerbo, l'une des forces de l'histoire est de permettre à un peuple « en cas de crise collective grave de se retourner vers les heures les plus marquantes pour trouver à travers le brouillard du présent, les certitudes du passé »<sup>20</sup>. Or, Nkrumah considère que la rupture dans l'évolution historique de l'Afrique survient au XVe siècle au moment où les Portugais avec un « instinct de pillage »<sup>21</sup> débarquent sur les côtes africaines. La mise en branle d'une logique de domination économique qui s'accompagne de l'avènement de la traite esclavagiste constitue un coup d'arrêt aux brillantes civilisations africaines.<sup>22</sup> Les « certitudes du passé » de l'homme africain ont été ainsi transformées, perdues, aliénées et leur souvenir « oblitéré »<sup>23</sup> pour une grande partie. Dans cette perspective, l'argumentaire de Nkrumah redonne une place aux civilisations africaines par une promotion de l'homme noir comme acteur actif de son histoire. Nkrumah dans sa description de la trajectoire historique des populations africaines met l'accent sur l'idée d'une communauté de souffrance, mais aussi d'intérêt. Son intention de réunir tout le continent africain dans le cadre des États-Unis d'Afrique l'incite de manière explicite à proposer la vision d'une Afrique monolithique qui s'oppose à toute idée de diversité. Il omet ainsi l'idée que ces sociétés traditionnelles aient pu s'affronter avant l'arrivée brutale de l'homme blanc ; il s'agit de renforcer ainsi ce caractère d'uniformité et d'unité implicite dans le texte.

---

<sup>20</sup> Joseph Ki-Zerbo, « L'histoire levier fondamental », *Présence Africaine*, no. 37 (1961), p. 69.

<sup>21</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 11.

<sup>22</sup> Patrick Dramé, *L'Afrique postcoloniale en quête d'intégration: s'unir pour survivre et renaître*, Les presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2017, p. 42.

<sup>23</sup> Ki-Zerbo, *op. cit.*, p. 69.



Nous avons pu constater à travers ce paragraphe que Nkrumah omet de nombreux éléments pour soutenir son récit. Dès lors, nous pouvons analyser la représentation positive que fait ce dernier des sociétés africaines précoloniales.

Ce versant de l'argumentaire est étayé par la présence d'un champ lexical évoquant la richesse : « une société évoluée avec de grands centres commerciaux »<sup>24</sup>, « une Afrique de villes belles et florissantes »<sup>25</sup>, « or »<sup>26</sup>, « actif commerce international »<sup>27</sup>, « puissant et prestigieux États »<sup>28</sup>. L'utilisation d'un vocabulaire mélioratif lorsque les sociétés africaines précoloniales sont mentionnées : « savants africains »<sup>29</sup>, « société évoluée »<sup>30</sup>, « l'un des grands écrivains »<sup>31</sup>, « perfectionnées »<sup>32</sup>. À l'inverse l'évocation des Européens se fait systématiquement dans un vocabulaire négatif : « pillards » (x2), « brutalisant », « Européens désireux de piller ». Nkrumah se représente une société traditionnelle africaine avancée et prospère et place et ancre la réhistorisation de son récit dans une perspective victimaire.

La création d'un cadre manichéen permet ainsi au leader panafricaniste de développer son argumentaire anticolonialiste en ayant préalablement démontré ce que fut, la brutalité de la destruction des structures traditionnelles africaines depuis l'avènement de la traite esclavagiste au XVe siècle. Les thèses justifiant la colonisation de l'Afrique ne sont alors pour Nkrumah que des subterfuges masquant la véritable motivation économique des États impérialistes<sup>33</sup>. Pour démontrer son propos, il va recourir à des citations d'hommes politiques occidentaux comme Jules Ferry, dont

---

<sup>24</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 18.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>33</sup> Le versant économique est d'ailleurs renforcé comme nous l'avons vu, par l'utilisation d'un champ lexical de la richesse par Nkrumah.

il retranscrit « en substance »<sup>34</sup> un extrait du discours du 28 juillet 1885 lors d'une séance parlementaire à l'Assemblée nationale française, et Albert Sarraut, secrétaire d'État aux colonies en 1923, ancien gouverneur général de l'Indochine<sup>35</sup>. Les deux extraits présentés abondent dans le sens de la thèse économique avancée par Nkrumah ; toutefois ce dernier n'en précise pas l'origine et n'indique pas la source des citations. En effet, il est difficile dans le deuxième cas d'attester de la véracité du propos et s'il s'agit d'une transcription officielle ou d'un simple témoignage. Or, le contenu de cette citation est fondamental, car cela va à l'encontre de la volonté républicaine affichée de « la tradition de bonté et de justice de la France »<sup>36</sup> d'élever l'homme noir au-dessus sa situation de « barbare »<sup>37</sup>. Une nouvelle fois, Nkrumah cherche ici à démontrer la vacuité des thèses civilisatrices impérialistes, par une lecture marxiste, en mettant en évidence l'argument économique et l'avidité qui motivent les colonisateurs.

La méthode pluridimensionnelle d'analyse d'un discours politique proposée par Virginie Delmas<sup>38</sup> est transposable à l'écrit de Nkrumah. En effet, ce dernier écrit toujours des textes qu'il pourrait utiliser dans le cadre d'une intervention orale depuis une tribune. Une première analyse lexicologique nous a permis de mettre en lumière la stratégie de Nkrumah consistant à établir un cadre manichéen dès le premier chapitre de son ouvrage pour gagner son lectorat à la cause des Africains, qui forment alors un seul et même ensemble et non plusieurs entités opposées les unes aux autres. Le vocabulaire employé valorise ces derniers à travers plusieurs aspects, économique, culturel, politique, social. L'évocation par des termes négatifs des Européens pose un rapport conflictuel et établit ces derniers comme « l'Autre » par rapport à l'Africain. Cette première partie

---

<sup>34</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 37.

<sup>35</sup> Magali Barbieri, « De l'utilité des statistiques démographiques de l'Indochine française (1862-1954) », *Annales de démographie historique*, no. 113 (2007), p. 97.

<sup>36</sup> Carole Reynaud-Paligot, *La république et la « science des races » 1860-1930 dans Robert Belot, Tous républicains !*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 278.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 279

<sup>38</sup> Virginie Delmas, « Pour une analyse pluridimensionnelle du discours : le discours politique », *La Linguistique*, no. 48 (2012), p. 103-122.

de l'ouvrage est fondamentale pour Nkrumah, car c'est le moment pour lui de construire « le sens » de son discours<sup>39</sup>. Cependant le sens ici est la destruction du mythe de l'infériorité de l'homme noir et la création d'un lien entre tous les Africains, en prenant pour élément central l'expérience commune du passé de l'esclavage et de la colonisation. Comme l'évoque Rodolphe Ghiglione dans son ouvrage, un discours cherche avant tout à créer une influence, car « le but est d'agir sur l'autre pour le faire agir, le faire penser et le faire croire »<sup>40</sup>. Nkrumah procède en établissant une stratégie claire, qui peut être déconstruite à travers l'utilisation faite de l'histoire. La volonté de rallier le lecteur à la cause panafricaniste se manifeste notamment à travers la présence de questions rhétoriques précédées par l'évocation d'évidences propres à susciter l'émotion du lecteur. Il ne s'agit pas ici d'un véritable acte de questionnement, mais plutôt d'une façon de marquer une démonstration de façon plus directe qui rend le discours assertif<sup>41</sup>. L'écrit est marqué comme nous pouvons le constater ci-dessous par une vision idéalisée des sociétés traditionnelles africaines.

Nul voyageur ni habitant n'a quoi que ce soit à redouter de brigands ni de criminels. On ne confisque pas les biens d'un Blanc qui meurt dans le pays, même si sa fortune est incommensurable. Loin de là, on la remet à quelque Blanc digne de confiance pour que l'héritier légitime la recueille [...] Pourrait-on en dire autant des Européens de l'époque ?<sup>42</sup>

En effet, la prédominance des déterminants possessifs « nous » et « nos »<sup>43</sup> permet d'évoquer un collectif, dans ce cas-ci déterminé et relié « par un ou des traits communs »<sup>44</sup>. L'implication du lecteur est donc implicitement recherchée et principalement à travers le biais émotionnel qui permet la simplification et les raccourcis dans le discours. De plus, cela permet « de faire partager une vision du monde »<sup>45</sup> et, dans notre cas, le partage d'une vision comme celle de

---

<sup>39</sup> Delmas, *op. cit.*, p. 105.

<sup>40</sup> Rodolphe Ghiglione, *Je vous ai compris ou l'analyse des discours politiques*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 9.

<sup>41</sup> Delmas, *op. cit.*, p. 117.

<sup>42</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 19.

<sup>43</sup> « our » pour les deux cas dans la version originale.

<sup>44</sup> Delmas, *op. cit.*, p. 113.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 122.

l'unité africaine qui se veut être un projet à long terme et doit donc s'ancrer dans un passé qui justifie une telle vision politique. L'histoire est donc : « ce qui permet de reconstituer dans la linéarité les relations qui existent entre les éléments d'expérience, de telle sorte que le récepteur du message puisse reconstituer / reconstruire ces relations »<sup>46</sup>.

Nkrumah, comme nous l'avons vu, a reçu une importante éducation intellectuelle et son séjour aux États-Unis en particulier à l'université de Lincoln lui a permis d'aborder l'histoire africaine en profondeur. Il est sans conteste clair que ce dernier a conscience des raccourcis et des simplifications parfois effectuées dans son chapitre sur le passé africain et sur les modalités de l'installation des systèmes coloniaux et de leur fonctionnement<sup>47</sup>. Le dirigeant panafricaniste se veut volontairement manichéen même s'il tempère parfois son discours en admettant que certains blancs aient pu avoir de bonnes intentions<sup>48</sup>.

Bien que certains individus soient peut-être venus en Afrique pour des raisons purement altruistes, même les impérialistes les plus enragés renoncent à parler de la 'mission civilisatrice' de l'Europe et de la 'Tâche des Blancs'<sup>49</sup>.

Nous avons pu constater que l'utilisation de l'histoire par Nkrumah dans son argumentaire relève d'une réflexion basée sur une méthodologie très précise, tant sur le plan linguistique que purement historique. Cela nous permet donc d'aborder le récit que compose Nkrumah afin de le

---

<sup>46</sup> Denise François, « Dans quelle mesure la syntaxe participe à l'élaboration du sens tout en gardant sa spécificité », *Syntaxe et sens*, 1978p. 28.

<sup>47</sup> C'est notamment visible dans le dernier paragraphe du premier chapitre quand il évoque les débats entre historiens sur les raisons expliquant l'établissement des colonies en Afrique. Il cite dans la première partie de sa phrase l'explication économique et politique (rivalités) et n'évoque la question civilisatrice succinctement que dans la seconde partie ce qui lui permet de balayer très rapidement cet argument. Cela prouve toutefois qu'il connaît le débat historiographique sur la question.

<sup>48</sup> L'autobiographie apporte une réponse claire quant à la vision de Nkrumah sur les fonctionnaires coloniaux, entrepreneurs, pouvoir royal britannique. Les propos y sont très mesurés et Nkrumah considère comme bienvenus ceux qui souhaitent participer au développement de l'Afrique sans pour autant créer des antagonismes. Il a d'ailleurs développé une relation particulière avec le gouverneur Arden-Clarke que l'on peut voir comme une amitié basée sur le respect de deux individus. En bref, le parcours de Nkrumah pré-indépendance et postindépendances démontre un rapport qui n'est pas aussi catégorique que dans son ouvrage *Africa Must Unite* et qui démontre donc que ce dernier ici est dans une perspective différente basée sur une volonté d'influencer le lecteur par la création d'antagonisme.

<sup>49</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 24.

soumettre à l'épreuve de l'histoire et voir quelles sont ses forces et faiblesses, omissions ou contradictions dans cette perspective de création d'un État continental africain.

## 1.2 Un récit historique au service de l'unité africain

Nkrumah est un individu particulièrement instruit, voire savant et que dans cette perspective, il fait le choix d'altérer cette construction historique dans le but de convaincre son lecteur que l'unité africaine ne se trouve pas seulement dans la situation complexe du continent africain durant les périodes de l'esclavage et du colonialisme, mais que celle-ci trouve des racines et des justifications dans son passé.

Dans sa relecture du passé africain, Nkrumah met surtout l'accent sur les éléments qui vont contredire le poncif de « l'infériorité de l'homme noir ». Une volonté présente dans l'ensemble de ses ouvrages notamment ceux qui précèdent *Africa Must Unite*, car il constate que beaucoup d'Africains semblent eux-mêmes finir par y croire, ce qui peut les empêcher de s'accomplir. Il définit ce phénomène comme « des restes qui marquent encore le comportement de certains pays »<sup>50</sup> et qui par conséquent placent les Africains dans la posture de dominés, acteurs passifs du déroulement de l'histoire de l'humanité.

Avant que l'esclavage ne fût pratiqué dans le Nouveau Monde, personne ne méprisait particulièrement les Africains. Les voyageurs les décrivaient dans leurs mémoires avec la curiosité à laquelle on peut tout naturellement s'attendre de la part d'individus venant d'un autre milieu [...] L'esclavage n'est pas né du racisme ; c'est plutôt le racisme qui est la conséquence<sup>51</sup>.

Dès l'introduction de son chapitre Nkrumah évoque de façon rapide et simple ce qu'il considère comme une croyance commune erronée, à savoir le fait que le racisme a servi de base à la mise en esclavage des populations africaines, tout en citant l'ouvrage majeur<sup>52</sup> d'un historien et homme politique originaire de Trinidad, Éric Williams. Le travail de ce dernier constitue un apport considérable dans l'historiographie entourant la traite négrière et son analyse bouscule de nombreux

---

<sup>50</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 17.

<sup>51</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 17.

<sup>52</sup> Eric Williams, *Capitalism and Slavery*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1944, 307 p.

préjugés sur les origines de cette dernière notamment le lien avec le racisme qui n'est pas aussi évident que le présupposé établi. Toutefois Nkrumah utilise cet argument comme unique élément de son discours pour soutenir le fait que le racisme n'est pas la source de l'esclavage, mais bien son produit. La perspective marxiste de Nkrumah liée à sa volonté de convaincre son lectorat de la richesse du continent africain le pousse à voir, ou à sélectionner, dans les propos de Éric Williams, une vérité unique et simpliste ; or ce dernier dans son étude prend des précautions dès sa préface : « The book however, is not an essay in ideas or interpretation. It is strictly an economic study of the role of Negro slavery and the slave trade in providing the capital which financed the Industrial Revolution in England »<sup>53</sup>.

Il est vrai que la question du lien entre le racisme et la mise en esclavage des populations africaines est épineuse, tant cette dernière possède des arguments en faveur et en défaveur. Le racisme est un phénomène ancien, décrit dans un premier temps chez les Grecs comme « un sentiment d'hostilité pour un étranger ou un autre »<sup>54</sup>. Toutefois, comme Frank Snowden le soutient, la couleur ne semble pas être un trait caractéristique de cette méfiance, voire de haine de l'autre dans les temps anciens<sup>55</sup> ; même si cela a pu arriver, il ne s'agit pas d'une attitude généralisée. De même l'époque médiévale n'est pas marquée par un racisme important, notamment en raison du peu de lien entre les Européens et les Africains avant le XVe siècle<sup>56</sup>. Toutefois, comme le souligne Fredrikson, les couleurs dans les représentations religieuses ont pu impacter l'imaginaire des Européens<sup>57</sup>. En effet, la noirceur est symboliquement liée aux figurations de démons et autres personnages maléfiques alors qu'à l'inverse le blanc représente la pureté et est attaché aux figures religieuses exemplaires. Cette distinction par la couleur a pu avoir un impact sur les Européens

---

<sup>53</sup> Williams, *Ibid.*, p. vii.

<sup>54</sup> George Frederikson, *Racism A short history*, Princeton, Princeton University Press, 2003, p. 6.

<sup>55</sup> Frank Snowden, *Before Color Prejudice: the ancient view of blacks*, Boston, Harvard University Press, 1991, p. 101-107.

<sup>56</sup> Fredrikson, *op. cit.*, p. 26.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 26.

dans leurs contacts avec les Africains, toutefois ce dernier reste difficilement mesurable<sup>58</sup>. Néanmoins les historiens s'accordent pour réfuter l'hypothèse que les Européens, portés par des préjugés raciaux, étaient naturellement enclins à placer l'homme noir dans une position inférieure<sup>59</sup>. Cependant, James H. Sweet démontre dans son travail la complexité d'une telle question à travers le cas de la péninsule ibérique où l'on peut trouver « une anticipation du racisme anti-noir à la fin du Moyen-âge »<sup>60</sup>. En effet, selon lui, dans cette période de cohabitation entre chrétiens et musulmans, un lien simpliste existait entre la couleur d'un individu et son statut : homme libre ou esclave. De même, il existait des différences entre les esclaves blancs et noirs. Les premiers ayant habituellement des tâches moins difficiles, comme celles de domestique, à l'inverse des seconds à qui incombaient les labeurs les plus contraignants<sup>61</sup>.

Thus even in freedom the black African performed the tasks of a social and ethnic inferior. From North Africa to Persia, blackness equaled slavery (*'abid*) and the degradation that slavery implied<sup>62</sup>.

Dans son interprétation de l'histoire, basée en grande partie sur les écrits de Éric Williams, Nkrumah cible l'Occident qui s'est forgé économiquement aux dépens du continent africain tout en établissant que ce sont les Européens qui ont, par leurs pratiques, donné naissance au racisme et en ont favorisé son développement et sa diffusion. Or, nous l'avons vu précédemment la question est plus complexe et des historiens comme Bernard Lewis et William Mckee Evans<sup>63</sup> ont démontré dans leurs travaux que la pratique de l'esclavage en Afrique a fortement été influencée par le monde islamique<sup>64</sup>. La question ici n'est pas de partager les blâmes en atténuant le rôle de l'Europe dans la traite, mais de comprendre ce qui pousse Nkrumah à ne jamais mentionner le fait que l'esclavage

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>61</sup> Sweet, « The Iberian Roots of American Racists Thought », *William and Mary Quarterly*, no. 1 (1997), p. 145.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>63</sup> William Mckee Evans, « From the land of Canaan to the land of guinea », *The American Historical Review*, no. 1 (1980), p. 15 – 43.

<sup>64</sup> Bernard Lewis, *Race and slavery in the Middle East*, p. 44.

ait pu préexister en Afrique avant l'arrivée des Européens, ce qui est pourtant le cas comme le démontre John Thornton dans une étude économique qui en montre l'importance dans la circulation des flux financiers<sup>65</sup> et à ne jamais mentionner les pratiques du monde musulman dans ce domaine.

Le récit historique proposé par Nkrumah vise à la déconstruction du mythe de l'infériorité de l'homme noir que Cheikh Anta Diop, célèbre historien afrocentriste et panafricaniste, pouvait nommer « le mythe du nègre primitif »<sup>66</sup>. Pour ce faire, le racisme est mis en avant comme une conséquence inhérente de la traite négrière. De plus Nkrumah peut désormais évoquer sa vision de l'histoire qui est, comme nous l'avons vu, marquée par la mise en avant de l'organisation et de la richesse des civilisations africaines.

Pour ce faire, l'argumentaire de Nkrumah va se baser en grande partie sur les écrits des voyageurs arabes, comme Ibn Battuta, et sur des textes africains anciens :

[...] Ils nous disent qu'en 800 de notre ère, le Ghana était déjà un État centralisé. Ce royaume dont la capitale était à environ trois cents kilomètres au nord de la ligne de partage des eaux descendant respectivement aux fleuves Sénégal et Niger fut l'un des premiers de l'Afrique occidentale<sup>67</sup>.

Nkrumah ne citant pas la source de cette affirmation, il est difficile d'affirmer avec certitude de quel voyageur arabe proviennent ces écrits. Toutefois, nous pouvons émettre ici quelques hypothèses, notamment grâce à un article scientifique de 1954 qui traite de cette question à travers la perspective du Ghana et que Nkrumah aurait pu consulter pour ses recherches<sup>68</sup>. Les informations évoquées dans *Africa Must Unite* sont fortement similaires à celles évoquées dans ledit article<sup>69</sup>. Il est très probable que Nkrumah se serve du témoignage de plusieurs voyageurs arabes dont Al Fazari, un astronome qui, en 800, décrit plusieurs pays africains comme « le

---

<sup>65</sup> John Thornton, *Africa and Africans in the Making of the Atlantic World: 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 72.

<sup>66</sup> Patrick Dramé, *L'Afrique postcoloniale en quête d'intégration : s'unir pour survivre et renaitre*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, p. 29.

<sup>67</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 19.

<sup>68</sup> R. A. Mauny, « The Question of Ghana », *Africa: Journal of the International African Institute*, no. 3 (1954), p. 200-213.

<sup>69</sup> Notamment pour ce qui est de la datation du IX<sup>e</sup> siècle et la centralisation de l'État.



territoire du Ghana, la terre de l'or »<sup>70</sup>. En 872, Yakoubi parlera du roi du Ghana dans ces termes : « The king of Ghana, a great king; in his territory are gold-mines and he has under his domination a great number of kingdoms »<sup>71</sup>. Ibn Hawqal, aux environs de 977, confirmera la richesse du Ghana : « the king of Ghana, who is the richest on the earth because of his gold »<sup>72</sup>. Ibn Hawqal est une source importante du fait de son séjour prolongé dans la ville de Aoudaghost, aujourd'hui disparue, qui se trouvait en Mauritanie et qui entretenait de bonnes relations avec la région du Ghana<sup>73</sup>. Nkrumah n'évoque pas dans son écrit les difficultés entourant la datation et l'explication de l'origine du Ghana<sup>74</sup>. Ce dernier évoque le déclin de ce royaume d'une façon édulcorée, peut-être pour démontrer que le Ghana est éternel et que le royaume du Mali qui lui succède à partir du 12<sup>e</sup> siècle est un descendant naturel, car ce dernier corrige les défauts du royaume précédent. Ce récit renforce l'argumentaire du lien qui semble unir les Africains. Ce faisant, il omet d'évoquer le récit du voyageur arabe Ibn Khaldoun qui note que :

The Almoravids spread their domination over the Negroes (of Ghana), devastated their territory and plundered their property. [...] The authority of the kings of Ghana being destroyed, their neighbours, the Sosso took their country and reduced its inhabitants to slavery<sup>75</sup>.

De plus, l'hypothèse évoquée précédemment sur la source qui a permis à Nkrumah de développer son récit évoque comme ce dernier le *Tarikh es Sudan* et le *Tarikh el Fettach* qui ont suscité une attention forte de la part des historiens et archéologues au début du XX<sup>e</sup> siècle,<sup>76</sup> car ces derniers apportent des informations précieuses sur le continent africain et plus particulièrement sur le Soudan, tout en n'évoquant pas l'invasion des Marocains à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>77</sup>. Le *Tarikh*

---

<sup>70</sup> Mauny, *op. cit.*, p. 201.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>73</sup> Nehemia Levtzion, « Ibn-Hawqal, the Cheque, and Awdaghost », *The journal of African history*, no. 2 (1968), p. 229.

<sup>74</sup> Mauny, *op. cit.*, p. 206.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>76</sup> Mahmoûd Kâti ben El-Hâdj El-Motouakkel Kâti, *Tariku El-Fettach* ou chronique du chercheur pour servir à l'histoire des villes, des armées et des principaux personnages du Tekrou, Paris, Ernest Leroux, 1913, p. vii.

<sup>77</sup> Il est intéressant de noter que le *Tarikh El-Fettach* a longtemps été pensé comme perdu en raison de la destruction de nombreux exemplaires par Sékou-Hamadou et non par les européens.

*es Sudan* est considéré par les historiens comme une source importante, mais qu'il convient de traiter avec prudence. En effet, Abderrahmane Es Saâdi, son auteur, cherche clairement à mettre en avant la ville de Tombouctou qui est, dans le contexte de ce dernier, dans une période de décadence et de perte d'influence en raison de sa conquête par les Marocains et de leur incapacité à maintenir le système en place<sup>78</sup>. Ces deux documents qui forment la trilogie de l'histoire du Soudan mettent, il est vrai, en avant la richesse de cette région et les différentes luttes avec des conquérants étrangers.

Nkrumah reprend donc à son compte le récit véhiculé par ces deux livres qui mettent l'accent notamment sur la richesse et l'originalité des civilisations soudanaises à l'époque médiévale. En effet, l'auteur du *Tarikh Es-Sudan* est né le 28 mai 1596<sup>79</sup> et celui de Mahmoûd Kâti du *Tarikh El-Fettach* en 1468<sup>80</sup>. Ceci coïncide avec les premiers contacts avec les Européens, ce qui peut induire le lecteur à faire un lien de cause à effet et à considérer que les Européens sont responsables de cette chute. Nkrumah omet d'évoquer la fragilisation de ces États par de nombreux conflits internes et occupations précoloniales<sup>81</sup>.

Le choix du dirigeant ghanéen de prendre à témoin des auteurs arabes relève d'une volonté de souligner l'originalité des civilisations négro-africaines. La décision de citer Ibn Battuta est intéressante à plusieurs égards. Il s'agit de l'un des plus importants voyageurs musulmans de l'Afrique subsaharienne dont les écrits sont remarquablement bien conservés, traduits et transmis. Ibn Battuta, comme de nombreux autres voyageurs musulmans, va pourtant avoir un regard particulièrement tranché sur l'Afrique et ses populations. La citation choisie par Nkrumah est

---

<sup>78</sup> Abderrahman Ben Abdallah Ben Imran Ben Amir Es-Sa'di, *Tarikh es-Sudan*, librairie d'Amérique et d'Orient, paris, 1981, p. ii

<sup>79</sup> Ben Abdallah, *op. cit.*, p. xiii.

<sup>80</sup> Mahmoud Kâti, *op. cit.*, p. xvii.

<sup>81</sup> La conquête marocaine qui va détruire les structures gouvernementales existantes et l'équilibre économique de la région.

authentique, mais elle doit être remise dans le contexte du texte dans lequel Battuta donne un avis positif, mais aussi très négatif, sur son voyage au Mali<sup>82</sup>.

En effet il déplore le manque d'hospitalité et les manières des Africains : « il n'est pas sûr que l'on puisse attendre beaucoup de bien de leurs parts »<sup>83</sup>. C'est dans les qualités qu'il donne aux Africains que Nkrumah tire sa citation, toutefois directement à la suite de celle-ci, Battuta, dans une perspective religieuse, voit ces derniers comme pécheurs<sup>84</sup> et considère l'esclavage des noirs comme un état naturel. La vision de Battuta est construite sur des préjugés raciaux qui placent l'homme noir dans une position d'être inférieur et donc naturellement dominé<sup>85</sup>. De nombreux esclaves noirs transitent de l'Afrique vers la Perse et la péninsule ibérique ce qui peut expliquer le rapprochement que fait ce dernier entre la couleur et le statut légal de l'individu<sup>86</sup>, même si sa vision est moins marquée que celle d'autres voyageurs musulmans<sup>87</sup>.

Nkrumah cite Ibn Battuta dans une référence en bas de page avec la page précise, il est donc probable qu'il ait bien lu ou parcouru l'ouvrage du voyageur musulman ; il est donc difficile de penser que le leader ghanéen ait pu passer à côté des éléments négatifs évoqués par Battuta. Nous pouvons donc affirmer qu'il s'agit d'une sélection faite par Nkrumah pour ne pas avoir à évoquer d'autres « coupables » que celui qu'il cherche à combattre comme nous pouvons le constater à travers cette courte citation :

Ils établirent des forts et des postes commerciaux en différents points de nos côtes, et aux divers articles qu'ils volaient, ajoutèrent une marchandise vivante. [...] Des villages entiers furent souvent

---

<sup>82</sup> Sweet, « The Iberian roots of American racist thought », *The William and Mary Quarterly*, no. 1 (1997), p. 147.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>84</sup> « the female nakedness, the practice of traditional religions and eating dogs and donkeys ». *The Adventures of Ibn Battuta : A muslim traveler of the Fourteenth Century*, p. 754.

<sup>85</sup> Sweet, *op. cit.*, p. 147.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>87</sup> Comme Ibn Khaldun qui cherche à théoriser ce lien entre couleur et esclavage : « the Negro nations are, as a rule, submissive to slavery, because Negroes have little that is essentially human and possess attributes that are quite similar to those of dumb animal » – Franz Rosenthal, *Khaldun The Musaddimah : An Introduction to history*, Princeton, 1967, p. 177.

vidés de leurs habitants, soit par la capture, soit par la fuite. Selon les auteurs le nombre d'Africains qui quittèrent le continent comme esclaves varie entre vingt et cinquante millions<sup>88</sup>.

Il est difficile encore aujourd'hui d'estimer avec précision le nombre d'Africains déportés durant la traite négrière, cependant la fourchette de chiffres avancés par Nkrumah, qui ne cite aucune source, est loin d'être réaliste. Il s'agit ici de marquer le lecteur et de jouer sur l'émotion dans un paragraphe dédié à l'identification de coupables et de victimes. Or, sans pour autant chercher à réduire l'impact néfaste des intrusions coloniales européennes durant cette période sur le continent africain, les historiens quant à eux se sont questionnés sur la mise en place de ce système et son mode de fonctionnement. L'esclavage est, comme nous l'avons vu, une pratique ancienne et exercée partout de par le monde. Les Africains eux-mêmes le pratiquaient, comme l'évoque John Thornton qui démontre, dans son étude<sup>89</sup>, l'importance de l'esclavage dans les économies précoloniales africaines<sup>90</sup>. La mise en place de la traite a été facilitée par certains dirigeants de royaumes africains et des marchands d'esclaves servaient de liens de transition en allant chercher des Africains dans les terres du continent en échange de biens et d'argent<sup>91</sup>. Ce récit, qui tend à être prouvé par les faits, s'oppose à celui de Nkrumah dans la répartition des rôles dans l'histoire de la mise en esclavage des peuples africains. De même le chiffre qu'il avance se base avant tout sur une volonté de frapper le lecteur or la Trans-Atlantique Slave Trade Database<sup>92</sup> estime à 10 millions le nombre d'Africains déportés vers les Amériques et 12,5 millions étant l'estimation la plus élevée entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>93</sup>

L'avant-dernier paragraphe du chapitre dédié au passé africain est intéressant, car il s'agit pour Nkrumah de faire le lien entre son récit historique et la mise en place du nouvel impérialisme

---

<sup>88</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 22.

<sup>89</sup> John Thornton, *Africa and africans in the making of the Atlantic World: 1400-1800*, Cambridge University Press, 1992, 340p.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>91</sup> Fredrikson, *op. cit.*, p. 30.

<sup>92</sup> Sponsorisée par l'université d'Harvard, de Hull, de Rio de Janeiro et de Wellington (Nouvelle-Zélande).

<sup>93</sup> <http://www.slavevoyages.org/>, consulté le 6 mai 2018.

colonial à partir du milieu du XIXe siècle dont il cherche à faire exorciser le souvenir et les réminiscences. En effet, l'une des principales marques du colonialisme du XIXe siècle est l'établissement des frontières qui est en fait le fruit du rapport des puissances coloniales au moment de leur intrusion sur les terres africaines. Ce partage est pensé sur le principe du « diviser pour mieux régner ». Outre l'exorcisation de cet héritage néfaste, Nkrumah dans sa logique panafricaine considère qu'il s'agit là d'une stratégie impériale pour affaiblir l'Afrique par un découpage illogique. Comme nous pouvons le constater ci-dessous :

Les frontières furent confirmées ou redessinées, en fonction du nouveau partage, de la façon la plus arbitraire. Elles étaient sans rapport avec les réalités ethniques. Souvent, elles coupaient des tribus, voire des villages. Les problèmes dus à ce morcelage cynique de l'Afrique sont toujours actuels, et ne peuvent être résolus que par l'unification du continent<sup>94</sup>.

Nkrumah choisit de ne pas évoquer les particularismes ethniques et linguistiques préexistants à l'arrivée des Européens sur le continent pour soutenir un argumentaire qui se structure sur le principe que l'union fait la force. L'Afrique n'a jamais été un ensemble monolithique rejetant la conception même de la frontière<sup>95</sup>. La notion même de tribu et d'ethnie implique la démarcation d'un territoire donné par une limite physique. Les conflits entre tribus, nombreux dans l'Afrique précoloniale, avaient souvent comme point de départ une volonté d'étendre un territoire ou la volonté de détruire un groupe considéré différent. Ainsi les frontières issues du colonialisme et confirmées en 1963 par le principe d'intangibilité deviennent - comme le présente Patrick Dramé - un enjeu fondamental du panafricanisme<sup>96</sup>.

Nous avons pu constater durant cette section que la construction du récit historique de Nkrumah relève d'une volonté de relire le passé africain dans une perspective positive en cherchant avant tout à convaincre le lecteur et, dans le contexte de la parution de l'ouvrage, les dirigeants africains eux-mêmes que le combat à mener prend ses racines au moment où les Portugais posent

---

<sup>94</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 24.

<sup>95</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 42.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 42.

le pied en terre africaine. Dès lors l'argumentaire de Nkrumah faire l'objet d'une double lecture. En effet, si l'on considère les objectifs de son ouvrage et le projet panafricain qu'il défend. Nkrumah développe ici un argumentaire vigoureux, programmatique et lance un appel à la construction d'une Afrique unie en réponse à la situation du continent et en fonction du contexte international tendu des années 1960 marqué par la guerre froide. Nkrumah ne fait pas ici œuvre d'historien, son utilisation de l'histoire se justifie par la nécessaire unification du continent africain dont il perçoit des bases de cohérences dans le passé et ainsi faire appel à l'émotion de son lecteur. Cependant une lecture critique de cet argumentaire dans le cadre d'une analyse qui se veut être une déconstruction des lignes de force et des lignes de faiblesses de l'écrit de Nkrumah, peut amener à poser des questions sur les omissions faites par le leader ghanéen et les exagérations qu'il opère dans son ouvrage pour jouer sur l'émotion de son lecteur.

Dans la perspective de soutenir la nécessité d'unification, Nkrumah cherche dans le passé à faire ressortir ce lien qui existerait entre les Africains dont une grande justification se trouve dans cette « communauté de souffrance ». La création de ce cadre manichéen entre les Occidentaux brutaux et les peuples africains prospères et pacifiques appelle l'émotion du lecteur ciblé qui s'identifie à ce deuxième groupe et qui va donc souhaiter que ces caractéristiques de prospérités et d'abondances ressurgissent dans le cadre contemporain des années 1960.

L'histoire des royaumes africains fut abandonnée à la poussière et aux vers. On effaça le souvenir des réussites de nations qui avaient travaillé le fer et l'or et mis sur pied un actif commerce international. Ces nations avaient disparu par suite de l'envahissement et des spoliations des Européens<sup>97</sup>.

Le récit de Nkrumah, dans son premier chapitre, unifie les peuples africains à travers la mise en avant de la même expérience traumatique, celle de la traite négrière et de la destruction des structures sociales et économiques traditionnelles par l'arrivée des Européens. Il s'agit de créer « un » passé commun auquel les Africains vont pouvoir s'identifier. L'omniprésence de la richesse

---

<sup>97</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 21.

culturelle et économique des royaumes noirs sert de rappel au lecteur pour démontrer que, si le passé a pu être ainsi, la création d'un futur identique impliquant le continent sur la scène internationale n'est qu'une question de volonté de la part des dirigeants africains. L'expérience africaine sert à la création d'une communauté fantasmée. Les souffrances du passé doivent, selon Nkrumah, trouver un sens clair pour bâtir un futur prospère ; son récit met en avant le fait que les Africains peuvent se passer des Européens en prenant pour preuve des éléments du passé, mais qu'à l'inverse, la perspective économique prouve que les Européens ne peuvent se passer du continent africain et de sa main d'œuvre.

## **2. Les soubassements idéologiques et institutionnels des États-Unis d'Afrique**

### **2.1 Le socialisme comme moteur du projet panafricain de Kwame Nkrumah**

Il faut noter que la conférence panafricaine de Manchester en 1945 marque le choix des élites africaines et afro-américaines de faire de l'intégration une composante majeure du panafricanisme pour permettre au continent africain de s'émanciper de la domination coloniale. Cette vision du panafricanisme est avant tout marquée par l'affirmation d'un élan de solidarité pour obtenir l'accession à l'indépendance des pays africains sous domination coloniale. Or, l'avènement de ce moment tant souhaité par les nationalistes et les panafricanistes va rendre la mise en place du panafricanisme « paradoxalement complexe »<sup>98</sup>. Cette complexité est due en partie aux différentes conceptions du panafricanisme chez les leaders africains et les contextes propres auxquels leurs jeunes nations font face<sup>99</sup>.

Les voies de développement sont multiples dans l'Afrique nouvellement décolonisée et la construction du panafricanisme ou de l'intégration sera difficile du fait du grand nombre de nations émergentes sur le continent, mais aussi du fait des divergences idéologiques profondes entre les leaders africains. Dans cette optique, le choix de l'idéologie socialiste est, chez Nkrumah, motivée

---

<sup>98</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 55.

<sup>99</sup> John Marcum, « How Wide is the Gap Between Casablanca and Monrovia? », *Africa Report*, no. 1 (1962), p. 3

par une volonté de s'opposer aux modèles impérialistes colonialistes et capitalistes vus comme les ennemis de l'Afrique et par la nécessité de répondre aux maux qui frappent le continent. Toutefois les divergences de conception du socialisme sont importantes au sein des leaders africains et c'est par une démonstration de son « succès » au Ghana que Nkrumah va tenter à travers son ouvrage de tracer une voie qu'il considère comme la plus viable pour assurer le développement économique et social du continent et la construction du futur état fédéral africain. En effet, le constat très négatif de la situation de son pays au sortir des indépendances, comme le démontre la citation ci-dessous démontre l'ampleur des tâches à effectuer pour exorciser le continent africain des maux inhérents à son histoire traumatique :

Nous devons abolir la pauvreté, l'ignorance, l'analphabétisme et perfectionner les services de santé<sup>100</sup>.

Les problèmes identifiés clairement par Nkrumah dès l'introduction de son chapitre démontrent une volonté d'agir sur le plan social. La présence forte de la première personne du singulier suggère une volonté du leader ghanéen de démontrer l'importance de sa réflexion depuis son arrivée en politique et le moment des indépendances.

Les pays d'Europe [...] Les États-Unis [...] L'Union soviétique [...] Le Japon [...] L'Inde [...] La Chine [...] Ils constituent à la fois les questions et les réponses impliquées par les programmes ; la mesure dans laquelle les problèmes qu'ils soulèvent à leur tour seront résolus dépendra de la voie économique choisie. Au Ghana nous avons choisi le socialisme comme route du progrès. Nous voulons le plein-emploi, de bons logements et, pour tout le peuple, des moyens égaux de s'instruire et de se cultiver le plus possible<sup>101</sup>.

Le « nous » marque une rupture claire dans ce texte imprégné jusque-là par une présence forte de Nkrumah. La solution, qui est le socialisme, apparaît comme la volonté d'un groupe, or la réflexion est présentée comme très personnelle<sup>102</sup> et apparaît, comme nous l'avons constaté, tôt

---

<sup>100</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 144.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 144-145.

<sup>102</sup> Il ne s'agit pas ici d'avancer l'idée que Nkrumah a choisi seul le socialisme comme idéologie pour développer son pays. Toutefois nous cherchons à nuancer le propos et mettre en avant l'importance de la présence de ce dernier dans les réflexions qui justifie ce choix. Dans le contexte de publication et de transmission de ce livre, le régime de Nkrumah



dans sa vie et sa construction intellectuelle. En effet, Nkrumah en « père des indépendances » choisit le modèle socialiste selon ses propres convictions et la volonté de ce dernier d’agir sur le plan social pour modeler la société ghanéenne selon son modèle socialiste.

C'est à partir de 1961 que le tournant dans l'économie est visible, une date qui coïncide avec la visite de Nkrumah en Europe de l'Est<sup>103</sup>. En effet, le gouvernement ghanéen passe une loi qui assure que les « moyens de production deviennent des propriétés publiques »<sup>104</sup>. La communication du gouvernement est désormais fortement marquée par une perspective proche du communisme : « A program of Work and Happiness »<sup>105</sup> instauré en 1962 par le parti le démontre bien. Pour Nkrumah, l'individu ne peut se concevoir comme un élément atomisé dans une société, mais comme un rouage indispensable d'un tout qui cadence la marche vers un avenir prospère.

Elle développera l'imagination du peuple en lui donnant des responsabilités dans la direction, la surveillance et l'invention. Un contrôle venu du sommet évitera que les exécutants ne se méprennent sur la politique et les instructions, et, par des improvisations de leur cru, ne fassent échec à la coordination<sup>106</sup>.

Si Nkrumah défend le principe d'égalité entre tous les Africains, il hiérarchise toutefois cette société dont il présente la réussite comme certaine. L'homme africain doit trouver sa place et principalement son rôle et sa fonction pour mener le continent vers l'émancipation économique qui, selon Nkrumah, est la base de l'intégration du continent.

Toute notre société doit ne songer qu'à servir la nation. Dans une allocution radiodiffusée, à l'aube du 8 avril 1961, je parlais des dangers présentés par les politiciens ghanéens qui tentent de combiner la vie politique et les affaires, et je les prévenais que ceux qui ne serviraient pas dans un entier désintéressement auraient le choix entre renoncer à la vie politique ou renoncer à leurs affaires. Depuis lors, la loi a limité la propriété des hommes politiques<sup>107</sup>.

---

est autoritaire, ce dernier pourrait ici mettre en avant l'aspect collectif et concertatifs des choix entrepris par son gouvernement.

<sup>103</sup> Peter T. Omari, *Kwame Nkrumah: The anatomy of an African Dictatorship*, London, C. Hurst & Company, 1970, p. 102.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>106</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 149.

<sup>107</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 150.

Ce passage met en évidence l'une des contradictions majeures du régime de Nkrumah et une faiblesse de ce dernier identifiée par de nombreux historiens comme Ama Biney, David Rooney et Peter Omari. En effet il s'agit ici pour Nkrumah de combattre ceux qui cherchent à acquérir le double avantage de la richesse et du pouvoir. Or, durant son ascension il s'est entouré de nombreux individus avides d'obtenir des gains par leur proximité avec l'espoir montant de la politique en Côte de l'Or. La corruption entourant le gouvernement de Nkrumah est bien connue. Cependant il maintient, dans une perspective visant à convaincre son lecteur, l'illusion contraire.

Pour le moment, nous avons besoin d'ingénieurs, de physiciens, de savants, de biochimistes et autres, et non de professeurs et de chercheurs [...] Pour le résoudre (le problème du chômage) nous avons formé une « brigade des travailleurs » qui a absorbé environ douze mille gens des deux sexes, qu'on entraîne à la discipline, aux responsabilités et au sens civique<sup>108</sup>.

Le lexique employé par Nkrumah, caractéristique des États partis socialistes, est policier. L'ordre interne prévaut sur toutes autres considérations et le désir de l'individu n'a pas sa place dans une société en transition. Cette vision est fortement influencée par le parcours personnel de Nkrumah qui, nous l'avons vu, a depuis son jeune âge décidé de dédier sa vie à la cause africaine et fait de nombreux sacrifices sur le plan personnel pour y arriver.

Toutefois le point central de l'argumentaire de Nkrumah entourant le socialisme ne se trouve pas dans ses démonstrations économiques et politiques cherchant à mettre en avant le bien-fondé de son projet, mais consiste en des affirmations dictées au futur, sur un ton péremptoire ; il cherche ainsi à gagner la confiance aveugle du lecteur qui ne peut que croire Nkrumah sur parole, car ce dernier, dans son propos, n'apporte pas de preuves ou de source. Le cœur de son argumentaire se trouve dans la volonté de Nkrumah de modeler l'homme africain dans un modèle « d'homme nouveau » symbole de la « personnalité africaine » :

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 151-152.

Pour cela l'Afrique a besoin d'un nouveau type de citoyen, dévoué, modeste, honnête et bien informé, qui renonce à lui-même pour servir la nation et l'humanité, qui ait la convoitise en horreur et déteste la vanité. Un homme nouveau, dont la force est l'humilité, et la grandeur, l'intégrité<sup>109</sup>.

Ces valeurs font écho aux caractéristiques qui composent la société africaine traditionnelle évoquée par Nkrumah dans son chapitre sur le passé africain. Toutefois, le contexte de cette époque traditionnelle, propice à la richesse, à l'abondance et aux grandes civilisations était favorable à l'épanouissement de l'individu qui, selon Nkrumah, conservait son importance dans la société. Cependant, le contexte moderne, impacté négativement par la marque colonialiste et par la reconstruction postcoloniale ne peut faire un compromis entre le progrès et le bien-être de l'individu, dans le sens où le premier doit être la priorité pour la réalisation du second. À cet égard Nkrumah au cours de ce chapitre se base sur un lexique évoquant un conditionnement important : « pour se construire le socialisme exige des socialistes, les membres du parti qui sont, plus que d'autres, chargés d'instruire le peuple, suivent des cours de perfectionnement sur la doctrine politique du parti », « la jeunesse du parti est embrigadée », « nouveau type de citoyen », « qui renonce à lui-même », « l'entraînement physique joue également un rôle important », « d'autres sont préparés par le centre de formation du parti », « l'institut Kwame Nkrumah de Winneba, qui est responsable de tout l'enseignement politique du parti »<sup>110</sup>.

Étant lui-même un ancien enseignant Nkrumah comprend l'importance de l'éducation dans la formation des individus ; toutefois il ne s'agit pas de donner une éducation sans but précis. Celle-ci doit servir la nation ghanéenne et son futur. Pour ce dernier, il s'agit dès lors de former des individus à l'idéal panafricain et par conséquent à devenir des thuriféraires de son projet des États-Unis d'Afrique.

---

<sup>109</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 157.

<sup>110</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 156-157.

Comme nous avons pu le constater, l'autoritarisme de Nkrumah ressort clairement dans sa conception du socialisme et sa mise en place. Cet aspect laisse entrevoir un égocentrisme important dans le rapport avec le pouvoir puisque Nkrumah, par une mise en avant exacerbée de l'organisation de la société et son contrôle, entend régir l'ensemble des aspects de sa société ghanéenne. Nous pouvons entrevoir ici, un des éléments qui vont occasionner sa chute par le coup d'État de 1966. En présentant ouvertement toute sa pensée économique à travers les plans et les programmes qui sont mis en place ou qui vont l'être, Nkrumah cherche à inciter son lecteur à partager sa vision, comme nous l'avons vu, sur un acte de confiance. La pensée socialiste de Nkrumah se caractérise par un compromis entre deux versions du socialisme, utopique et scientifique<sup>111</sup>. Le point central de ces deux visions est l'existence à un moment donné dans l'histoire d'un « Eden »<sup>112</sup>, un havre de paix et de prospérité qu'un événement négatif aurait détruit. Cet Eden n'existe plus et sa renaissance n'est plus possible. C'est ici que l'utopisme de Nkrumah s'arrête pour laisser place à une volonté de se baser sur un ensemble de caractéristiques « que l'on pense avoir été caractéristiques de l'Afrique précoloniale »<sup>113</sup> pour se projeter vers le futur.

Pour Nkrumah : « les réactions spontanées, instinctives, impulsives doivent être condamnées. L'instinct doit être contrôlé par la conscience et une pensée rationnelle. Le socialisme ne doit pas être un spasme de haine. Mais une discipline basée sur un mouvement qui cherche à construire un monde meilleur sur des fondations construites sur de la souffrance »<sup>114</sup>.

Cette discipline issue d'une éducation unique sert pour Nkrumah à développer sa « personnalité africaine » qui est la base du progrès. En effet, le passé sert à créer un lien commun entre les habitants de la côte de l'Or et à plus grande échelle du continent. Le concept de l'unité

---

<sup>111</sup> Ayi Kwei Anmah, « African Socialism: Utopian or Scientific », *Présence Africaine*, no. 64 (1967), p. 7.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 10.

doit être au cœur de l'apprentissage des Africains, principalement dans leur façon de penser et percevoir le continent africain. Cette personnalité doit être « une combinaison de caractéristiques émotionnelles<sup>115</sup>, d'attitudes<sup>116</sup> et de comportement<sup>117</sup> d'un individu »<sup>118</sup> dans une perspective uniquement centrée sur le continent africain et ses enjeux économiques, sociaux et politiques.

De nombreux leaders du continent ont chacun développé une vision propre du socialisme africain<sup>119</sup>. Nkrumah se démarque cependant par la mise en avant du communalisme comme noyau de l'idéologie. En effet, selon lui, le communalisme présent dans la société traditionnelle, basé sur la loyauté envers un groupe spécifique, aurait, sans l'intervention européenne, conduit avec le temps à une forme de socialisme dit moderne<sup>120</sup>.

Ainsi à travers cette vision, le socialisme prôné par Nkrumah n'est que l'adoption d'une idéologie « naturelle » aux peuples africains là où le capitalisme est une création européenne. Nkrumah ayant fait fi des particularismes historiques inhérents aux différents peuples constituant le continent africain, le socialisme qu'il défend est empreint d'une forte perspective panafricaine. Ainsi le choix de porter son discours sur le Ghana relève d'une volonté de l'Osagyefo d'établir une marche à suivre en termes de stratégie politique, sociale et économique en ouvrant ses frontières à ceux qui souhaitent recopier ce modèle dans leur pays de plus, il considère que sa vision est applicable et valable à l'échelle du continent devenant ainsi l'idéologie motrice de son projet des États-Unis d'Afrique.

L'institut ne s'occupe pas seul du Ghana. Ses portes seront ouvertes à tous ceux qui, d'Afrique ou du monde, cherchent à s'instruire pour s'adapter à la grande lutte de libération contre l'impérialisme, de type ancien ou nouveau [...] Par l'intermédiaire de tous ses membres, notre Parti doit montrer ses

---

<sup>115</sup> Rapport avec le passé africain, empathie envers la souffrance des autres africains sur le continent, entraide entre africains.

<sup>116</sup> Fierté affichée de ses racines africaines, fierté face à l'ennemi du continent africain, courage, etc....

<sup>117</sup> Position active dans la lutte contre le néocolonialisme et l'impérialisme, implication complète (physique et intellectuelle) pour l'avenir de son pays et la cause panafricaine.

<sup>118</sup> Définition du Larousse.fr.

<sup>119</sup> Nyerere avec la Ujamaa (qui peut se traduire par Familyhood, soit la famille), Senghor avec la Négritude.

<sup>120</sup> Kwei Anmah, *op. cit.*, p. 24.

mérites dans ce qui reste notre plus grande mission, la construction d'un Ghana socialiste et des fondements d'une Afrique unie politiquement et économiquement<sup>121</sup>.

Ainsi comme nous avons pu le constater, la conception du socialisme chez Nkrumah relève de quatre points fondamentaux. D'une part un rapprochement idéologique qui apparaît dès l'université et la fréquentation des milieux militants de gauche à Londres. D'autre part, un constat économique et social de son pays et du continent qui dépeint une situation catastrophique. Le remède se trouve, selon Nkrumah, dans la mise en avant de l'individu, son évolution et l'amélioration de ses conditions de vie pour que ce dernier puisse être entièrement dévoué à l'idéal de son pays. Ainsi le socialisme de Nkrumah accorde une part importante à l'éducation ciblée pour former des individus compétents et qui partageront la propagande du parti unique. Le socialisme est aussi pour le leader ghanéen, l'idéologique la plus naturelle pour un continent dont les habitants sont reliés par un lien intrinsèque, « la personnalité africaine » et qui permettra donc une solidarité et une unité forte là où le capitalisme sert les intérêts des nations et peut donc être une source de division. De plus, le socialisme est, dans l'esprit de Nkrumah proche du communalisme traditionnel et donc adapté aux caractéristiques africaines.

Le socialisme c'est aussi une planification centralisée pour s'assurer que toutes les ressources, matérielles et humaines sont employées à leurs pleins potentiels pour assurer le bien de la population<sup>122</sup>.

Le discours socialiste porté par Nkrumah prône l'industrialisation massive et rapide, à l'exemple des Européens, à travers une organisation hiérarchisée dont l'État occupe la tête et gère les plans de développement auxquels les entreprises doivent se conformer sans exception. Nkrumah met en avant le cas du Ghana dans son ouvrage consacré à l'unité du continent africain pour tenter de convaincre ses pairs que le modèle présenté dans l'ouvrage est transposable aux autres nations africaines et de ce fait, cela valide son projet des États-Unis d'Afrique.

---

<sup>121</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 157-158.

<sup>122</sup> Omari, *op. cit.*, p. 100.

## 2.2 Le non-alignement comme position centrale dans les relations internationales

L'une des composantes fondamentales dans ce contexte de guerre froide, marqué par l'affrontement entre deux idéologies antagonistes, est la question du positionnement politique des territoires anciennement colonisés. Pour les jeunes nations africaines, dans le contexte de l'accession à l'indépendance, la question est cruciale. Leur fragilité économique et sociale ne permet pas une opposition marquée contre les deux grandes puissances qui souhaitent imposer leur vision sur le monde. Dans le cadre de cette recherche sur la pensée panafricaine de Kwame Nkrumah il est primordial de porter un regard sur cette question qui permet de mettre en lumière la vision développée par ce dernier quant à l'intégration du continent africain dans ce monde polarisé des années 1960.

Nous avons pu le constater, par sa formation intellectuelle, ses stratégies politiques, Nkrumah semble être idéologiquement orienté vers le bloc de l'Est.

Un parti centralisé et fort, organisé, avec une base large, soudé par un programme accepté par tous, les membres doivent se soumettre la discipline du parti<sup>123</sup>.

Cependant ce dernier prône le « non-alignement », dans une perspective à la fois nationale et continentale. Un non-alignement qui va évoluer au cours de sa carrière politique pour dériver après sa chute vers un appel aux armes contre l'impérialisme pour la libération du continent africain. Toutefois dans le contexte de 1963 et des années précédentes cette volonté de rester neutre « va coûter très cher au Ghana »<sup>124</sup>, en effet pour Peter Omari, cette stratégie de s'accommoder avec chacun des deux blocs ne pouvait à court et moyen terme aboutir à un développement viable. Nkrumah est considéré par les anciennes puissances coloniales comme un agent communiste ou dont l'obédience communiste est suffisamment soupçonnée pour faire l'objet d'enquêtes de police

---

<sup>123</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 71.

<sup>124</sup> Omari, *op. cit.*, p. 2.

lors de ses séjours en Europe et aux États-Unis. Cette perspective est renforcée par certains « impairs »<sup>125</sup> que ce dernier commet au niveau diplomatique, notamment à Londres lorsqu'il rend secrètement visite à l'ambassade soviétique. Pour autant, dans le contexte de rédaction de *Africa Must Unite*, Nkrumah cherche à tirer parti des forces des puissances de chaque bloc et principalement la façon dont ces derniers ont procédé pour se développer en considérant toujours la perspective et les réalités africaines.

Qu'on n'aille pas croire que je veux dire que l'Afrique doit imiter servilement la Russie soviétique. J'en faisais simplement un exemple de ce qui peut-être fait en planifiant l'économie à l'échelle continentale. [...] Nous avons peut-être des ennemis, mais nous avons des amis également. Nous avons l'exemple des États-Unis, de l'U.R.S.S., de la Chine et de l'Inde<sup>126</sup>.

La crise du Congo entre 1960 et 1965 qui prend la forme de crises gouvernementales et des conflits civils ainsi que le soutien affiché de Nkrumah à Patrice Lumumba<sup>127</sup> à travers une critique ouverte de l'Ouest tendent à complexifier les rapports de ce dernier notamment avec les États-Unis. Une position ambivalente marquée lors de la visite de Leonid Brejnev durant laquelle Nkrumah renouvelle une nouvelle fois sa volonté profonde de créer un état basé sur le socialisme comme idéologie motrice<sup>128</sup>. Rooney évoque dans son écrit le fait que, durant le mois de décembre 1960, 3000 étudiants ghanéens partent en URSS pour y être formés<sup>129</sup>. Nkrumah a aussi rencontré, durant sa carrière politique, les grands leaders socialistes contemporains : Krushchev, Tito, Chou en Lai et Mao Tse-Tung<sup>130</sup>. Mais il est aussi proche du président Kennedy avec qui il va développer le financement du barrage de la rivière Volta, le projet le plus important de sa carrière. Nous pouvons constater ici le réalisme qui marque l'action de Nkrumah qui dans les faits, à pleinement conscience que le développement du continent africain ne pourra se faire sans le soutien économique du bloc

---

<sup>125</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 177.

<sup>126</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 195.

<sup>127</sup> L'assassinat de ce dernier le 17 janvier 1961.

<sup>128</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 181.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 181.



de l'Ouest. Toutefois ses détracteurs, comme Peter Omari, y verront seulement un idéalisme empreint de naïveté quant à la possibilité de pouvoir concilier un développement sur la base d'une entente avec les deux blocs et une non-ingérence dans la question idéologique.

Une perspective globale à travers le paradigme idéologique socialiste laisse à penser que Nkrumah tend à privilégier, dans ce contexte précédant la conférence de l'Organisation de l'unité africaine, un alignement vers le bloc de l'Est. Or, dans son ouvrage, il développe, sur les événements internationaux, une position neutre qui n'est toutefois pas une position silencieuse, mais qui est basée sur un réalisme économique. En effet, ce dernier, malgré une critique ouverte des actions de l'Ouest, ne peut envisager le développement du continent sans le soutien économique des États-Unis et de ses capitaux. Il expose, dans sa défense du non-alignement, l'importance pour le continent africain de se développer en parallèle de ce contexte sans pour autant devenir la victime collatérale d'un affrontement qui pourrait détruire le monde :

Leur échec à tomber d'accord sur des points aussi fondamentaux que le désarmement et les essais nucléaires semble laisser peu d'espoir pour l'avenir. [...] Un conflit entre l'Est et l'Ouest, sur le Laos ou Berlin, par exemple, peut menacer la sécurité du monde entier<sup>131</sup>.

En effet, le discours de Nkrumah sur cette question est empreint d'un éloge de la paix universelle basée sur le principe du désarmement massif :

Quand les nations non alignées parlent de désarmement, elles ne pensent pas seulement à la folie destructrice de la course aux armements. Elles pensent aussi aux vastes possibilités, actuellement refusées aux peuples de pays sous-développés, d'élévation de niveau de vie, de développement de l'industrie et de l'agriculture, d'urbanisme, d'abolition de l'analphabétisme et des besoins, de lutte contre les maladies. On a estimé qu'un dixième des dépenses d'armement suffirait à faire passer l'ensemble du monde sous-développé au niveau d'économies autonomes. Les nations non alignées se doivent de faire ce qui est en leur pouvoir pour rendre au monde le sens des vraies valeurs<sup>132</sup>.

Ce propos de Nkrumah rejoint parfaitement la vision qu'il développe pour soutenir le choix du socialisme comme idéologie motrice pour le Ghana et son argumentaire pour une application continentale. Il s'agit donc d'une ligne de force de son discours. Pour Nkrumah ce non-alignement

---

<sup>131</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 229.

<sup>132</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 230.

doit symboliser une « neutralité positive »<sup>133</sup>, soit la mise en avant d'une « morale »<sup>134</sup>, qui favoriserait l'unité du continent et par ce fait, le bien-être du monde.

La paix mondiale exige aujourd'hui l'indépendance totale de l'Afrique et son unité, comme contributions à l'élimination des éléments qui créent les conditions de la guerre<sup>135</sup>.

Nkrumah cherche à travers son écrit à mettre en avant l'importance du danger dans un avenir proche, par un champ lexical de l'imminence : « folie destructrice », « survivance », « dangers nombreux », « danger machiavélique », « la sinistre chaîne d'intérêts », etc. Nkrumah croit sans conteste à la paix mondiale et rejette l'utilisation des armes de destruction massive. Il ne repousse toutefois pas l'usage des armes et de la force dans un contexte de libération, qui sont alors vues comme un mal nécessaire. L'essence même de la violence n'est pas remise en question, c'est le contexte qui s'applique à celle-ci qui compte et sa finalité. Le non-alignement est donc à la fois un facteur de paix, par la non-exacerbation des antagonismes idéologiques et un gage de sûreté pour le développement du continent africain.

De plus comme nous allons le voir, le choix du non-alignement permettrait d'établir Égide inébranlable contre les volontés extérieures qui cherchent à semer la discorde au sein du continent par l'imposition d'un choix idéologique en harmonie avec l'un des deux blocs.

Ainsi, comme nous avons pu le constater la question du non-alignement est fondamentale dans l'écrit de Nkrumah et cette dernière est prégnante dans l'ensemble de la carrière politique de Nkrumah<sup>136</sup>. Elle révèle toutefois un idéalisme fort qui dépasse les réalités africaines et internationales dans la volonté de composer avec les deux blocs en cherchant à donner une place nouvelle au continent africain pour sortir ce dernier de la dépendance économique. Par ce fait Nkrumah veut faire de ce dernier un élément actif de la scène internationale et non pas seulement

---

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>136</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 214.

un immense territoire auquel on impose un choix idéologique. L'Afrique doit développer sa propre alternative pour s'émanciper et devenir le troisième acteur du monde qui permettrait d'apporter des solutions non violentes et bénéfiques économiquement. Cette stratégie est visible par la volonté du leader ghanéen de se donner une place importante sur la scène internationale, notamment à travers l'Organisation des Nations-Unies et par ses relations diplomatiques et personnelles avec les grands dirigeants de son temps. Une importance toutefois remise en question par la situation économique chancelante du Ghana.

### **2.3 Les institutions d'une Afrique unifiée : États-Unis d'Afrique ou les États-nations d'Afrique : l'opposition de deux visions de l'intégration**

La question de l'unité, dans sa forme la plus simple, soit la solidarité et la coopération, connaît un consensus certain parmi les élites politiques panafricaines dans le contexte des années 1960. Toutefois, c'est dans le modèle que prend celle-ci que les dissensions apparaissent, à l'image du débat sur la nature du projet d'intégration à bâtir. Considérant le contexte de diffusion de son ouvrage, Nkrumah s'adresse à des chefs d'État dont les nations sont encore jeunes et fragiles.

Ce processus de décolonisation est, pour ces territoires, le moment de cristalliser ce nationalisme, dont l'importance varie en fonction des territoires, en une entité politique dirigeant la nation<sup>137</sup>. Toutefois ce mécanisme connaît sur le continent africain, de nombreux particularismes. En effet, en Europe, le nationalisme basé sur la reconnaissance d'une identité commune sur un territoire donné précède la reconnaissance de la nation. Sur le continent africain, le nationalisme dit « africain » s'exprime avant tout comme un rejet du pouvoir colonial et de l'impérialisme<sup>138</sup> et prend donc la forme « d'une protestation »<sup>139</sup>. Bien qu'il existe des puissants liens civilisationnels et culturels, les Africains ont eu, contrairement à la vision historique présentée par Nkrumah, des

---

<sup>137</sup> Mostapha Rejai, Cynthia H. Enloe, « Nation-States and State-Nations », *International Studies Quarterly*, no. 2 (1969), p. 141.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 149.

groupes radicalement différents, dans l'ethnie, la langue, les manières de vivre, etc.... Ces derniers avaient une conception territoriale importante, des frontières qui ont joué un rôle dans les conflits précoloniaux<sup>140</sup>. Ainsi la reconnaissance d'un passé, d'une identité, d'une manière de vivre existe sans pour autant, dans les territoires forgés par le colonialisme, être une base suffisamment solide pour que le nationalisme précède l'État. « Les architectes » des États-nations doivent donc composer avec un héritage institutionnel et administratif colonial qu'ils tentent de mettre à profit dans l'optique de se démarquer et légitimer leurs pouvoirs dans cette période d'effervescence économique et politiques<sup>141</sup>.

Dans ce contexte de constructions nationales, le Ghana est présenté par Nkrumah comme un modèle :

Nous devons à tout prix empêcher que s'installât une instabilité qui eût permis à l'Angleterre et autres puissances coloniales de nous montrer du doigt à cause des effets désastreux d'une indépendance donnée 'prématurément' à des Africains<sup>142</sup>.

Et le fer-de-lance pour les autres nations africaines :

Nous avons maintenant atteint notre but : édifier une fonction publique ghanéenne qui soit capable d'administrer efficacement le pays, et j'aimerais que mes frères des pays naissants du continent sachent que le Ghana est prêt à les aider au début de leur autonomie<sup>143</sup>.

Nous pouvons supposer que Nkrumah tente de donner un sens au nationalisme africain pour qu'il ne soit pas simplement considéré comme la manifestation du rejet d'un système injuste, mais bien la preuve que celui-ci ne se conçoit qu'à travers la perspective continentale et non simplement nationale.

L'État-nation par définition va mettre en avant ses particularismes pour chercher à se distinguer et se démarquer de ses voisins. En effet, ces derniers sont souvent dirigés par une élite

---

<sup>140</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 42.

<sup>141</sup> Anthony W. Marx, « The Nation-State and Its Exclusions », *Political Science Quarterly*, no. 1 (2002), p. 104.

<sup>142</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 113.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 121.

dont les membres vont chercher la continuité du pouvoir<sup>144</sup> avant le bien-être de sa population et son développement<sup>145</sup>. De plus ces États se développant de manière autonome et distincte, s'ils font face aux mêmes réalités, ne possèdent pas le même niveau de vie et les mêmes richesses naturelles et économiques comme le présente Nkrumah :

Les différents niveaux économique et politique entre les divers pays africains constituent un problème capital. Certains sont pauvres en ressources naturelles, d'autres riches. Certains sont arrivés à l'indépendance relativement aisément, et sans coup fêrir ; d'autres se battent encore. La solution évidente est l'unité, qui permettra de prévoir un développement cohérent et approprié<sup>146</sup>.

Dans cette perspective, les intérêts de chaque État vont varier en fonction d'un nombre de facteurs importants qui vont affecter les politiques mises en place pour les défendre<sup>147</sup>. Il s'agit pour Nkrumah d'un piège très explicite tendu à ces jeunes nations par les forces impérialistes et néocolonialistes :

À mesure que la lutte nationaliste s'intensifie dans les pays colonisés et que l'indépendance montre le bout du nez, les puissances impérialistes, pêchant dans les eaux troubles du tribalisme et des intérêts de clocher, tentent de créer des fissures dans le front national, pour amener une partition<sup>148</sup>.

Le modèle même de l'État-nation est inconcevable dans la proposition politique d'unité continentale de Nkrumah. En effet, pour ce dernier, ce modèle est propice à la création de divergence au sein du continent, car les nations vont avant tout chercher à défendre leurs intérêts propres. Cependant, le leader ghanéen défend la création d'États, qui sont pour lui des constructions naturelles résultant d'une « fixation sur un territoire délimité par des frontières, d'un groupe d'humain présentant des caractères communs et régis par un pouvoir institutionnalisé ».

Certains éléments présentés ci-dessus semblent être en désaccord avec la base du projet de Nkrumah, notamment sur la question des frontières que ce dernier rejette et caractérise comme un

---

<sup>144</sup> Marx, *op. cit.*, p. 111.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>146</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 74.

<sup>147</sup> Marx, *op. cit.*, p. 112.

<sup>148</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 202.

vestige colonial visant à diviser les peuples africains<sup>149</sup>. Toutefois le leader ghanéen a conscience de la radicalité de sa vision et les solutions avancées sont mises en avant comme de simples propositions, des suggestions faites aux autres chefs d'états africains notamment à travers le « peut-être » :

Peut-être le temps est-il venu d'avoir un parti et un programme communs. Par exemple, au lieu du Convention People's Party, il pourrait y avoir un Ghana People's Party ; au Kenya, le parti progressiste pourrait être un Kenya People's Party ; en Guinée un Guinea People's Party, etc....<sup>150</sup>.

Ce modèle ressemble à la conception satellitaire soviétique, avec toutefois une ressemblance forte avec les USA dont il tire ouvertement le nom, et prend pour base ce lien africain que Nkrumah défend depuis le début de son ouvrage :

Quand je rencontre d'autres Africains, je suis toujours impressionné par tout ce que nous avons en commun. Ce n'est pas seulement notre passé colonial, ou les buts que nous partageons : cela va beaucoup plus profond. Le mieux est de dire que j'ai le sentiment de notre unité en tant qu'*Africain*<sup>151</sup>.

Dès lors, ce système politique prend pour base et mot d'ordre la « coopération »<sup>152</sup> entre ces différents noyaux politiques dont les intérêts et les objectifs sont les mêmes par la mise en commun de l'économie, des forces armées et en partageant un même objectif : l'intégration d'une Afrique émancipée et forte sur la scène internationale comme un acteur actif et non passif.

Chaque parti national aurait pour objectif commun : la liberté et l'unité de l'Afrique<sup>153</sup>.

Par la mise en avant répétée du continent africain dans son argumentaire, Nkrumah démontre qu'il place les problèmes de ce dernier au cœur de sa réflexion et affiche donc une volonté forte d'apporter son aide et ses solutions comme il le fait à travers *Africa Must Unite*. Pour Nkrumah,

---

<sup>149</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 42.

<sup>150</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 73.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>152</sup> La définition de coopération : « Politique d'aide économique, technique et financière des pays développés en faveur des pays en développement » est intéressante dans ce cas précis, puisque Nkrumah la replace dans un contexte d'échange d'un pays en voie de développement à un autre et l'ensemble des aspects de cette définition est évoqué par le leader ghanéen.

<sup>153</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 74.

qui se distingue par une capacité d'organisation forte, chaque individu du continent doit être un rouage de l'émancipation du continent et ne doit pas seulement chercher à strictement faire évoluer sa propre nation aux dépens des autres.

L'enjeu est la destinée non pas d'un seul pays, mais du continent entier, donc le développement de tous les pays qui le composent<sup>154</sup>.

De plus comme nous l'avons vu, pour Nkrumah, le danger des États-nations se trouve dans la jeunesse de ses derniers, leurs fragilités et le contexte qui tend à favoriser les interventions extérieures. D'après Nkrumah ce modèle favorise l'enclavement des individus et la balkanisation de leurs esprits. De ce fait, la mise en place des grands ensembles étatiques sont pour Nkrumah les seules solutions viables dans le contexte de la guerre froide. L'Afrique devrait donc sortir de la logique d'États-nations en vue de se donner les moyens du développement et la possibilité de peser sur les affaires mondiales.

Par la mise en place d'objectifs communs, les États-Unis d'Afrique permettent d'obtenir ce qui est pour Nkrumah l'étape la plus importante de ce processus :

Mais ce ne sera que quand l'unité politique parfaite aura été obtenue que nous pourrons célébrer la fin triomphante de la lutte panafricaine et des mouvements africains de libération<sup>155</sup>.

Une nouvelle fois, l'urgence est omniprésente à travers l'écrit de Nkrumah. En effet, le projet politique d'union porté par ce dernier s'inscrit dans cette urgence en mettant en avant les dangers qui guettent le continent tout en faisant écho à son glorieux passé. Là où les États-nations sont une source de divisions et de faiblesses pour le continent, en raison notamment des intérêts propres à ces derniers et la volonté certaine des élites de conserver le pouvoir, les États-Unis d'Afrique, par la mise en commun des individus compétents ainsi que des richesses naturelles et économiques du continent sont pour Nkrumah et les partisans de sa vision panafricaine, la clé pour le développement et l'intégration du continent africain dans le monde. De plus il s'agit de la forme la plus altruiste qui

---

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>155</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 166.

prend pour base le lien de fraternité entre les Africains, basés sur le passé et la reconnaissance d'une personnalité commune :

Elle rendra possible (l'unité) l'expression achevée de la personnalité africaine<sup>156</sup>.

La construction d'une Afrique intégrée est donc pour Nkrumah la voie nécessaire et impérative pour la survie du continent africain.

### **3. Les dangers et les obstacles à la construction de l'intégration africaine**

#### **3.1 Le traitement du Ghana et de l'opposition dans l'écrit de Nkrumah**

La démarche entreprise par le leader ghanéen pour mettre en avant son pays se base sur trois points fondamentaux. Premièrement par l'emploi de l'histoire et l'évocation de ce royaume prestigieux, pour jouer sur la fierté des racines ancestrales et l'évocation d'un passé glorieux qui peut, avec de la volonté, retrouver toute sa pertinence dans le contexte présent. Sur le plan politique et organisationnel, Nkrumah considère que le succès du Ghana dans sa lutte pour l'indépendance se trouve dans la nature même du CPP. Un parti fort représentant le « bas-peuple »<sup>157</sup> et qui ne laisse pas de place aux oppositions considérées comme futiles et bénéfiques aux intérêts impérialistes. En effet, parler du Ghana permet à Nkrumah de défendre et de justifier sa position vis-à-vis de la place de l'opposition dans son pays et dans le cadre d'un projet d'unité continentale et ainsi donner clés à ses homologues chef d'état pour suivre ses pas et ainsi faciliter la mise en place de son projet panafricain.

Cette tâche aurait été quelque peu allégée si nous avions eu le privilège d'une opposition raisonnable et non pas violemment destructrice. Une opposition sérieuse, ayant de bonnes intentions, oblige un gouvernement à garder le sens de ses responsabilités, garantit un soin extrême dans la préparation et la formulation de programmes et souligne le besoin qu'ont les auteurs de la législation de pouvoir justifier ce qu'ils avancent. Si un tel dialogue doit être bénéfique, il faut qu'il soit constructif. C'est cela, la force de l'opposition dans les vieilles démocraties. Elles reconnaissent que le gouvernement du jour a un but en commun avec elles : poursuivre le bien des gouvernés. Opposition et gouvernement ont tous deux un rôle capital à jouer dans la construction de leur pays et l'accélération de son

---

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 76.



développement. L'opposition lance les initiatives, et l'opposition fait une critique constructive [...] Malheureusement tel n'a pas été le cas au Ghana<sup>158</sup>.

L'argumentaire de Nkrumah sur l'opposition suit ici une ligne très fine entre idéalisme et autoritarisme. En effet, selon lui, dès les élections de 1956 et la victoire de son parti, ses adversaires n'ont plus opéré dans le cadre strict de la démocratie pour agir, au contraire, dans la violence. La réussite de la Côte de l'Or est aussi selon lui, le fait d'un groupe entièrement dévoué à une cause, défini et intangible, la libération de son territoire. Cette ferveur ne peut alors être entravée par des réactionnaires au changement.

Je vis que l'État était sapé, que son indépendance était menacée, tout cela au nom de la démocratie et de la liberté d'expression. Notre opposition utilisait la presse comme tribune d'une façon qui ne s'était pas vue en Europe, pour nous vilipender en vue de ruiner notre jeune État<sup>159</sup>.

Le temps est l'essence même du succès ; une nouvelle fois, pour le leader ghanéen, l'impératif d'établir une nation forte dans un contexte de bouleversements profonds et rapides pousse à des sacrifices inévitables.

« L'idée d'instituer une censure me répugnait à l'extrême, car elle allait à l'encontre de tout ce en quoi j'avais toujours cru. [...] Ce devoir se ramène à l'obligation d'utiliser, jusqu'à ce que la tâche imposée soit accomplie, les pouvoirs dont nous a investis la décision majoritaire du peuple »<sup>160</sup>.

Par l'utilisation régulièrement du pronom « nous », Nkrumah démontre que le peuple du Ghana, représenté par le parti de la nation le CPP, accepte les sacrifices nécessaires, malgré quelques contestataires qui sont à la solde de l'impérialisme. Ce dernier met en avant le modèle d'un Africain qui ne suffit pas à simplement considérer une perspective individualiste, mais qui se dévoue à un processus, un rêve plus grand. Nkrumah considère qu'une élection démocratique se base sur des visions politiques qui sont portées par le peuple. Dès lors, l'opposition n'a plus de raison d'être puisque celle-ci n'a pas su convaincre le peuple.

---

<sup>158</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 90.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 101.

Il termine ce chapitre sur l'unification du Ghana par un argumentaire très intéressant et qui démontre le caractère autoritaire de Nkrumah.

Nous écoutons les critiques, mais nous ne tolérons pas d'activités subversives et tendant au terrorisme contre l'État ni d'actes illégaux inspirés par la convoitise égoïste d'une minorité de dissidents soutenue par des intérêts étrangers<sup>161</sup>.

Ainsi, nous pouvons le constater, sur le plan politique, l'évocation du Ghana démontre une gradation progressive dans l'argumentaire de Nkrumah sur la question de l'opposition et souligne son versant autoritaire. Ce dernier le justifie et en fait clairement l'une des raisons de l'accès à l'indépendance du pays et de sa place comme fer-de-lance dans le combat pour la liberté du continent.

Nous devons à tout prix empêcher que s'installât une instabilité qui eut permis à l'Angleterre et autres Puissances coloniales de nous montrer du doigt à cause des effets désastreux d'une indépendance donnée « prématurément » à des Africains. Il était donc de la première importance, pour nous et les autres mouvements de libération africaine, que nous prissions le pouvoir peu à peu sans heurt ni graves à coûts administratifs<sup>162</sup>.

Nkrumah aborde le volet économique du Ghana de manière humble, en admettant les possibles erreurs passées ou à venir.

La voie de reconstruction choisie par le Ghana est une voie nouvelle, dont certaines parties sont tout juste explorées, et d'autres, encore inconnues. Il est inévitable qu'en la suivant, nous procédions un peu par tâtonnement. Nous ferons certainement des erreurs et avons déjà dû en faire<sup>163</sup>.

Présenter son point de vue économique est complexe pour Nkrumah, car il s'agit ici une nouvelle fois de convaincre le lecteur à travers un argumentaire qui se base sur le futur et donc nécessite la confiance du lecteur quant à la viabilité de ce projet. Ainsi pour le leader ghanéen, le choix du socialisme est l'élément central dans l'évolution économique future du Ghana.

Si nous voulons remplir nos engagements envers le peuple et le programme esquissé ci-dessus, le socialisme est le seul choix possible<sup>164</sup>.

---

<sup>161</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 102.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>164</sup> Nkrumah, *op. cit.*, 146.

Le développement économique est le fruit d'une planification précise et réfléchie du gouvernement, ce qui justifie donc l'implication importante de ce dernier dans l'économie. Pour Nkrumah, les entreprises doivent composer avec ce fait : « Nous nous attendons à ce que toutes les entreprises agissent dans le cadre des lois de la nation »<sup>165</sup>. Si ce dernier ne prône pas une politique protectionniste, il entend limiter autant que possible les interventions d'entreprises étrangères dans l'économie afin de conserver la liberté du Ghana. Pour soutenir ce développement économique, le Ghana a fait appel à de nombreux économistes dont le très réputé Arthur Lewis de l'université de Manchester<sup>166</sup>. Ce dernier préconise, au regard des réalités du pays, la modernisation de l'agriculture comme « base de l'industrialisation »<sup>167</sup>. Toutefois Nkrumah, s'il comprend la nécessité d'adopter cette stratégie qui cherche à diversifier la production du pays afin de soutenir l'évolution démographique et de ne pas centrer les revenus uniquement sur le cacao, souhaite néanmoins une industrialisation massive industrielle et agraire.

Bien que le cacao soit toujours notre principale denrée d'exportation, nous sommes parvenus à diversifier notre agriculture. Nous entendons diriger notre production agricole avant tout sur les besoins du marché intérieur, et la fourniture des matières premières aux industries de transformation<sup>168</sup>.

En raison des infrastructures coloniales et de l'importance des revenus du cacao, l'économie du Ghana est en croissance durant les premiers temps du gouvernement de Nkrumah. Toutefois la courbe est, à partir de 1957, fluctuante, et les emprunts massifs du gouvernement fragilisent l'économie tandis que le prix du cacao descend<sup>169</sup>. La volonté de Nkrumah de déposséder les entreprises privées impacte les producteurs qui ne sont pas satisfaits des nouveaux salaires<sup>170</sup>.

---

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>166</sup> Omari, *op. cit.*, p. 100.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>168</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 134.

<sup>169</sup> En 1947 la vente en tonne de Cacao est de 238£ contre 140.6£ en 1965 et 208.2£ en 1963.

<sup>170</sup> Omari, *op. cit.*, p. 112.

Nkrumah prône une économie ouverte dans ses liens avec le monde, afin d'intégrer sa nation dans le marché mondial en s'émancipant du cadre strict du Royaume-Uni.

Dans le passé, tous les liens économiques du Ghana le rattachaient à l'Occident, principalement au Royaume-Uni. Depuis l'indépendance nous avons eu des relations avec des pays comme la Russie, la Chine, la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie<sup>171</sup>.

Nkrumah défend l'importance pour une nation de technocratiser ses éléments et de développer la recherche scientifique ici encore pour pouvoir s'émanciper des anciennes puissances coloniales pour ce qui a trait aux processus complexes des différents secteurs de l'industrie et au rayonnement scientifique à l'international.

Ainsi, Nkrumah cherche avant tout, en se basant sur l'exemple de son pays, à présenter les éléments qu'il identifie comme les maux induits par le colonialisme et les solutions concrètes qu'il a et va développer. Ce constat est applicable selon lui à l'échelle du continent et le plan qu'il développe pour le Ghana, « le modèle des indépendances », se veut transmissible aux autres nations africaines. Nkrumah met alors en avant l'éducation et la formation pour développer les « cerveaux » africains afin de ne plus dépendre des savoirs européens. De plus Nkrumah défend une industrialisation massive et rapide sans pour autant tenir compte des particularismes inhérents aux nouvelles nations africaines. L'expérience ghanéenne est historiquement différente de celle de ses voisins, toutefois Nkrumah fait fi de ces éléments de différences pour mettre l'accent sur le fait que celle-ci rejoint les autres africains.

L'accession à l'indépendance du Ghana relève d'un parcours difficile porté par son peuple qui a, selon Nkrumah, accepté les sacrifices nécessaires à l'obtention d'une telle liberté. L'évocation du Ghana permet aussi à l'*Osagyefo* d'apporter des exemples concrets à son lecteur et d'ancrer le caractère continental du discours dans une perspective nationale. Enfin l'approche lexicologique, à travers une analyse quantitative de certains termes clés comme, « Ghana », « côte de l'Or »,

---

<sup>171</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 134.

« ghanéen », « notre pays » permet de souligner leur importance et leur récurrence dans l'écrit de Nkrumah, en opposition avec les termes, « Afrique » et « africain », « continent ». Le « Ghana » apparaît trente fois à travers l'ouvrage de Kwame Nkrumah, comparé à cinquante occurrences de la « Côte de l'Or » et onze utilisations de « notre pays ». Ces trois termes cumulés démontrent l'importance pour Nkrumah de développer la situation passée et actuelle de son pays dans un ouvrage qui défend l'argumentaire de l'unité africaine. Comme le démontre Ama Biney en affirmant que, pour Nkrumah, le Ghana représente le « microcosme de sa vision pour le continent africain »<sup>172</sup>. Toutefois les termes « Afrique » et « africains » présentent plus de mille occurrences dans l'ouvrage, ce qui démontre bien que le choix de Nkrumah de traiter de la situation de son pays n'est qu'une des nombreuses stratégies développées pour soutenir l'unité du continent.

### **3.2 L'émergence des nouvelles nations, entre enthousiasme et crainte : le danger de la balkanisation**

Pour Nkrumah, si ce moment des indépendances est, certes, l'un des plus marquants de sa vie, il ne constitue pas à lui seul un avenir prometteur pour l'Afrique. La volonté de liberté s'est exprimée et a permis aux mouvements nationalistes d'acquérir l'indépendance, toutefois celle-ci aura un coût, à savoir le retrait des administrations coloniales et la fragilisation de ces nouvelles nations. Dans le contexte mondial, nous l'avons constaté, Nkrumah exhorte le continent africain à ne pas rester un acteur passif, mais bien à se poser comme la troisième puissance de la guerre froide. Pour ce faire, il met en garde les jeunes nations face aux dangers immédiats qui les guettent dans le contexte international marqué par la guerre froide. Il fustige en premier lieu le statu quo, soit les dirigeants qui souhaitent garder une posture passive et le principe du maintien des États-nations. Nkrumah cherche ici à établir un constat qui s'ancre dans le présent à travers l'identification

---

<sup>172</sup> Ama Biney, « The Legacy of Kwame Nkrumah in Retrospect », *The Journal of Pan African Studies*, no. 3 (2008), p. 135.

des maux hérités du colonialisme et dans le futur par les dangers insidieux du néo-colonialisme à travers le concept de « balkanisation ».

Le plus grand danger que court actuellement l'Afrique est le néocolonialisme et son principal instrument est la balkanisation<sup>173</sup>.

La « balkanisation » est le fait de « diviser en Etats autonome un ensemble territorial ou politique, afin de profiter des divisions ainsi créées »<sup>174</sup>. La définition apportée par Nkrumah s'ancre dans l'histoire de la première moitié du XXe siècle.

Ce dernier terme désigne particulièrement bien la fragmentation de l'Afrique en États petits et faibles, car il a été inventé pour la politique des grandes Puissances qui divisèrent la partie européenne de l'ancien Empire turc et créèrent, dans la péninsule des Balkans, un certain nombre d'États rivaux entre eux et assujettis. L'effet de cette politique fut de créer une poudrière que la première étincelle pouvait faire sauter. En fait l'explosion se produisit en 1914 quand un archiduc autrichien fut assassiné à Sarajevo. Comme les pays balkaniques étaient étroitement liés aux grandes puissances, qui étaient rivales entre elles, le meurtre eut pour conséquences la Première Guerre mondiale, la plus grande qui se soit déroulée jusqu'alors<sup>175</sup>.

Nkrumah démontre ici une très bonne compréhension de la situation et les enjeux fondamentaux qui se posent à l'Afrique. Cette citation n'est pas anodine puisqu'elle soulève plusieurs points qui sont au cœur de l'argumentaire du leader ghanéen. Premièrement la question des frontières, perçue comme une stratégie des anciennes puissances coloniales pour affaiblir, fractionner le continent<sup>176</sup> que Nkrumah cherche à combattre. Deuxièmement, les liens entretenus avec les anciennes puissances coloniales doivent être dans la mesure du possible coupés ou entièrement contrôlés et surveillés. Le contexte des indépendances est, nous l'avons vu, pour Nkrumah, le moment crucial dans la formation des nouveaux États et le moment dans lequel ils sont le plus exposés aux interventions extérieures. Les liens avec les anciennes puissances coloniales ne doivent donc pas être vitaux, mais simplement un échange entre puissances égales, dès lors l'influence ne peut être néfaste. Nkrumah craint clairement que les nouvelles nations

---

<sup>173</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 202.

<sup>174</sup> Définition du [larousse.fr](http://larousse.fr)

<sup>175</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 202.

<sup>176</sup> Dramé, *op. cit.*, p.

africaines deviennent rivales entre elles en raison d'intérêts divergents et, par la manipulation néocoloniale, en viennent à des conflits sur le continent.

De même, une guerre mondiale pourrait aisément éclater sur notre continent si les États africains concluaient des alliances politiques, économiques et militaires avec des puissances extérieures, rivales entre elles<sup>177</sup>.

La « balkanisation » est, pour Nkrumah, une arme insidieuse face à des esprits assoupis, mais elle est toutefois facilement détectable pour les esprits instruits, éveillés et tournés vers la volonté d'unifier et développer le continent africain. En effet, il appelle les nouvelles nations à accepter la période d'incertitude économique et les sacrifices à venir et à ne pas tomber dans la facilité en acceptant sans condition les financements européens. Car pour le dirigeant ghanéen les nouvelles relations établies avec les anciennes puissances coloniales comme la France relèvent de l'ordre du néocolonialisme, car ces dernières par la signature d'accords de coopération avec certains états africains s'assurent de dominer économiquement et devenir des relations indispensables au développement de ces jeunes nations. Nkrumah défend à travers son argumentaire le maintien du Ghana dans le Commonwealth, une situation que beaucoup notamment les plus radicaux de son parti questionnent<sup>178</sup>.

Les États qui sortent de la tutelle coloniale n'ont pas toujours compris le rattachement du Ghana au Commonwealth et à la 'zone sterling'. C'est que ceux qui ont été ou sont membres d'une association plus formelle n'interprètent pas correctement le caractère particulier de ce lien, qui est sa souplesse<sup>179</sup>.

Une nouvelle fois la perspective économique est prégnante dans l'argumentaire de Nkrumah pour qui l'émancipation économique et le contrôle des liens économiques externes sont la condition sine qua non de l'unification du continent.

La création de plusieurs États faibles et instables de ce genre en Afrique fera, espère-t-on, que ces territoires continueront de dépendre des anciennes puissances colonisatrices, pour l'aide économique, et empêchera l'unité africaine de se réaliser. Cette politique de Balkanisation est le nouvel impérialisme, le nouveau danger qui menace l'Afrique<sup>180</sup>.

---

<sup>177</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 202.

<sup>178</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 174.

<sup>179</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 215.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 203.

La personnalité africaine au cœur de l'argumentaire de Nkrumah pour l'unité du continent prend tout son sens face à l'état d'extrême partition du continent du fait du colonialisme. En effet, pour le leader ghanéen, cette caractéristique, tout en prenant racine dans l'histoire du continent et les rapports entretenus avec les anciennes puissances coloniales, permettrait de lutter contre les tentatives de maintien de la balkanisation par la mise en avant d'une histoire et une d'une destinée commune. Là où les États des Balkans étaient des nations rivales, désunies, fragiles, les Africains peuvent compter, selon Nkrumah, sur ce lien, historique et culturel, qui les unit pour faire front commun contre ces manœuvres impérialistes. Pour cela, l'homme africain doit s'émanciper de ce que Nkrumah identifie comme la « Balkanisation des esprits », induite par une domination ancrée dans un temps long. De plus, pour le leader ghanéen, cette logique de balkanisation, soit le maintien en Afrique d'États-Nations voulu par les anciennes puissances coloniales dans le but d'assurer une domination continue. Nkrumah fustige les dirigeants africains qui acceptent cette logique de partition et de balkanisation.

Ainsi, l'affirmation de la « personnalité africaine » inverserait le processus de cette balkanisation imposée pour au contraire renforcer les liens économiques, politique et culturel. Cette partie de l'ouvrage de Nkrumah est aussi le moment pour ce dernier de lancer un appel, entre enthousiasme et crainte, à savourer le moment des indépendances sans pour autant considérer la guerre terminée et à exhorter ses « frères » à faire converger toute leur attention vers un lendemain semé d'embûches et de nouveaux défis pour le continent.

### **3.3 Le néocolonialisme et l'impérialisme au cœur du combat pour l'intégration**

Nous avons évoqué à travers ce chapitre, les soubassements intellectuels de la pensée panafricaine de Kwame Nkrumah. Ces derniers sont la base de l'argumentaire de Nkrumah pour lutter contre deux phénomènes que sont l'impérialisme et le néo-colonialisme. Ces derniers, selon Nkrumah, impactent le monde et le continent africain. De ce fait, l'unité devant alors la meilleure



arme pour éradiquer ces phénomènes. Le leader panafricain reprend dans la préface de son ouvrage : *Le néo-colonialisme dernier stade de l'impérialisme*<sup>181</sup>, la définition de l'impérialisme avancée par Vladimir Ilitch Lénine<sup>182</sup>. Nkrumah lui définit l'impérialisme selon ces termes :

Le néocolonialisme agit à couvert, manœuvrant les hommes et les gouvernements sans être stigmatisé comme une domination politique. Il crée des États clients, indépendants sur le papier, mais qui en réalité sont sujets de la puissance même qui est censée leur avoir donné l'indépendance [...] La puissance européenne impose aux pays qu'elle a balkanisés un pacte qui lui assure le contrôle de leur politique étrangère. Souvent aussi, il lui garantit des bases militaires permanentes sur leur territoire. L'indépendance de ces États n'est qu'un mot, car ils ont perdu leur liberté 'action'.<sup>183</sup>

Nkrumah rejoint le raisonnement de Lénine concernant le néo-colonialisme : les possédants (ici ce sont les gouvernements nationaux) sont une minorité et sont en concurrence les uns avec les autres ; ainsi s'explique la course à la colonisation et, dans le contexte des indépendances, la volonté de maintenir ce réseau de liens de domination sur le continent africain. Toutefois s'il adhère à la perspective léniniste sur l'impérialisme, Nkrumah développe ici une position pertinente et claire sur cette question.

De plus, le leader ghanéen considère l'impérialisme comme un processus qui prend forme en plusieurs phases dont la première peut trouver racine dans cette notion de supériorité culturelle, économique et civilisationnelle qui a faussement conduit à considérer le continent africain comme inférieur. À ce processus s'ajoute la question économique qui est pour ces nations capitalistes le cœur de la justification.

Ils ont proclamé la Charte Atlantique et celle des Nations-Unies, puis déclaré qu'elles ne s'appliquaient pas aux peuples serfs qui subissent l'impérialisme et l'arrogance raciste des autres. [...] Cette multiplication des nations africaines libres est l'épanouissement de la lutte consciente et déterminée des peuples d'Afrique en vue de rejeter le joug impérialiste<sup>184</sup>.

<sup>181</sup> Kwame Nkrumah, *Le néocolonialisme dernier stade de l'impérialisme*, Paris, Présence Africaine, 1965, 310p.

<sup>182</sup> « Les dimensions énormes du capital concentré en quelques mains et créant un réseau extrêmement étendu de liens et de relations qui englobe non seulement les petits ou moyens capitalistes, mais même les très petits ; la lutte acharnée contre d'autres groupes financiers étatiques pour le partage du monde et le droit de régner sur d'autres pays – ces deux facteurs conjugués font passer les classes possédantes tout entières du côté de l'impérialisme. L'époque actuelle est marquée par un enthousiasme 'général' pour les perspectives que ce système apporte, une défense passionnée de l'impérialisme et des efforts pour camoufler sa nature véritable ».

<sup>183</sup> Nkrumah, *L'Afrique doit s'unir*, Paris, Présence africaine, 1963, p. 203.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 9.

Cette première référence à l'impérialisme dans *Africa Must Unite* prend la forme d'une accusation claire sans pour autant identifier spécifiquement les coupables. En effet, le pronom « ils » établit distinctement plusieurs ennemis dont Nkrumah démontre la puissance au vu de leurs actions sans pour autant donner dès l'introduction de son ouvrage les clés de leur identification. Le terme « joug »<sup>185</sup> démontre bien ce caractère de domination établi très rapidement par Nkrumah dans son ouvrage et cette volonté commune de la part des peuples africains de s'en libérer.

Nous avons à nous arracher aux griffes de l'impérialisme économique et à protéger notre liberté<sup>186</sup>.

La question économique est au cœur du concept de l'impérialisme repris par Nkrumah dans son ouvrage puisque ce dernier adhère sans concession à la perspective marxiste-léniniste.

Dans la doctrine marxiste-léniniste, l'impérialisme est la floraison ultime du capitalisme<sup>187</sup>.

Toutefois si Nkrumah adhère à cette vision, il développe un argumentaire propre et centré sur les réalités économiques, politiques et sociales du continent africain dans le contexte des indépendances.

Mais tout en désirant attirer les capitaux, nous veillons sans cesse à ce que cela ne mette pas en danger notre indépendance. [...] L'économie intérieure doit être planifiée dans l'intérêt des citoyens, et des liens nouveaux et plus larges doivent être créés avec d'autres pays. Sans cela, le jeune pays indépendant serait victime des forces, infiniment dangereuses, de l'impérialisme économique, et éprouverait qu'il est simplement passé d'un colonialisme à un autre<sup>188</sup>.

La balkanisation que nous avons évoquée précédemment est une des multiples formes que peut prendre l'impérialisme. Comme le note Nkrumah:

L'intention des colonisateurs est d'utiliser les nouveaux Etats-Africains ainsi circonscrits comme des marionnettes à travers lesquelles on peut étendre son influence sur des Etats dont l'indépendance est à l'égal de la souveraineté. La création de plusieurs États faibles et instables de ce genre en Afrique fera, espère-t-on, que ces territoires continueront de dépendre des anciennes puissances colonisatrices, pour l'aide économique, et empêchera l'unité africaine de se réaliser. Cette politique de balkanisation est le nouvel impérialisme, le nouveau danger qui menace l'Afrique. [...] Dans l'Afrique actuelle, il y a plusieurs Etats apparemment indépendants qui, consciemment ou non, acceptent cette situation et

---

<sup>185</sup> « Yoke » dans la version originale.

<sup>186</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 15.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 126.

servent les intérêts du nouvel impérialisme, lequel cherche à récupérer les épaves de l'impérialisme ancien<sup>189</sup>.

Nkrumah à travers les diverses évocations de l'impérialisme insiste de manière importante sur son nouveau visage qui est désormais postcolonial qui s'adapte dans un contexte où le continent africain lui-même évolue. Nous pouvons supposer qu'il s'agit pour le leader ghanéen d'insister une nouvelle fois sur le fait que les leaders des indépendances ne doivent pas se reposer sur leurs acquis, soit l'indépendance et l'émancipation supposée du continent africain par rapport aux anciennes puissances coloniales. Ce dernier identifie naturellement les anciennes puissances coloniales, comme la France, la Grande-Bretagne, comme des puissances impérialistes. Toutefois le caractère économique de cette conception englobe les nations qui ont choisi le capitalisme comme le moteur de leur développement. Cette description globalisante étendue à une grande partie du monde permet à Nkrumah de défendre le fait de favoriser l'entraide intracontinentale plutôt que de choisir d'accepter les investissements des puissances étrangères, qui sont une forme d'impérialisme. L'impérialisme existe, selon Nkrumah, en grande partie par l'acceptation passive des puissances dominées, or un rejet de cette situation grâce à l'unité permettrait la destruction de cette forme de domination et ainsi permettrait la paix dans le monde.

En abolissant l'impérialisme sous toutes ses formes, le monde se débarrassera de nombreux points de conflits actuels. [...] Jusqu'à ce que le colonialisme et l'impérialisme sous leurs diverses formes soient complètement extirpés d'Afrique, il serait vain pour la Révolution africaine de coexister avec l'impérialisme<sup>190</sup>.

Pour Nkrumah, la clé pour le développement de l'Afrique et son intégration dans le monde est la destruction complète des réseaux impérialistes. Cela passe notamment en premier lieu par une unité entre les peuples africains. Celle-ci est la solution qui protégera le continent dans ce contexte de bouleversements politiques et économiques.

---

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 209-210.

<sup>190</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 235.

Pour réparer efficacement et rapidement les grands torts causés à l'Afrique par l'impérialisme et le colonialisme, les jeunes États africains ont besoin d'une nation forte et unie, capable d'exercer une autorité centrale pour mobiliser l'effort national et coordonner la reconstruction et le progrès<sup>191</sup>.

L'impérialisme est soutenu par son outil, le néocolonialisme. Une nouvelle fois, la notion de nouveauté est importante à travers le préfixe 'néo' et met en avant le fait que l'indépendance ne rime pas avec libération du colonialisme, mais plutôt avec sa transformation, son évolution. Là où Nkrumah identifie clairement les acteurs impérialistes dans le monde par une mise en accusation affichée des grandes puissances capitalistes. Le néocolonialisme est mis en lien avec les puissances impérialistes :

La conférence conseilla aux états indépendants de se garder du néocolonialisme, qu'elle mit en rapport avec le Royaume-Uni, les États-Unis d'Amérique, la France, l'Allemagne de l'Ouest, Israël, la Belgique, les Pays-Bas et l'Afrique du Sud<sup>192</sup>.

Si le néocolonialisme est identifié comme le fait des puissances impérialistes, ses acteurs et outils ne sont toutefois pas clairement identifiés par Nkrumah. Nous pouvons supposer qu'il s'agit pour ce dernier de maintenir son lectorat dans un flou qui implique une vigilance de tous les instants.

« Il agit à couvert (le néocolonialisme), manœuvrant les hommes et les gouvernements, sans être stigmatisé comme une domination politique »<sup>193</sup>.

En évoquant l'impérialisme et le néocolonialisme de manière récurrente dans son ouvrage et les façons dont ils agissent et survivent en Afrique, Nkrumah cherche à éveiller la conscience de ses pairs africains qu'il met en garde. Cette mise en avant de tels dangers relève, dans l'esprit de Nkrumah, d'un sentiment de supériorité des anciennes puissances coloniales et des nouvelles puissances dans le contexte du XXe siècle ; ainsi le continent africain est-il considéré comme un moyen d'enrichissement et non en vue de son propre développement. Si l'unité est le moyen

---

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>192</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 167.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 203.

nécessaire contre les interventions extérieures, par la mise en place d'institutions communes pouvant contrebalancer les rapports de forces avec le reste du monde, c'est bien l'affirmation de la « personnalité africaine » qui permettra de détruire ces systèmes injustes et néfastes pour l'avenir du continent africain.

Ainsi, nous avons pu que Nkrumah évoque le passé africain dans une perspective très précise : celle de se réapproprier un récit à travers une analyse afrocentrée des événements et l'idéalisation des sociétés africaines traditionnelles. Cette démarche lui permet d'établir un sentiment d'appartenance des différents peuples du continent face à un traumatisme et une souffrance communs. Ce lien, qui prend la forme de la « personnalité africaine », permet alors à Nkrumah de développer son argumentaire sur sa conception du socialisme africain, idéologie repensée et adaptée aux besoins du continent et qui permettra aux nations africaines de se développer. Toutefois, Nkrumah ne cherche pas à établir une réflexion se limitant au cadre strict des États-nations. En effet, l'évocation de ses actions au Ghana sert à démontrer qu'il s'agit d'un modèle applicable aux autres nations et de ce fait peut être une perspective viable pour un gouvernement continental. Selon le leader ghanéen, l'Afrique ne pourra se développer dans un contexte de guerre froide qu'en choisissant le modèle du non-alignement qui favorisera la paix au sein du continent et détachera les nations africaines des liens néfastes avec les anciennes puissances colonisatrices. Car c'est en se replaçant dans une perspective purement africaine que Nkrumah considère le développement possible et viable.

### **CHAPITRE 3 : BÂTIR L'INTÉGRATION EN PRATIQUE : GOUVERNEMENT CONTINENTAL, INDUSTRIALISATION ET MARCHÉ COMMUN**

Il s'agira à travers ce présent chapitre d'étudier les propositions concrètes mises de l'avant par Nkrumah, comme l'industrialisation à outrance, la mise en œuvre d'un marché et enfin l'édification d'une action commune permettant l'établissement d'une autorité centrale avec la création d'un gouvernement à l'échelle du continent en vue de l'unifier.

Dans un premier temps nous nous intéresserons aux propositions politiques de Nkrumah en lien avec le gouvernement continental. De ce fait il sera question de dresser un portrait sur le débat qui entoure la forme que devrait prendre l'unité africaine. Nous verrons comment Nkrumah aborde dans cette perspective d'organisation continentale la question de la souveraineté des nations. Il s'agit comme nous allons le voir d'une problématique complexe, car le projet du dirigeant ghanéen tend à remettre en question le principe et la nature même de ces constructions étatiques, qui sont pour lui des sources de divisions. Enfin nous verrons les modalités de la mise en place d'un gouvernement continental comme ultime objectif du projet panafricain de Kwame Nkrumah.

Nous porterons ensuite une attention particulière à la stratégie économique développée par le dirigeant ghanéen. En effet nous avons pu constater durant le chapitre précédent que Nkrumah tente de conceptualiser une idéologie socialiste propre à l'Afrique. Il s'agira donc ici d'analyser les propositions économiques concrètes de ce dernier. Plus spécifiquement son choix d'une industrialisation à outrance plutôt qu'une mise en avant de l'agriculture comme son homologue Julius Nyerere. Cette question de l'industrialisation nous permettra de porter un regard sur plusieurs éléments sous-jacents à celle-ci. Notamment les préalables manquants identifiés par Nkrumah pour lancer cette reconstruction sociétale. Particulièrement un esprit de travail et une conception « capitaliste » de la consommation qui font défaut aux Africains, à cause, d'après Nkrumah, de certains états d'esprit et coutumes issus de la société traditionnelle. De plus, cette question du

développement économique nous permettra d'analyser le discours de Nkrumah sur les grands ensembles et comment ce dernier cherche à déconstruire leurs caractéristiques pour adapter les éléments positifs à l'Afrique et ne pas réitérer les erreurs du passé. Ce sera le moment pour Nkrumah, après avoir évoqué les grands ensembles, de convaincre les dirigeants africains de la nécessité d'établir une structure étatique favoriser les échanges de flux financiers et humains au sein du continent. Enfin, dans une perspective de développement économique, Nkrumah propose dans son écrit la mise en place d'un marché commun propre sous-tendu par une centralisation des ressources du continent en vue d'assurer une croissance économique viable. Enfin, nous nous intéresserons dans la dernière partie de ce chapitre sur le « moment 1963 » et la création de l'Organisation de l'unité africaine. Il s'agira pour nous d'analyser cet événement en nous questionnant sur l'échec de Kwamé Nkrumah quant à sa vision radicale de la construction de l'intégration.

## 1. Les propositions politiques de Kwamé Nkrumah

### 3.1 L'unité africaine : un projet qui fait débat au sein des leaders africains

Le contexte des indépendances est pour Nkrumah le moment adéquat pour jeter les bases de l'unité entre les différentes nations africaines. Cette notion de « momentum » traverse l'ensemble de son ouvrage. Dans le sens où les indépendances favorisent un contexte d'action et d'opportunités que les Africains doivent saisir pour se libérer et se développer. Toutefois, comme nous l'avons constaté, si les idéaux panafricains sont présents sur le continent africain, leur application en une forme politique cohérente et unifiée s'avère être une tâche complexe tant les conceptions varient au sein des leaders africains<sup>1</sup>. Cela se manifeste par des divergences de point de vue sur le projet d'intégration dans les premiers moments de l'indépendance. Il est alors intéressant d'analyser la façon dont Nkrumah perçoit et traite ces différentes approches et comment il tente, par sa rhétorique, de promouvoir son projet.

La décolonisation est un processus complexe pour les jeunes nations africaines, en raison notamment de leur situation interne, mais aussi, parce que se pose désormais la question de la nature des liens futurs à tisser avec les anciennes puissances coloniales<sup>2</sup>. Si Nkrumah critique ouvertement ces dernières et tend à rejeter tout maintien de liens, pour de nombreux autres leaders africains, cette interprétation n'est pas aussi simple et naturelle<sup>3</sup>. Notamment dans les anciennes colonies françaises qui reçoivent une aide financière de la France<sup>4</sup>. Pour David Williams, historien contemporain de cette période, la rapidité de l'accession aux indépendances doit être vue comme un élan de libération par ses aspects positifs, mais aussi comme une période de bouleversements trop rapides pour des nations fragiles qui pourraient dépendre du soutien économique des anciennes

---

<sup>1</sup> Dramé, *op. cit.* p. 55.

<sup>2</sup> Rajen Harshe, « Reflections on Organization of African Unity », *Economic and Political Weekly*, no. 8 (1988), p. 374.

<sup>3</sup> David Williams, « How Deep the Split in West Africa », *Foreign Affairs*, no. 11 (1961), p. 123

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 123.



puissances coloniales. Notamment la France qui possède des liens très forts avec ses colonies, ce même après les indépendances.

Or, nous l'avons constaté, Nkrumah tend à faire fi, des particularismes pour dresser un constat unique de la situation économique et sociale des jeunes nations africaines et des maux auxquels elles font face. Il est fondamental de préciser ici que ces omissions sont consciemment effectuées par Nkrumah. En effet, il est clair que ce dernier a bien conscience de cette dépendance vis-à-vis des anciennes puissances coloniales. Considérant ce fait, le remède se trouve alors, selon l'*Osagyefo*, dans la solidarité entre les Africains qui doit devenir le socle du développement du continent. Ainsi pour le leader ghanéen, la lutte contre le colonialisme et les prémisses de sa future disparition ne peuvent s'envisager qu'à travers l'alliance des nations africaines dans une perspective de coopération politique, économique et sociale<sup>5</sup>. C'est d'ailleurs dans cette perspective que s'inscrit l'Union Ghana/Guinée que les deux leaders respectifs de ces deux pays ont voulu concevoir comme un noyau de la future intégration africaine<sup>6</sup>.

Cette union à laquelle s'ajoute le Mali voit la création de l'Union des États africains (U.E.A.), le 29 avril 1961 qui est, selon le dirigeant ghanéen, « le noyau des États-Unis d'Afrique »<sup>7</sup>.

Cette organisation est le socle du projet des États-Unis d'Afrique porté par Nkrumah dans son ouvrage *Africa Must Unite*. C'est aussi durant cette période du début des années 1960 qu'apparaît le « groupe de Casablanca » qui désigne les nations engagées auprès du Ghana et de la Guinée dans la construction de l'unité africaine autour d'une même approche, radicale et immédiate<sup>8</sup> sur la base d'un socialisme dont les caractéristiques sont pensées en lien avec les

---

<sup>5</sup> Kurt Young, « Africa Must Unite Revisited: Continuity and Change in The Case for Continental Unification », *Africa Today*, no. 1 (2010), p. 45.

<sup>6</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 168.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>8</sup> Ce groupe comprend : Le Ghana, la Guinée, le Mali, la Libye, l'Égypte, le Maroc et le Front de libération national de l'Algérie.

réalités du continent africain. Ces derniers sont opposés au groupe de « Monrovia »<sup>9</sup> avec à sa tête le Nigéria et la Côte d'Ivoire et qui défend le modèle des États-nations et ne remet pas en cause le capitalisme comme idéologie de développement pour le continent. Cette rivalité est structurée autour d'une profonde divergence de point de vue quant à la réalisation de l'unité du continent. Car si tous les pays africains concevaient de mettre en œuvre une solidarité entre eux à travers l'unification du continent africain, les nations entourant le Ghana souhaitaient que cette dernière se fasse sur la base première d'une coopération totale entre ces derniers. Ce point de vue, radical et immédiat se ressent lors que l'Osagyfo affirme qu' :

Après la seconde conférence au sommet de l'U.E.A., qui se tint à Bamako le 26 juin 1961, nous publiâmes un communiqué où nous réaffirmions notre détermination à continuer de soutenir les peuples africains dans leur lutte pour la libération nationale, en particulier en Algérie, au Congo et en Angola. [...] Cela montre l'utilité d'une union entre États africains. Mon grand espoir est que l'U.E.A. prouve qu'elle est le bon système qui mènera plus tard à l'unité parfaite du continent. Nous devons avoir sans cesse devant les yeux notre but ultime, les États-Unis d'Afrique, parmi toutes les perplexités, pressions et flatteries auxquelles nous nous heurterons, afin de ne pas nous laisser distraire ni décourager par les difficultés et les pièges qui nous attendent à n'en pas douter.<sup>10</sup>

La profondeur des désaccords entre les deux groupes reste une question en débat chez les historiens de cette période; toutefois il apparaît clairement que le groupe dirigé par Nkrumah se distingue par sa radicalité et sa volonté d'agir promptement. C'est la mise en place de la coopération, par des actions concrètes sur le plan politique, qui permettra d'établir l'unité africaine. Nkrumah et ses homologues africains, Touré et Keita adoptent une position radicale vis-à-vis du « socialisme africain », ce qui les pousse, comme le souligne Dramé dans son ouvrage à « adopter une vision radicale et immédiatiste du panafricanisme »<sup>11</sup>. Si les pays du groupe de Monrovia s'accordent pour souligner l'importance de l'unité du continent, leurs visions en revanche diffèrent. En effet l'approche ces dernières se veut pragmatique et « pratique »<sup>12</sup> que certains peuvent

---

<sup>9</sup> Premièrement appelé le groupe de Brazzaville.

<sup>10</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 170.

<sup>11</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 108

<sup>12</sup> Williams, *op. cit.*, p. 119.

qualifier de « réaliste ». Ces derniers partagent plutôt une vision gradualiste du projet d'intégration africaine. Ils considèrent nécessaire de maintenir des liens étroits avec l'Occident. Le « socialisme africain » est perçu à travers une perspective modérée et sur une base capitaliste<sup>13</sup>. L'unité politique découlera naturellement de ce processus sans pour autant être forcée<sup>14</sup>. De plus, les Etats appartenant au groupe de Monrovia ne rejettent pas l'aide des anciennes puissances coloniales qu'ils ne considèrent pas comme du néocolonialisme, mais comme un aide indispensable pour le développement du continent<sup>15</sup>. D'un point de vue extérieur, nous pouvons voir dans ces deux groupes une divergence dans la mise en exergue d'un idéal. Nkrumah et ses alliés soutiennent le besoin pour l'Afrique de se projeter dans l'inconnu et l'obscurité du futur, quitte à faire des erreurs sur la base d'un contrat de confiance entre les nations africaines.

Les États de Casablanca sont convaincus que l'unité politique doit venir d'abord, comme prélude nécessaire à la création du champ étendu pour lequel on peut établir des plans communs de développement économique et social<sup>16</sup>.

Le groupe de Monrovia quant à lui - sans pour autant être en désaccord avec le programme économique proposé par ses opposants de Casablanca, cherche un développement progressif. Les nouvelles nations africaines doivent se développer et l'unité se formera une fois que le continent africain sera renforcé par cette période de construction nationale. Si l'opposition entre ces deux groupes se fait sur une base non violente et par des relations individuelles entre dirigeants « plutôt cordiales »<sup>17</sup>, une rupture conceptuelle profonde est cependant bien présente. Il est intéressant d'analyser l'approche de Nkrumah de cette rivalité dans un ouvrage qui se veut rassembleur sur un projet politique majeur.

---

<sup>13</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 109.

<sup>14</sup> Williams, *op. cit.*, p. 120.

<sup>15</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 108.

<sup>16</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 174.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 120

Si Nkrumah choisit de ne pas éluder cette divergence, sa thèse met cependant l'accent sur le caractère nécessaire et impératif de l'unité du continent, pour soutenir le bienfondé de la vision du groupe de Casablanca, comme nous pouvons le constater :

Je ne vois pas comment les États d'Afrique seraient en sécurité si leurs chefs, dont nous-mêmes, n'avons pas la conviction profonde que le salut de l'Afrique est dans l'unité [...], car l'union fait la force, et je le constate, les États africains doivent s'unir, ou alors se vendre aux impérialistes et aux colonialistes pour une assiette de soupe, ou encore se désintégrer individuellement<sup>18</sup>.

De plus, le leader ghanéen considère explicitement que des éléments extérieurs au continent cherchent à exploiter ce désaccord entre les deux groupes.

Certains journaux étrangers firent une grosse publicité à la conférence de Casablanca. Quelques-uns virent en elle un pas sur le chemin de l'unité ; d'autres semblèrent se complaire à souligner qu'une poignée seulement d'États africains y assista, et qu'elle ne représentait donc pas l'opinion africaine<sup>19</sup>.

Sur l'absence des représentants des États membres du groupe de Casablanca à la conférence de Monrovia en mai 1961, Nkrumah n'apporte aucun élément d'explications hormis le fait que : « Le Congo n'avait pas été invité en raison de son instabilité gouvernementale »<sup>20</sup>. Nkrumah entend, comme nous pouvons le voir ici, mettre en avant la notion d'unité au sein de cette divergence et minimiser autant que possible les divergences apparentes.

Une étude des résolutions votées et des recommandations faites montre à quel point les buts des États qui se rencontrèrent à Casablanca et Conakry d'une part, Monrovia et Dakar d'autre part, étaient similaires. Les uns et les autres, en fin de compte, recherchaient une forme d'unité<sup>21</sup>.

Le leader ghanéen n'insiste pas sur ces « divergences d'opinions » qui lui apparaissent d'ailleurs surmontables, mais concentre son argumentaire sur les éléments qui suggèrent une convergence politique ainsi que les perspectives politiques et économiques communes<sup>22</sup>.

Toutefois, malgré les relations « cordiales » entre les leaders africains dont la vision panafricaine diffère, les divergences se trouvent notamment dans l'héritage colonial dont Nkrumah

---

<sup>18</sup> *Ibid*, p. 172.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>22</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 175.

cherche à diminuer les particularismes. Ces réalités imposent aux jeunes États des stratégies politiques et économiques différentes et le pragmatisme des États de Monrovia, composé en grande partie des anciens territoires coloniaux français, semble être inconciliable avec l'idéalisme et le radicalisme des États du groupe de Casablanca.

Si la nécessité de l'unité semble être un élément de consensus entre ces nations, les réalités économiques, politiques et sociales du contexte des années 1960 marqué par les indépendances et les constructions nationales poussent les dirigeants africains à considérer les choix les plus sûrs pour leur nation. Le principe de l'impératif compose la pensée des nations de Casablanca, notamment sur la question des frontières<sup>23</sup>. En effet, ces dernières proposent la suppression des barrières douanières inhérentes à une telle construction territoriale. À l'inverse les nations de Monrovia entendent conserver les frontières et adapter l'économie à celles-ci. "It recommended promotion of trade between African countries by regional customs unions and progressive establishment of common external tariffs, harmonization of development policies, including investment codes and conventions"<sup>24</sup>. La question des frontières est fondamentale dans le cadre du projet des États-Unis d'Afrique porté par Kwamé Nkrumah et constitue l'un des facteurs de mise en minorité de sa vision. Il s'agit, comme nous allons le voir, de la remise en question de l'une de ses problématiques sous-jacentes : la souveraineté.

### **3.1 La question de la souveraineté dans la vision de Nkrumah**

La souveraineté est une problématique majeure dans le cadre des indépendances africaines et la construction d'un continent unifié. En effet, les indépendances impliquent une période de reconstruction des États-nations distincts avec des chefs d'État qui vont les représenter. Ces derniers vont, très logiquement agir en fonction des intérêts de leurs nations respectives et seront

---

<sup>23</sup> Rajen Harshe, *op. cit.*, p. 373.

<sup>24</sup> Williams, *op. cit.*, p. 118.

méfiant face à une proposition qui peut remettre en cause leur pouvoir. Or, Nkrumah remet en question l'idée de souveraineté nationale dans le cadre de la mise en place d'un gouvernement continental.

Une recherche lexicologique au sein de l'ouvrage *Africa Must Unite* permet de mettre en lumière deux éléments fondamentaux dans la conception soutenue par Nkrumah de la question de la souveraineté. Premièrement, dans le chapitre sept, intitulé « Comment on obtient souveraineté », le leader ghanéen conçoit la souveraineté comme la déclinaison finale du processus des indépendances, car celle-ci permet la mise en place d'une constitution et des lois qui en découlent et donc le contrôle législatif et judiciaire de son territoire<sup>25</sup>. L'évocation de la souveraineté permet à Nkrumah d'attaquer les anciennes puissances coloniales sur ce qu'il conçoit comme des pratiques de division des peuples durant la période de domination par la mise en place de chartes spécifiques à certaines régions au sein d'un même territoire (comme dans le cas exposé par Nkrumah dans son ouvrage dans le chapitre sept dédié à la souveraineté, « les Ashantis »), mais aussi sur les pratiques de cette dernière alors même que l'indépendance était planifiée. En effet, Nkrumah dénonce dans son écrit, le fait que les Anglais aient, au sein du territoire ghanéen, nommé un chef Ashanti au poste de gouverneur, assurant à un adversaire politique de Nkrumah des pouvoirs forts au niveau local. Il s'agit, selon Nkrumah, d'une stratégie mesquine et qui met en avant le vrai visage de l'ancienne puissance colonialiste qui dans ses derniers retranchements a tenté d'ériger des obstacles à la jeune nation ghanéenne et son développement.

La souveraineté est alors vue à travers le prisme néocolonialiste puisque les anciennes puissances coloniales cherchent, selon Nkrumah, à favoriser un système limitant les nouveaux États africains dans leurs constructions législatives et par ce biais, maintenir un rapport de force de dominant à dominé. Cette conception est claire dans le passage suivant :

---

<sup>25</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 80.

Tout peuple souverain possède indéniablement le droit strict d'introduire des changements dans les règles par lesquelles il est gouverné, de se tenir au courant des changements dynamiques apportés par le progrès social, politique, économique et technique<sup>26</sup>.

Comme Carl Schmitt l'évoque dans son ouvrage sur la souveraineté<sup>27</sup>, cette dernière ne peut se concevoir comme un « pouvoir dérivé »,<sup>28</sup> mais bien comme le « pouvoir suprême »<sup>29</sup> d'une nation. L'idée exprimée par Nkrumah ici permet d'évoquer un élément fondamental dans la question de la souveraineté, qui est l'établissement d'une norme, devenant de facto officielle pour l'ensemble du territoire constituant la nation, basée sur les réalités de cette dernière et des valeurs privilégiées par le nouveau pouvoir<sup>30</sup>. Soit comme nous l'avons constaté, la volonté de créer une société nouvelle basée sur la « personnalité africaine » et la mise en valeur d'hommes et de femmes dédiés à la réalisation d'un idéal, dans notre cas le développement économique et social du continent et son unité. Ce qui justifie selon Nkrumah, la mise en place d'un régime fort, permis par l'acquisition d'une souveraineté totale.

Si on donne au président une autorité accrue, c'est pour lui permettre d'exercer une direction positive, ce qui est vital pour un pays qui tente de s'élever sans aucun appui extérieur. Si je puis faire la comparaison, c'est un peu le travail de Sisyphe, sauf que nous avons à faire monter la pente non à une pierre, mais à un peuple<sup>31</sup>.

Ici Nkrumah met l'accent sur le fait de placer le pouvoir entre les mains d'une personne qui sera en charge de porter le projet national, qui est métaphoriquement représenté par la pierre. Il y a dans cette conception l'idée du pouvoir personnalisé et concentré entre les mains du père de l'indépendance. L'aspect radical du discours de Nkrumah perçu par beaucoup comme une démonstration d'autoritarisme doit être appréhendée et analysé dans le contexte des indépendances qui impose des problématiques importantes au continent africain et à ses jeunes nations.

---

<sup>26</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 103.

<sup>27</sup> Carl Schmitt, *Political Theology: Four Chapters on the concept of Sovereignty*, Chicago, University of Chicago Press, 2005, 52 p.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 109.

Deuxièmement, Nkrumah conçoit la souveraineté au-delà du cadre strict de l'État-nation. Comme nous l'avons constaté, une grande partie de cette conception se base sur la poursuite d'un idéal : l'unité du continent africain. Ainsi, l'accession à celle-ci ne doit pas être un objectif final, mais une étape.

Mais, de même que je me suis toujours soucié de l'indépendance et du développement du Ghana, en tant qu'élément de libération et reconstruction totale de l'Afrique, et que j'en ai fait l'un des principes de ma politique étrangère, j'ai toujours eu le sentiment que notre constitution devait donner une preuve positive que le Ghana est prêt à sacrifier, s'il le faut, sa souveraineté individuelle à la souveraineté générale de l'Afrique<sup>32</sup>.

Ce point de vue du président ghanéen est particulièrement réfléchi, dans sa formulation et sa position dans l'ouvrage. En effet, après avoir démontré au cours de son ouvrage, le parcours du Ghana dans l'accession à sa propre souveraineté, la dureté du combat, les sacrifices consentis et les espoirs pour le présent et l'avenir. Nkrumah profite de la dernière partie de ce chapitre dix intitulé « Notre constitution ghanéenne » pour montrer que, malgré toutes ces difficultés et inconnues, la proposition d'abandonner la souveraineté nationale au profit de l'union africaine ne relève pas uniquement du président du Ghana, mais aussi de son peuple qui est entièrement dévoué à la construction d'un avenir non pas pour un pays, mais pour le continent. Nkrumah, rappelons-le, considère sa victoire aux élections législatives de 1956 comme la preuve d'une adhésion totale de son peuple à son projet. Comme nous pouvons le voir ci-dessous, Nkrumah, dans son discours, fait-en sorte de collectiviser les décisions prises par le gouvernement du pays.

C'est, me semble-t-il, la première fois qu'un État indépendant et souverain offre spontanément de sacrifier sa souveraineté à la cause de l'unité. C'est notre contribution libre, publique et sincère, au rassemblement d'États qui sont frères et voisins comme étant le meilleur moyen d'améliorer la condition des peuples de l'ensemble du continent<sup>33</sup>.

Il est ici intéressant de voir que le déterminant « notre » accentue le versant collectif de cette décision, renforcé par les adjectifs « libre », « public » et « sincère » qui cherchent à capter

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>33</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 110.



l'émotion du lectorat. Nous pouvons aussi émettre l'hypothèse qu'une telle formulation relève d'une stratégie du leader ghanéen de s'ancrer dans la mémoire collective africaine comme le dirigeant d'une nation prête à tous les sacrifices pour la réalisation d'un idéal. Cette affirmation, directe et sans concession, permet en partie de comprendre la résurgence de Nkrumah dans les discours militants panafricains actuels.

Au début de la ruée vers l'indépendance, quelques-uns des nouveaux États africains sont jaloux de leur souveraineté et tendent à exagérer le séparatisme, à un moment de l'histoire qui exige que l'Afrique soit unie pour que leur indépendance soit préservée<sup>34</sup>.

Dans le cadre de la divergence de point de vue entre les groupes de Monrovia et de Casablanca sur la forme que prendrait le projet d'unification et ses applications, la question de la souveraineté constitue un élément de rupture fondamentale et sur lequel la radicalité de la conception de Nkrumah sera mise en minorité. En effet, le point de vue majoritaire des autres chefs d'États africains est que la construction de l'unité devrait se faire sur la base d'une coopération entre les États-nations dans le respect des souverainetés de chacun.

### **3.1 L'édification d'un gouvernement continental comme ultime objectif**

Un questionnement majeur reste en suspens durant une grande partie de la lecture d'*Africa Must Unite*. De quelle façon un tel projet peut-il se réaliser et quelle sera sa forme organisationnelle ? En effet, la stratégie déployée par Nkrumah pour influencer ses homologues-chefs d'État africains passe en grande partie par la volonté de convaincre du bien-fondé d'un tel projet, à travers la composition d'un récit historique précis et la mise en avant des maux qui touchent le continent africain dans le contexte des indépendances. Comme nous pouvons le constater quand le leader panafricaniste constate que :

Certains affirment que l'Afrique ne peut s'unir parce qu'elle n'a pas les trois communautés indispensables pour cela : communauté de race, de culture et de langue. Il est vrai que pendant des siècles, nous avons été divisés. [...] Nous nous sommes différenciés culturellement, et cela affecte

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 176.

notre façon de voir les choses et conditionne notre développement économique. Tout cela est inévitable et s'explique par l'histoire<sup>35</sup>.

Dans son chapitre quinze intitulé « vers l'unité africaine », un survol sommaire des évolutions du panafricanisme des États-Unis et de son transfert sur le continent africain permet à Nkrumah de mettre en évidence la présence forte, depuis des décennies, d'une volonté d'unité des peuples africains, continentaux ou diasporiques. Ce passage en revue soutient le caractère naturel d'une telle exigence, qui s'explique par l'affirmation progressive de ce lien qui unit les Africains entre eux par la mise en avant d'un héritage traumatique commun. Nkrumah cherche ici à énoncer une identité commune aux Africains qui se base sur une communauté de souffrance, mais aussi une communauté de destin.

Quand je rencontre d'autres Africains, je suis toujours impressionné par tout ce que nous avons en commun. [...] Le mieux est de dire que j'ai le sentiment de notre unité en tant qu'Africain. En termes concrets, cette unité profonde s'est manifestée par la naissance du panafricanisme et par l'intervention dans la politique mondiale de ce qu'on a appelé la personnalité africaine<sup>36</sup>.

Pour Nkrumah, la première étape de l'intégration africaine se trouve dans la multiplication des conférences entre États africains sur les thèmes du panafricanisme et de la coopération économique. La question de la sécurité, dans un contexte mondial tendu, arrive très vite dans les débats ce qui suscite d'autant plus l'intérêt des panafricanistes dans une organisation continentale. En effet, l'Afrique subit de manière passive, le conflit idéologique entre les deux blocs qui bouleverse le monde. Dès lors pour les partisans du panafricanisme, l'union serait une solution pour garantir la sécurité du continent. L'optimisme de Nkrumah dans cette période s'exprime à travers sa détermination à procéder de manière graduelle afin d'atteindre son objectif maximal, soit l'unification du continent africain.

Sur le plan strictement politique, Nkrumah cherche les clés de l'organisation du continent africain à travers l'exemple des grands ensembles présents dans le contexte des années 1960 comme

---

<sup>35</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 159.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 160.

les USA, l'URSS, le Canada et la Chine. Cette démarche est marquée par une volonté de Nkrumah d'ancrer son argumentaire dans des cas concrets et facilement compréhensible par son lecteur qui identifiera facilement les différents cas exposés.

Chacune d'elles [union d'États] s'est créée à une époque différente, mais toutes visent à offrir aux États ainsi unis une plus grande protection contre les pressions destructrices intérieures et extérieures, et à créer, à l'intérieur de l'union, les conditions de viabilité et de sécurité qui hâtent l'évolution économique<sup>37</sup>.

En évoquant l'histoire de la constitution et de l'évolution de grands ensembles étatiques tels que les USA, l'URSS, le Canada et le Venezuela ainsi que leurs particularismes, Nkrumah analyse ces différents modèles et évoque leurs caractéristiques en présentant à chaque fois ses propres réflexions dans la dernière partie de son chapitre sur les « exemples de grandes unions d'états ». En procédant ainsi, Nkrumah cherche à montrer comment les grands ensembles ont procédé pour se former et mettre en avant le fait qu'ils ont tous dû commencer quelque part. Ce quelque part est la mise en place d'une association d'États qui vont par des négociations et des accords arriver par formes chacun de ces grands ensembles. Il prend d'ailleurs le temps de décrire en détail comment les États-Unis ainsi que l'URSS se sont formés. Toutefois, Nkrumah présente ces différents procédés pour mieux démontrer que le continent africain ne peut pas simplement copier ces modèles. Il faut, selon le leader ghanéen, trouver dans ces exemples les éléments à reprendre, soit les points forts et écarter ceux qui ne conviendront pas au continent africain.

Nkrumah veut agir dans le contexte immédiat des indépendances pour mieux évoluer avec les bouleversements et ne pas seulement être dans la réaction et en subir les conséquences comme la perspective pragmatique du groupe de Monrovia semble, selon lui, le préconiser. L'union du continent doit donc être, pour Nkrumah, l'affaire de l'ensemble des dirigeants et des peuples de ce

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 236.

dernier et pas seulement pensé dans une perspective régionale. De plus, pour le leader ghanéen, une réflexion à l'échelle du continent simplifierait grandement sa planification et son organisation par ses dirigeants.

Le gouvernement continental évoqué par Nkrumah dans le dernier chapitre de son ouvrage intitulé « du gouvernement continental de l'Afrique » serait composé des leaders des nations africaines et régulé par une constitution qui en assurerait la base légale. Les dernières pages de ce chapitre sont cruciales pour comprendre la portée continentale de son projet.

Tandis que nous, les Africains, pour qui l'unité est le but suprême, nous efforçons de concerter nos efforts dans ce sens. [...] Nous autres Africains, qui poursuivons actuellement notre unité, sommes parfaitement conscients de la validité de notre intention<sup>38</sup>.

La définition de cette hiérarchisation gouvernementale et le rôle de chacun restent relativement flous à travers l'écrit du leader ghanéen. Toutefois, l'établissement de constitutions pour encadrer l'exécutif, le judiciaire et législatif, sur le modèle des de celles des grandes nations, permettrait, selon Nkrumah, de répondre à la plus grande critique qui pourrait être faite soit :

Je sais que quand nous parlons d'union politique, ceux qui nous critiquent se hâtent de faire remarquer que nous tentons de nous imposer comme chefs des autres pays et d'annuler leur souveraineté. Mais les nombreux exemples que nous avons cités ont montré que l'égalité des États est jalousement gardée dans chaque constitution et que la souveraineté est maintenue<sup>39</sup>.

Le leader ghanéen répond ici aux critiques sur le fait qu'il chercherait à s'accaparer le pouvoir et nuance son propos sur la souveraineté des États membres de la future entité fédérale en évoquant que celle-ci peut être maintenue. Nous pouvons supposer que Nkrumah a particulièrement conscience de la nature complexe et sensible d'une problématique comme celle de la souveraineté et de la méfiance que sa proposition peut entraîner auprès des autres dirigeants africains. En adoptant une posture proactive face aux critiques, Nkrumah entend démontrer que la proposition d'un projet comme celui de l'unité africaine peut être en adéquation avec le respect

---

<sup>38</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 249.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 249.

des souverainetés. Il est à considérer ici que le leader ghanéen fait preuve d'un réalisme fort sur un sujet qui peut être une source particulièrement importante de méfiance et de divisions. La convocation des différents modèles des grands ensembles sert alors avant tout à rassurer. Dans cette perspective d'évocation des grands ensembles, nous allons maintenant nous intéresser au versant économique de la proposition du projet de Nkrumah.

## **2. L'intégration économique comme voie d'indépendance et de développement : entre réalisme et utopie**

### **2.1 L'industrialisation comme support à l'édification de l'économie panafricaine**

La pensée de Nkrumah en ce qui a trait à l'industrialisation et à l'économie se rapproche des discours de Marcus Garvey, à savoir que l'homme noir doit posséder et être propriétaire de biens pour s'affirmer et être autosuffisant afin d'éviter la dépendance. En effet, pour le leader ghanéen, la liberté politique, c'est-à-dire l'indépendance, n'est qu'une étape et serait inutile si elle ne se conjugue pas avec l'émancipation économique de laquelle émergera l'intégration du continent africain dans le monde sur la base de l'industrialisation<sup>40</sup>.

Comme l'indique le titre du chapitre 13 « Reconstruction et développement »<sup>41</sup>, la perception de l'émancipation économique chez Nkrumah se conçoit en deux étapes. Dans un premier temps par la nécessité d'établir un constat sur les réalités du continent africain, ses forces, mais principalement ses faiblesses, comme nous pouvons le constater ici lorsqu'il note que :

Les États qui sortent du colonialisme ont à faire face au gigantesque problème de transformer leur économie, qui consiste presque uniquement à faire du commerce et à produire des matières premières, en un système productif capable de porter la superstructure d'une agriculture et d'une industrie modernes. Nous manquons tous également de capitaux, de main-d'œuvre qualifiée et de personnel à compétences techniques pour faire progresser notre développement au rythme qu'exigent nos objectifs<sup>42</sup>.

Cette étape de reconstruction, comme nous l'avons évoqué précédemment à travers la pensée socialiste de Nkrumah, passe par la formation des Africains à des postes administratifs précis afin qu'ils deviennent partie intégrante du processus de développement du continent. De plus, outre la formation, le leader ghanéen identifie un autre problème majeur dans le cadre du développement du continent, celui de la notion d'épargne et de dépense. Or c'est une nécessité dans une perspective d'évolution des revenus envisagés par Nkrumah. Pour ce dernier, une des

---

<sup>40</sup> Charles Quist-Adade, « Kwame Nkrumah: The Big Six and the Fight for Ghana's Independence », *The Journal of Pan African Studies*, no. 9 (2007), p. 230.

<sup>41</sup> Reconstruction and development.

<sup>42</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 122.

causes de cette problématique est le système familial africain, qui fait que dans un foyer, un individu gagne un salaire et beaucoup vivent à ses crochets. Le vocabulaire employé par Nkrumah est d'ailleurs très marquant, car il considère qu'un tel système favorise les « paresseux et les faibles »<sup>43</sup>.

Nkrumah souhaite reconstruire une société africaine dans laquelle les individus deviennent des consommateurs avertis et actifs. Cette vision se rapproche d'une perspective capitaliste, toutefois le leader ghanéen justifie ses propos. En effet, pour ce dernier, l'épargne est la clé du développement et l'accumulation des richesses doit être orientée dans une perspective positive pour le continent africain. Le développement de l'Afrique doit aussi passer, selon le leader ghanéen, par le bien-être des travailleurs qui pourront bénéficier des fruits de leur dur labeur et non pas simplement voir leur argent consumé par des personnes vivant à leur dépend.

Le leader ghanéen à travers sa réflexion ne considère pas les flux de capitaux comme un problème, il s'oppose aux capitaux étrangers qui impliquent un lien de domination et nourrissent le néocolonialisme, de plus il fustige les individus qui en recherchent l'accumulation. En effet, le capital d'un individu doit être au service du pays pour en favoriser son développement. Cette phase de reconstruction doit être rapide, planifiée et pensée à l'échelle du continent. Dans cette perspective, Nkrumah propose la circulation de « cerveaux » dans le continent. Il s'agit des individus formés et dont les compétences doivent être mises au service des jeunes nations africaines pour combler le vide dans les domaines scientifiques inhérents au développement par l'industrialisation. Cette phase est aussi marquée par la présence d'un État fort, condition *sine qua non*, dans l'esprit de Nkrumah, pour mener la nation ghanéenne vers le progrès.

C'est pour ces raisons que nous avons créé l'économie obligatoire et interdit l'importation des articles que nous considérons comme facultatifs. Nous avons aussi instauré une loterie nationale, augmenté les possibilités de l'épargne postale et créé une autre 'caisse d'épargne' dans le cadre de notre Banque Nationale. Nous nous intéressons aux moyens d'encourager les gens à investir dans les affaires

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 125.

nouvelles, ce qui encouragera également l'entreprise et l'initiative, contribuant par là à former d'habiles directeurs<sup>44</sup>.

Il est intéressant de noter que Nkrumah n'indique pas quels sont les produits considérés comme « facultatifs ». Mais cette volonté de contrôle démontre la conception faite par Nkrumah de l'économie et la place de l'entité gouvernementale dans sa régulation. Nous pouvons constater ici comment le dirigeant ghanéen pense l'économie dans une perspective socialiste. En effet, loin d'une perception libérale, Nkrumah prône un contrôle total sur les divers marchés et principalement en ce qui concerne les liens économiques avec les pays étrangers, en premier lieu dans une perspective de ne pas soumettre le Ghana à des liens néocoloniaux.

Nkrumah lance un appel aux nations africaines, et notamment aux États du groupe de Monrovia dont les liens avec la France restent forts, en vue d'agir avec prudence. L'insistance de ce dernier sur cette question est compréhensible tant elle est complexe et va influencer sur l'avenir du continent africain et la prospérité des nations qui le composent.

En d'autres termes, le problème est d'obtenir des capitaux tout en les contrôlant assez pour éviter qu'ils soient exploités autrement qu'on ne le voudrait, et de préserver son intégrité et sa souveraineté sans liens économiques ou politiques gênants avec *aucun*<sup>45</sup> pays, bloc ou système<sup>46</sup>.

Cette vision développée par Nkrumah nécessite une politique commune à l'échelle du continent pour être fonctionnelle sur la base d'un constat omettant grandement les réalités et particularismes inhérents à chaque nation africaine. De plus nous pouvons avancer que l'imposition constante de sacrifices et d'austérité à des individus face à des nations qui permettent l'élévation sociale par l'accumulation de capitaux déstabilisera le gouvernement face à une montée de plus en plus importante de mécontentement et de remise en question<sup>47</sup>. L'argumentaire développé par

---

<sup>44</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 126

<sup>45</sup> En italique dans le texte.

<sup>46</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 127.

<sup>47</sup> La chute de Kwame Nkrumah ne peut être totalement mise sur le compte du mécontentement d'une partie de la population. Ainsi ce propos reste en grande partie une supposition de ce qui aurait pu arriver à long terme si la vision de Nkrumah ne parvenait pas à réunir les autres nations africaines. Toutefois la montée en puissance de l'opposition au sein même du Ghana suggère les prémices d'un tel événement.



Nkrumah sur la question industrielle dans sa première phase, soit la reconstruction, relève d'un idéalisme fort qui est prégnant dans *Africa Must Unite*. En effet, si Nkrumah porte un regard sur l'histoire industrielle européenne pour y chercher les éléments positifs dans la perspective de soutenir son projet, il souhaite surtout en dégager les éléments négatifs afin de justifier une émancipation par rapport auxdits modèles. Les éléments positifs évoqués par Nkrumah relèvent de la notion de sacrifice avec le puritanisme, mouvement protestant : « qui recommandait la frugalité et blâmait les dépenses inutiles et ostentatoires »<sup>48</sup> et l'Église protestante qui prônaient - à l'inverse de l'Église catholique - une vision de la religion dans laquelle les individus peuvent s'élever dans la société pour faire fructifier leurs potentiels à partir du cadeau de Dieu, la vie.

Le protestantisme exhorta à travailler dur et à être économe ; il fit de l'épargne, réinvestie dans les entreprises profitables, une vertu cardinale<sup>49</sup>.

L'évocation de ce bouleversement religieux dans un ouvrage porté sur l'unité africaine n'est pas anodine et doit faire l'objet d'une analyse. En effet, le leader ghanéen attaque ici de manière explicite l'un des freins qu'il identifie comme majeur pour le développement des sociétés africaines : le tribalisme. Compte tenu de l'importance de l'histoire dans l'argumentaire de Nkrumah, il est intéressant de noter que ce dernier n'évoque que très peu cette forme d'organisation sociétale dans la partie dédiée au contexte précolonial, mais que celle-ci devient récurrente pour évoquer les difficultés auxquels fait face le Ghana dans sa quête pour l'indépendance et après l'acquisition de celle-ci, les limites au développement du continent. Cette stratégie est pour Nkrumah, le moyen d'établir les conditions préalables à la mise en place d'une société industrielle.

Le terme « tribalisme » chez Nkrumah comprend deux aspects majeurs. Premièrement sa forme politique qui implique un groupement d'individus au sein d'un territoire donné avec une organisation hiérarchique à la tête de laquelle se trouve un chef dont les pouvoirs varient.

---

<sup>48</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 130.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 131.

Le principe de l'administration indirecte, adopté en Afrique occidentale et dans d'autres régions du continent, en ceci que les chefs pouvaient administrer leurs districts à condition de ne rien faire qui fût contraire aux lois de la puissance colonisatrice et d'accepter certains ordres du gouvernement. [...] Dans de vastes régions d'Afrique orientale où le système d'administration local était insuffisant pour être utilisé, on nomma des chefs ou 'responsables', pris en général dans les familles nobles. Ils étaient si directement liés au pouvoir colonialiste que beaucoup d'Africains crurent que les chefs étaient une invention des Anglais<sup>50</sup>.

Le passage ci-dessus représente la première évocation de Nkrumah du terme « chef » et nous pouvons constater que cette dernière tend à être péjorative. En effet, Nkrumah relève le flou de la définition de ce terme et le lien de ces acteurs avec la puissance coloniale, britannique ou française qui avait développé des stratégies diplomatiques à l'égard de ces derniers dans l'optique de favoriser « une collaboration efficace »<sup>51</sup>.

Au Ghana, la situation des chefs est spécifiée par la constitution, et ils continuent de jouer un rôle important dans la vie du pays. [...] Mais dans l'ensemble le système de l'administration indirecte, les chefs étant payés pour administrer leur district sous l'autorité du pouvoir colonial, amena souvent les intéressés à hésiter entre deux fidélités, et freina le progrès vers la démocratie<sup>52</sup>.

Si Nkrumah reconnaît que certains chefs aient pu être manipulés par le pouvoir colonial, la description faite par ce dernier ne tend pas à dresser le portrait de victimes, mais plutôt celui de freins au progrès et d'agents de division notamment dans le cadre des assemblées régionales. Ces dernières à travers des prérogatives coloniales avaient un droit d'opposition, le plus souvent motivé par des intérêts propres à leurs limitations géographiques. Or, comme le démontre Catherine Coquery-Vidrovitch, la réalité se révèle être moins manichéenne et plus complexe<sup>53</sup>. De nombreux chefs sont devenus des instruments de contre-pouvoirs importants afin de développer leurs territoires et la situation de leurs habitants<sup>54</sup>. De plus cette dernière évoque le glissement sémantique entre le « chef traditionnel »<sup>55</sup> et le « chef fonctionnaire »<sup>56</sup>, deux concepts

---

<sup>50</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 35.

<sup>51</sup> Catherine Coquery-Vidrovitch, A propos des racines historiques du pouvoir: 'Chefferie' et 'Tribalisme', *Revue Pouvoirs*, 1983, p. 52.

<sup>52</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 36.

<sup>53</sup> Coquery-Vidrovitch, *op. cit.*, p. 53.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 57.

radicalement différents. Il serait imprudent d'affirmer à travers cette recherche que Nkrumah avait conscience de ces différences et qu'il ait choisi de les passer sous silence pour soutenir un argumentaire progressiste. Toutefois le silence de ce dernier sur les chefs traditionnels dans la partie de son ouvrage sur l'histoire peut apparaître comme une stratégie du leader ghanéen pour remettre en question le principe de chefferie et des contre-pouvoirs locaux et régionaux.

Par l'évocation de ce pan de l'histoire et la culture du continent africain, nous pouvons supposer que Nkrumah cherche à faire évoluer les mentalités africaines. En effet, pour Nkrumah qui soutient un argumentaire économique radical et inédit pour le continent, les Africains doivent exorciser ces vestiges de la société qui ne correspondent plus à leurs besoins. En effet, comme il l'évoque dans son ouvrage, l'autorité donnée aux chefs de région est un frein au développement, car si ces derniers sont en désaccord avec des pratiques médicales modernes, ils pourront en refuser l'utilisation sur le territoire soumis à leur pouvoir. De plus, dans le contexte où le pays cherche à se développer à travers des programmes gouvernementaux structurés, les clauses de la constitution protégeraient le pouvoir de ces chefs traditionnels. Si Nkrumah prend ici en exemple le cas médical, il laisse au lecteur la réflexion de telles limites portée aux développements agricoles et industriels et l'impact négatif que cela pourrait avoir sur l'économie<sup>57</sup>.

L'utilisation du cas de l'Asantéhéné, chef de la région Ashanti, historiquement opposé à Nkrumah permet à ce dernier de démontrer la vacuité d'un tel système au sein d'une nation qui tend vers le progrès. Pour ce dernier, le chef traditionnel du pays Ashanti est historiquement au service des Anglais pour ce qui est de l'administration coloniale et ces derniers ont, pour maintenir une influence dans la région, utilisé le chef traditionnel pour leur propre intérêt. Dès lors, pour Nkrumah, alors que la nation ghanéenne était en pleine construction, l'Asantéhéné, dont l'autorité était protégée par la constitution, est la preuve que ce système ne convient plus aux nouvelles

---

<sup>57</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 84.

réalités du Ghana et il entend même faire comprendre à son lecteur qu'au-delà de la désuétude du système se cache un danger, celui de maintenir des agents au service du néocolonialisme<sup>58</sup>.

La dichotomie entre l'ancien et le nouveau permet à Nkrumah de souligner, outre les manipulations impérialistes, le danger des régionalismes basés sur une vision tribale de la société. De plus, dans une perspective de développement, la vision nationale, pour Nkrumah, prévaut dans l'efficacité. Dans son écrit, Nkrumah évoque, la façon dont le gouvernement ghanéen a été proactif dans l'identification des maux et besoins des provinces et les actions mises en place par ce dernier. Il souligne alors sa conviction que si les décisions avaient été laissées aux pouvoirs locaux, la situation n'aurait pas évolué aussi vite et le développement du pays en aurait été affecté.

Le cas du Ghana évoqué ici dans l'esprit de Nkrumah peut être appliqué à l'ensemble du continent dans une période d'indépendance et de construction nationales. « Les Africains avaient vécu en tribus, ils devenaient maintenant des citoyens »<sup>59</sup>. Cette citation symbolise la pensée de Nkrumah sur la question du tribalisme politique qui devient dans le cadre du capitalisme « une manière de manipulation liée à l'appareil hégémonique »<sup>60</sup>.

Le second aspect majeur du tribalisme dans la vision de Nkrumah est marqué par le versant social qui représente selon ce dernier un frein à l'industrialisation et au développement du continent africain. En effet, outre la faiblesse de l'éducation qui implique un manque de techniciens et de scientifiques, Nkrumah considère que le rapport des Africains face au travail pose problème. Pour lui, dans la société tribale, on ne forme pas des travailleurs, mais des individus oisifs vivant au rythme de la nature.

Elles encouragent (les coutumes) l'indolence et la corruption, empêchent les dons de s'épanouir, étouffent le sens des responsabilités, qui devrait être plus vif encore dans une période d'active reconstruction, pour que les citoyens acceptent ce qu'on leur impose et fassent ce qu'on attend d'eux. Surtout, elles retardent la production et empêchent l'épargne, ces facteurs essentiels du

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>59</sup> John Lonsdale, « Ethnicité, morale et tribalisme politique », *Politique africaine*, no. 61 (1996), p. 100.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 103.

développement. La polygamie aggrave la situation, tandis que nos lois sur l'héritage mettent le boisseau sur l'instinct créateur inventif<sup>61</sup>.

Le penchant pour la mise en place d'un État fort par Nkrumah ressort une nouvelle fois à travers le fait que les citoyens n'ont d'autres choix que de suivre la tâche planifiée par le gouvernement et deviennent un rouage du processus de développement.

Mais la construction d'un nouvel État exige plus que la préparation de programme, l'élaboration de plans et la rédaction d'instructions pour leur application. Elle exige que le peuple, faisant sienne la volonté du gouvernement, le soutienne de tout son cœur, et que l'appel au service volontaire touche le plus grand nombre possible<sup>62</sup>.

Le choix n'est pas laissé aux citoyens ; toutefois c'est le rapport de Nkrumah à la question de la coutume qui transparaît à travers cette citation. En effet, si ce dernier base une grande partie de son argumentaire sur l'histoire, afin de justifier le bien-fondé de son projet d'unité par la mise en avant de racines communes, il souhaite sélectionner de nombreux éléments qui marquent et caractérisent les sociétés africaines dans une perspective de modernisation du continent et principalement de l'esprit de ses habitants.

L'industrialisation ne peut se faire sans des individus dont l'esprit est tourné vers le travail et l'ascension de la nation et du continent. Or dans le contexte des années 1960, Nkrumah critique ouvertement cette société tribale qui en est encore à penser le temps dans une perspective traditionnelle, soit en termes de lever et coucher de soleil et cycles lunaires<sup>63</sup>. Les coutumes doivent alors, selon le dirigeant ghanéen, remises en question et ne pas entraver la marche vers le progrès. Il s'agirait alors de mettre en place une « philosophie plus excitante »<sup>64</sup> pour pousser l'homme africain à « travailler et économiser »<sup>65</sup>. L'analyse de Nkrumah est empreinte d'un réalisme fort, en ce sens qu'il n'hésite pas, après avoir établi un récit glorieux du passé traditionnel africain, à

---

<sup>61</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 129-130.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>63</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 130-131.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 130.

remettre en question certains de ses héritages. Cette « société moins énergique »<sup>66</sup> doit impérativement, selon l'*Osagyefo*, se transformer dans ses « rapports et usages sociaux »<sup>67</sup> pour remplir les conditions indispensables au développement économique. De plus, nous pouvons une nouvelle fois constater l'importance pour Nkrumah d'avoir un État fort lorsqu'il estime que cette transformation peut « au besoin, devenir une contrainte légale »<sup>68</sup>. Pour étayer son argumentaire, Nkrumah évoque le cas du Japon dans ces termes :

Le Japon, par exemple, a décidé à la fin de la Seconde Guerre mondiale que la famille comprendrait uniquement le père, la mère et les enfants. Légalement, l'homme n'est responsable d'aucun autre membre de la famille. En outre, on apprend aux enfants à ne pas attendre à ce que leurs parents leur laissent un héritage, mais à se débrouiller seuls. L'énergie ainsi produite sert à l'expansion de l'économie nationale du Japon<sup>69</sup>.

À travers l'exemple du Japon et l'insistance sur le concept de la famille dite classique dans son sens le plus restrictif<sup>70</sup>, Nkrumah critique ouvertement le principe répandu en Afrique selon lequel un homme partage le fruit de son labeur avec une famille grandement élargie. Ce qui empêche ce dernier de devenir un consommateur et n'incite pas ceux qui vivent à ses dépens à changer leur situation par le travail. En mettant en avant de façon répétée un état de fait peu glorieux pour le continent africain, Nkrumah montre que cette préoccupation lui tient à cœur et qu'il identifie ce problème comme majeur dans sa réflexion sur le développement du continent africain.

Notre système familial décourage actuellement les pères de famille de faire des économies, car il défavorise les hommes d'initiative par rapport aux paresseux et aux faibles. Les membres indigents de la famille vivent aux crochets des plus fortunés. Pratique louable et utile dans le passé, où la société, plus ou moins stagnante, vivait de cultures vivrières, c'est aujourd'hui un frein à l'ambition<sup>71</sup>. Ainsi l'évocation du tribalisme peut au premier abord apparaître comme une digression, toutefois une analyse approfondie de l'écrit de

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>69</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 130-131.

<sup>70</sup> Un père, une mère et les enfants.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 125.

Nkrumah démontre l'importance de ce concept dans l'argumentaire pour l'industrialisation à outrance nécessaire pour le projet des États-Unis d'Afrique porté dans *Africa Must Unite*. Dans cette dialectique entre reconstruction et développement, qui sous-tend l'industrialisation telle que conçue par Nkrumah, la seconde phase est marquée par le constat de la richesse du continent et la multiplicité des chantiers à entreprendre. La pauvreté intrinsèque du continent est, pour le leader ghanéen, le produit d'une histoire traumatisante de domination et d'humiliation qui a permis aux puissances impérialistes de se développer sur la base de richesses naturelles et de main-d'œuvre ne leur appartenant pas.

Beaucoup ont prétendu que les ressources de l'Afrique étaient inutiles aux autochtones avant d'être exploitées sans les capitaux et les techniques européennes<sup>72</sup>.

Le progrès est pour Nkrumah la porte de sortie d'un continent trop longtemps dominé et qui doit désormais s'affirmer. La voie choisie par ce dernier, comme nous l'avons vu, est l'industrialisation à outrance ; en effet, Nkrumah pense le développement dans une perspective de progrès rapide dont les étapes ne sont guère marquées à travers le texte ; ainsi le mouvement de développement décrit par ce dernier concerne tous les secteurs de la vie d'une nation<sup>73</sup>. Les infrastructures de transports, comme les chemins de fers et les routes, ainsi que certains moyens de communication comme la téléphonie et les télégraphes, sont présents en Afrique le plus souvent du fait des pouvoirs coloniaux qui cherchent à multiplier leurs profits. Ainsi pour Nkrumah, ces infrastructures, qui sont le plus souvent financées par les impôts des « indigènes » doivent être mises à profit et améliorées pour devenir les outils du développement africain.

Nkrumah cherche à démontrer, par l'utilisation d'exemples pris sur l'ensemble du continent, comme les mines de diamants et le réseau ferroviaire ghanéen<sup>74</sup>, que les outils pour devenir maître

---

<sup>72</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 37.

<sup>73</sup> Voie de communication : routes, téléphonie, poste, la recherche scientifique pour les aspects techniques, et les usines pour la production de produits finis.

<sup>74</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 40.

de la chaîne de production sont présents et que malgré les limites techniques du contexte de rédaction de l'ouvrage, le mythe de l'Africain pauvre n'est qu'une vague construction mensongère destinée à servir les actions impérialistes.

Sur la question des ressources naturelles et des infrastructures économiques le raisonnement de Nkrumah se base sur une dichotomie très forte entre une perception du colonialisme comme outil d'enrichissement impérialiste et la supposition d'une infinité de matériaux à portée de main des Africains dans le présent. Cette dernière démontre pour Nkrumah la perspective positive et optimiste de l'avenir économique du continent.

Nous avons en Afrique tout ce qu'il faut pour devenir un continent puissant, moderne et industrialisé. Des enquêteurs des Nations-Unies ont montré récemment que, loin d'avoir des ressources inadaptées, l'Afrique est probablement mieux douée pour l'industrialisation que presque n'importe quelle autre région du monde. Les réserves en minerai de fer, par exemple, dureraient quelque deux mille ans. On évalue à quatre milliards cinq cents millions de tonnes nos couches de charbons. On estime que le Sahara recèle autant de pétrole que la péninsule arabique. La Rhodésie du Nord contient, dit-on, la seconde mine de vanadium au monde. Les possibilités en houille blanche sont pratiquement illimitées. Au Ghana, nous avons des mines de bauxite estimées à quelque deux cents millions de tonnes. Je n'ai mentionné que quelques-unes de nos ressources naturelles, on pourrait citer bien d'autres chiffres, tout aussi impressionnants. Quand l'étude géologique du continent entier aura été faite, on découvrira sans aucun doute de nouvelles richesses. [...] Nous avons dans le nord de grandes savanes qui avec une bonne irrigation, seraient idéales pour la culture du coton.<sup>75</sup>

D'un point de vue purement lexicologique, ce passage est très intéressant, en effet nous pouvons constater que Nkrumah, dans un paragraphe relativement court, condense des informations qui varient entre l'information factuelle, la donnée chiffrée et la comparaison positive par rapport à un autre territoire. Il cherche à marquer le lecteur par des chiffres qui sont inimaginables et difficilement représentables pour un esprit humain. Toutefois, la tendance de ce dernier à ancrer ses propos dans une volonté absolue de convaincre son lecteur rapidement le pousse parfois dans certaines exagérations.

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 41-48.



Il ne s'agit pas ici de réfuter la base de son argumentaire, à savoir les richesses naturelles importantes du continent africain, qui est totalement indéniable, mais d'établir un questionnement sur l'absence totale de référence et de source. Or, comme nous l'avons vu durant le premier chapitre de cette étude, Nkrumah étant un ancien universitaire, était certains de ses propos par des références monographiques ou des études scientifiques<sup>76</sup>. Nous pouvons émettre l'hypothèse que, dans une volonté de convaincre à travers un paragraphe condensé, certaines données et affirmations aient pu être altérées afin de servir le but de Nkrumah qui est de capter l'attention du lecteur.

De plus l'utilisation de l'enquête des Nations unies est fondamentale dans l'ouverture du paragraphe puisqu'il s'agit d'un argument d'autorité. En effet, cette institution, reconnue dans le monde, va, par son évocation, orienter le lecteur dans un sens positif pour la suite des informations et du contenu du paragraphe. Dans le contexte de guerre froide, l'évocation d'agents des Nations unies, soit des éléments extérieurs au continent africain et fort probablement occidentaux, si ce n'est européen, tend à valoriser l'argumentaire de Nkrumah qui cherche à démontrer que même des individus qui ne sont pas ses partisans et qui sont neutres vont dans son sens. Le fait d'évoquer tôt, dans les premiers chapitres de son ouvrage, dans son ouvrage l'importance des richesses naturelles dans le continent relève d'une stratégie du leader ghanéen visant à déconstruire les mythes et mensonges diffusés par les puissances impérialistes.

L'ouvrage de Nkrumah ne met pas en scène un soliloque ; si le leader ghanéen livre l'entièreté de sa conception de l'unité africaine et de ses soubassements idéologiques, il le fait à travers la posture d'un enseignant, d'un pédagogue qui va guider son lectorat par des faits et des informations sur un sujet complexe afin de le convaincre. Nkrumah cherche à détruire les mystifications héritées du colonialisme comme l'idée de la pauvreté inhérente aux Africains. Il s'agit selon lui, d'une des clés fondamentales pour industrialiser le continent, car pour le leader

---

<sup>76</sup> Des études économiques comme celles de Williams et Myrdal Gunnar.

ghanéen, il est prouvé scientifiquement que les richesses naturelles du continent africain sont immenses et la pauvreté économique de ces derniers s'explique par l'histoire et le colonialisme. Il est intéressant de noter que dans son argumentaire, Nkrumah laisse une part importante à l'inconnu, dans le sens où il souligne que ces richesses naturelles n'ont pas encore été entièrement découvertes et que personne ne peut affirmer les quantités avec précision. S'il s'agit d'un point valide sur le plan scientifique, nous pouvons imaginer que Nkrumah adopte cette stratégie pour convaincre son lecteur de l'infinie possibilité qu'offre le continent en matière de richesse<sup>77</sup>.

Le processus devant mener à l'industrialisation est entièrement réfléchi par Nkrumah à l'échelle du continent. En effet les exemples tirés du Ghana, comme l'unification politique du pays et les tentatives d'émancipation financière servent avant tout à démontrer la possibilité d'un développement économique et social dans le contexte des indépendances.

Les chemins de fers ghanéens transportent environ deux millions de tonnes par an, plus que toutes les lignes de l'Afrique occidentale ex-française, mais moins d'un pour cent du tonnage transporté au Royaume-Uni. Les routes, elles aussi, sont parfaitement incapables de répondre aux besoins croissants de la jeune Afrique. Elles coûtent cher, et il faudrait une autorité centrale pour planifier et financer un réseau continental<sup>78</sup>.

Comme nous pouvons le constater à travers cette citation l'argumentaire de Nkrumah cherche à démontrer les capacités des différentes villes et territoires du continent, d'accueillir ou de renforcer leurs infrastructures industrielles terrestres aussi bien que maritimes. Pour le leader ghanéen, l'un des atouts principaux de planifier l'industrialisation à travers une coopération continentale serait de renverser les flux économiques et de matières premières non pas vers l'extérieur de l'Afrique, via les ports pour l'exportation de ces dernières, mais vers l'intérieur avec le développement des réseaux de contacts, routiers, maritimes et aériens afin de faire du continent

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>78</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 182-183.

africain un territoire indépendant des investissements qui pourrait masquer une volonté néocolonialiste<sup>79</sup>.

La plus grande leçon que nous puissions tirer de l'histoire du développement industriel dans le monde d'aujourd'hui est, tout d'abord, que la planification à des avantages immenses sur la politique des pionniers de l'industrie, dont la devise était : 'laissez-faire, laissez-passer' ; ensuite, que la planification à l'échelle continentale, alliée à un objectif socialiste, telle qu'elle a existé chez les derniers-nés des États modernes, qui sont gigantesques, est infiniment supérieur aux tentatives fragmentaires et discordantes d'éléments isolés, tels ceux du continent sud-américain<sup>80</sup>.

Ainsi nous pouvons constater que la pensée industrielle de Kwame Nkrumah est complexe, car elle se compose de plusieurs niveaux d'analyse. Avant tout par une remise en question de la nature même des sociétés africaines dites « traditionnelles » tant au niveau politique que social et l'affirmation que ces dernières constituent un frein au développement. Nkrumah alterne entre une perspective nationale qui va servir d'exemple par la mise en avant d'éléments concrets et une vision continentale qui se base sur un constat fait par le leader ghanéen quant à l'importance des ressources naturelles de l'Afrique et de la nécessité de mettre à profit au maximum ces dernières.

Nkrumah souhaite que l'Afrique devienne plus qu'un simple réservoir de richesse, mais bien une force économique importante, qui se base sur un sous-sol riche de minerais, mais aussi sur une gestion de la transformation de ces richesses jusqu'aux produits finis et leur vente sur le marché continental ou international. La vision de Nkrumah telle que présentée dans son écrit est idéaliste puisqu'il omet les différends entre les leaders africains pour mettre en lumière un projet qui relève du bon sens tant les possibilités financières sont à moyen et long terme intéressantes. De plus cette richesse et cette diversité dans les matières naturelles et premières sont pour Nkrumah une opportunité de développement rapide à condition d'appliquer une coopération continentale.

En outre, l'idéalisme de Nkrumah est perceptible dans sa perception de l'histoire de l'industrialisation, principalement européenne, et sa confiance dans le fait que l'Afrique parviendra

---

<sup>79</sup> Trudi Hartzenberg, « Regional Integration in Africa », *SSRN*, 2011, p. 3.

<sup>80</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 194.

à éviter les maux inhérents à une telle transformation économique et sociétale à savoir la création de classes et l'enrichissement d'une partie minime de la population opposée à une augmentation de la paupérisation d'une majeure partie de la population et un déplacement massif de celle-ci dans des structures citadines inadéquates et insalubres. Le leader ghanéen considère qu'un contrôle total, par l'État, des différentes étapes de l'industrialisation par une planification précise permettrait d'éviter les écueils historiques auxquels ont fait face les sociétés occidentales.

L'État dans lequel tout le monde vit en bourgeois n'existe qu'au bout de l'industrialisation. Pratiquer ce système dans un pays sous-développé, ce serait simplement accroître le nombre de pauvres. Il est évident qu'il faut utiliser une partie des réserves de capitaux pour assurer des salaires minima, de façon à ce que les gens puissent manger convenablement, aient un minimum d'hygiène et un logement. Mais la pauvreté ne disparaît progressivement qu'à mesure que la production s'accroît et que l'industrialisation fait des progrès : on peut utiliser une partie de ces bénéfices pour élever les salaires, améliorer le logement et, d'une façon générale, réviser les conditions de vie<sup>81</sup>.

Ce paragraphe, qui signe la fin du chapitre douze intitulé : « reconstruction et développement » est intéressant dans sa construction. En effet Nkrumah introduit celui-ci par une affirmation, qui est l'une des critiques qui pourraient être faites sur la mise en place d'un processus d'industrialisation sur la société. Par anticipation, il cherche à contredire cette critique possible en montrant qu'il a conscience d'une telle réalité et en affirmant comment sa vision permet de l'empêcher, en se servant du contexte des prémisses de l'industrialisation. Le court terme est alors marqué par la nécessité de consentir des sacrifices tout en assurant le minimum aux individus. Pour conclure sur une vision progressive et graduelle de ce processus qui, avec un contrôle fort, permettra de réguler la répartition des gains à chacun.

Ainsi la vision de Nkrumah promet-elle le développement d'une société africaine caractérisée par son côté égalitaire, technologiquement avancée et suffisamment forte pour jouer un rôle sur la scène internationale. Toutefois nous pouvons voir comme limite de cet argumentaire une

---

<sup>81</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 131.

explication trop succincte et simpliste des impacts d'une industrialisation massive sur les populations africaines. Et un regard sur les actions du Ghana en termes de développement industriel au sortir des indépendances démontre une volonté forte de l'*Osagyefo* d'entamer des projets d'envergures, comme la Ghana Airways, souvent critiqués, car considérés comme inadaptés et qui servent, pour beaucoup, à servir le prestige du régime plutôt que remplir un caractère fonctionnel et rentable. Nkrumah évoque ces critiques, notamment sur la compagnie aérienne du pays.

Quand nous fondâmes les Ghana Airways, certains affirmèrent qu'il y avait assez de lignes aériennes pour nos besoins, et que cette création inutile n'avait d'autre but que de flatter notre orgueil national. [...] Mais il y a aussi que nous devons encourager tout ce qui peut ajouter à notre savoir-faire technique et à notre expérience nationale ; or la création de nos propres lignes maritimes et aériennes y contribue beaucoup<sup>82</sup>.

Il retourne l'accusation pour en démontrer l'intérêt dans l'acquisition de l'expérience et de savoir-faire. Toutefois d'un point de vue purement économique et stratégique la remise en question d'un tel projet semble évidente. Il ne s'agit pas de réfuter l'intérêt d'un service aérien adéquat pour le développement économique d'une nation, toutefois dans le contexte immédiat des indépendances, le coût important d'un tel projet face à son rendement pose question. De plus pour fonctionner et devenir rentable, les autres nations africaines doivent suivre la même démarche afin de créer un trafic aérien d'individus et de fret important sur le continent, ce qui n'est pas le cas ; de ce fait, la compagnie d'aviation, propriété de l'État, voit son déficit s'alourdir année après année<sup>83</sup>. L'économie du Ghana, en bonne santé dans les années 1950 grâce au marché du cacao, se fragilise à partir de 1960 ce qui impacte grandement la croissance et force le gouvernement ghanéen à des emprunts massifs<sup>84</sup>.

La ville de Tema, fondée autour d'un port et développée à partir de 1961 en raison de sa position géographique stratégique et qui représente le modèle industriel urbain idéal de Nkrumah

---

<sup>82</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 138

<sup>83</sup> Omari, *op. cit.*, p. 112.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 109.

est pensée pour permettre au Ghana une autosuffisance dans la production de matières premières. Toutefois cette dernière ne remplit pas ses objectifs de production, devenant un fardeau supplémentaire pour un gouvernement qui ne cesse de s'endetter dans l'optique de parvenir à renverser la tendance à long terme. Nous ne commenterons pas les erreurs que le gouvernement a pu faire dans ses relations avec ses partenaires économiques et les nombreux écueils de gestion qui ont alourdi les dépenses de ce dernier. Il s'agit d'éléments inévitables dans une nation qui se développe, toutefois l'impact de ces derniers est important principalement à partir de 1964 où il apparaît clairement que l'économie du Ghana ne pourra continuer à un rythme aussi effréné. De plus, un regard sur l'économie du Ghana - dont les premières faiblesses apparaissent dès 1963 - montre comment la mise en œuvre de sa vision d'une industrialisation rapide et englobant l'ensemble des secteurs pose la question des capitaux. Ces exemples sont importants dans le cadre de cette recherche, car Nkrumah entend livrer dans son écrit des pistes de développement économique à ses homologues africains. Or il est intéressant de noter les faiblesses et défauts des plans d'action concrets entamés par le dirigeant ghanéen qu'il cherche à diffuser à travers le continent.

Alors que Nkrumah met en garde dans son écrit sur ces derniers et leurs dangers néocolonialistes, le Ghana emprunte massivement et doit se soumettre aux contrôles des instances économiques mondiales comme le FMI, qui jugeront la politique des entreprises d'État inadéquate en 1965<sup>85</sup>. Le leader ghanéen en développant une perspective d'industrialisation à outrance fait fi de la question des capitaux nécessaires et de leurs conséquences. En effet, s'il évoque cette question, il reste toutefois évasif et succinct de manière, nous pouvons le supposer, à entraîner la confiance du lecteur sur un sujet pourtant complexe.

---

<sup>85</sup> Omari, *op. cit.*, p. 112.

## **2.2 Le modèle des grands ensembles : des pistes viables pour le développement économique du continent africain ?**

Comme nous l'avons constaté, le modèle industriel proposé par Nkrumah repose, en grande partie pour un fonctionnement adéquat, sur une coopération totale entre les nations africaines sur la base d'un gouvernement commun. Cette question des grands ensembles est fondamentale pour comprendre la pensée panafricaine de Kwame Nkrumah puisqu'elle met en rapport sa vision idéologique profonde, socialiste proche de l'Est et une vision qui oscille entre réalisme et idéalisme qui cherche à s'abreuver des modèles d'organisation existant dans le monde pour en faire une synthèse.

Il y a dans le monde plusieurs unions d'États que l'on peut étudier avant de planifier l'unification politique de l'Afrique<sup>86</sup>.

Les « États-Unis » d'Afrique offriraient, pour le leader ghanéen, un exemple idéal de législation inter-États sur le plan des échanges commerciaux à travers une diminution des barrières économiques. Le pouvoir fédéral, centralisateur, conserve un contrôle sur les citoyens des différents États tout en permettant à ces derniers d'assurer une souveraineté importante dans les décisions de l'union.

De son côté, le gouvernement fédéral, dans l'exercice de ces pouvoirs spécifiques, agit directement sur chaque citoyen, aussi bien que sur les communautés qui constituent la fédération. Les divers États conservent intégralement leur souveraineté en ce qui concerne le reste des pouvoirs, ceux qui ne sont pas conférés à l'autorité centrale ou fédérale. Les citoyens de chaque État ont une double allégeance : à leur État d'une part, à la fédération d'autre part<sup>87</sup>.

Prenant pour exemple modèle soviétique, Nkrumah met l'accent sur la centralisation des pouvoirs de planification de l'économie et du développement tout en citant un passage de la constitution qui met en avant la volonté de protéger les individus et leurs possessions contre d'éventuels exploitants. La forme du Soviet suprême atteint cet objectif par des rencontres espacées

---

<sup>86</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 236.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 236.

dans le temps ; toutefois le travail constant d'un groupe d'individus, le *Praesidium*, permet l'évolution des dossiers et une gestion en parallèle des différents États de l'union. Le gouvernement soviétique s'arroge de nombreux domaines dans lesquels il régle la législation et la planification comme nous pouvons le constater ci-dessous :

Les pouvoirs du gouvernement de toute l'union sont expressément définis, et comprennent les affaires étrangères, la défense et la sécurité, les finances, la monnaie et le crédit, l'utilisation de la terre et de ses ressources, qui sont nationalisées, la planification, l'administration et la surveillance de l'économie de l'Union, l'enseignement et la santé publique, le système juridique et la procédure, les poids et mesures, les lois sur le mariage et la famille, les droits des citoyens et des étrangers, ainsi que beaucoup d'autres choses<sup>88</sup>.

Cette vision est, comme nous avons pu le constater à travers cette recherche, proche des idées de Nkrumah, en raison de l'importance forte accordée à l'État et par l'existence d'un parti par pays.

Pour ce qui, d'après la constitution, ne relève pas de l'autorité centrale, les républiques exercent une autorité indépendante et, dans une large mesure, ont la responsabilité d'appliquer leur partie du programme unifié. En particulier l'URSS respecte les droits souverains des diverses républiques<sup>89</sup>.

Si Nkrumah possède une vision radicale de la souveraineté et l'a évoquée à plusieurs reprises, tout en proclamant sa volonté d'abandonner celle du Ghana pour le bien du panafricanisme, il reste conscient de la délicatesse d'une telle question. En effet ce dernier, durant ce chapitre sur « les exemples de grandes unions d'États », évoque plusieurs fois la problématique de la souveraineté, cherchant à démontrer que l'unification du continent peut se faire sur la base du respect des limites territoriales des États-nations existant au moment de la production de son ouvrage. L'extrait ci-dessous démontre bien le réalisme de Nkrumah qui évoque à travers cet exemple le caractère progressif d'une telle construction. De plus il insiste sur le fait que ces grands ensembles ont été composés en premier lieu d'États avec des niveaux de richesses différents. Enfin,

---

<sup>88</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 240.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 240.



Nkrumah met en avant le caractère évolutif de la législation entourant ces constructions qui répond aux réalités changeantes imposées par différents contextes.

Ayant commencé avec quatre républiques l'URSS en comprend aujourd'hui seize. Peu de gens auraient cru que tant de peuples différents se trouvent à divers niveaux de développement économique, politique et social, puissent se fondre relativement vite. De même, dans le cas de l'Amérique du Nord, les treize États du début en sont devenus cinquante, et la constitution de 1787 a toujours force de loi, avec divers amendements<sup>90</sup>.

Le projet d'unité continentale du leader ghanéen se fonde, comme nous l'avons vu à travers cette recherche, sur une volonté forte de mettre en avant un lien qui unirait les Africains entre eux. Ce lien, qui prend la forme de la « personnalité africaine » serait, selon Nkrumah, par son affirmation, la clé pour transcender les particularismes et les différences issues de la colonisation. Ainsi les différences de richesses entre les différents États africains et les différences culturelles entre les peuples ne constituent pas selon lui un argument d'opposition solide et peuvent être transcendées ; son argumentaire repose sur les succès représentés par les exemples qu'il cite (USA – URSS). De plus, Nkrumah choisit même d'évoquer les divisions qui ont marqué les USA dans les premiers temps de leur formation et la volonté de certains États de faire sécession, difficultés qui n'ont néanmoins pas abouti à un échec.

Ainsi la nation américaine sortit fortifiée de la guerre civile, et put poursuivre sa route vers sa position actuelle de plus grand représentant mondial de la libre entreprise<sup>91</sup>.

Les oppositions internes et les conflits apparaissent dans l'écrit de Nkrumah comme une simple phase de désaccords qui vont à long et moyen terme, renforcer l'union, favorisant ainsi son développement et expliquer sa place dominante sur la scène internationale. Le modèle états-unien, impose, comme le reconnaît Nkrumah, une union forcée, toutefois le style lexicologique ne laisse pas apparaître un jugement péjoratif du leader ghanéen. Au contraire, l'imposition de ce système,

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>91</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 243.

s'il favorise les possibles dissensions et conflits, permet après le règlement de ces derniers un développement industriel important.

Le modèle de l'URSS présenté par Nkrumah comme un exemple laisse la liberté aux nations appartenant à l'union de quitter le système à tout moment. Pour justifier cette affirmation, le leader ghanéen cite les propos de Lénine durant un congrès panrusse du 24 janvier 1918<sup>92</sup> :

De même que l'humanité ne peut abolir les classes qu'en passant par le stade transitoire de la dictature du prolétariat, de même elle ne peut arriver à l'inévitable fusion des nations qu'en passant par le stade transitoire de la libération complète de toutes les nations opprimées, c'est-à-dire leur droit de sécession<sup>93</sup>.

Cette liberté de choix sur la base de l'idéologie socialiste permet, selon Nkrumah, une union forte et des nations impliquées dans son développement ainsi qu'une résistance forte face aux conflits, endogènes et exogènes.

La force de l'Union soviétique a été prouvée sur les champs de bataille. Même sous le choc de la sauvagerie fasciste, elle resta intacte<sup>94</sup>.

Il est intéressant de constater le choix fait par Nkrumah dans sa description des deux ensembles qui marquent le contexte de la guerre froide. En effet, pour les États-Unis, il évoque les conflits passés et l'imposition de l'unité en soulignant la force industrielle de cet ensemble-là où, pour l'URSS, Nkrumah insiste sur cette prétendue liberté d'adhérer à l'Union soviétique et la force de cette dernière dans des situations de conflits mondiaux. Toutefois, cette volonté de Nkrumah de détailler les différents exemples d'union dans le monde, en passant par le Venezuela, le Canada, la Suisse, relève d'une stratégie claire du leader ghanéen de conclure son chapitre par l'évocation du continent africain et son opinion sur le modèle à adopter.

Pour réparer efficacement et rapidement les grands torts causés à l'Afrique par l'impérialisme et le colonialisme, les jeunes États africains ont besoin d'une nation forte et unie, capable d'exercer une autorité centrale pour mobiliser l'effort national et coordonner la reconstruction et le progrès. Pour

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 243.

cette raison, je crois que même l'idée de fédération de régions serait dangereuse en Afrique. Il risque de se créer des patriotismes régionaux s'opposant les uns aux autres<sup>95</sup>.

Le ton de Nkrumah dans la dernière partie de ce chapitre est très intéressant, car, outre le style péremptoire, le choix du verbe devoir<sup>96</sup> fait écho au titre même de l'ouvrage L'Afrique doit s'unir. « Nous devons considérer le problème au point de vue de ses objectifs pratiques et immédiats »<sup>97</sup>.

L'utilisation du pronom « nous » réfère, nous pouvons le supposer dans le contexte du passage dans l'ouvrage, aux leaders africains réunis à Addis-Abeba. Le verbe devoir implique une obligation impérative. La notion d'impératif prend ici un sens particulier, justifié par le constat fait par Nkrumah de la nécessité pour le continent africain, en proie aux dangers de l'impérialisme et du néocolonialisme, d'évoluer rapidement dans un contexte mondial en bouleversement.

Nous devons tenter d'extirper rapidement les forces qui nous ont tenus séparés. Le meilleur moyen est de commencer à créer *une* patrie générale qui maintiendra l'Afrique ensemble, comme un peuple unifié, ayant *un* gouvernement et une destinée<sup>98</sup>.

L'ouverture de cette phrase, qui reprend le pronom « nous », avec la même signification et le verbe « devoir », permet à Nkrumah de chercher à capter une partie précise de son lectorat, à savoir les leaders africains, en insistant sur l'impératif d'agir en tant que groupe soudé et organisé afin d'accélérer les prises de décisions. La dernière partie de la phrase démontre une volonté de Nkrumah d'imposer sa vision comme étant la plus bénéfique pour le continent. En effet, cette dernière est marquée par le singulier à travers ses déterminants « le », « un », « une », dont les deux dernières occurrences sont marquées en italique pour renforcer le propos qui marque la fin du chapitre et donc le moment pour Nkrumah de conclure en impressionnant son lecteur. Il n'existe

---

<sup>95</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 246.

<sup>96</sup> Must dans la version originale.

<sup>97</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 246.

<sup>98</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 247.

pas, selon, le leader ghanéen, au regard de son analyse sur les grands ensembles, un « meilleur moyen » que la solution qu'il propose.

Cette affirmation, particulièrement volontariste, cherche à couper toute argumentation sur de possibles alternatives qu'avanceraient les leaders africains. Enfin, nous pouvons supposer que le choix de Nkrumah de conclure son chapitre intitulé : « exemples de grandes unions d'États », sur le terme « destinée » est motivé par une volonté déterminée de marquer son lectorat au-delà même des dirigeants africains et ainsi ancrer son ouvrage dans les mémoires collectives à travers le temps; en effet, cette notion de « destinée » est récurrente dans l'histoire du panafricanisme et dans les discours religieux et fait écho à l'avenir à bâtir.

### **2.3 Le développement sur la base d'une mise en commun des ressources : la création du marché commun africain.**

La mise en place d'un projet comme les États-Unis d'Afrique pose irrémédiablement la question de la coopération et la mise en commun des ressources à travers le continent. Le contexte de production d'*Africa Must Unite* coïncide en partie avec la création du marché commun européen. Pour Nkrumah, le moment est crucial puisqu'il s'agit d'émanciper les nations africaines des anciennes puissances coloniales et non pas de structurer un développement sur la base d'un marché commun étranger au continent africain destiné à entretenir des liens entre les jeunes nations africaines et les anciennes puissances coloniales.

Il est vraiment paradoxal qu'à cette époque où l'exclusivisme national des Européens fait des concessions à des organisations supranationales, beaucoup d'États africains s'accrochent à leur récente souveraineté comme à quelque chose de plus précieux que l'intérêt de toute l'Afrique, et cherchent des alliances avec les États qui essaient de balkaniser notre continent dans l'intérêt du néo-colonialisme. Quelques-uns de ces États s'alignent sur les associations européennes, croyant, à tort, qu'ils en profiteront assez pour faire prospérer leur économie. Il est vrai que les membres d'outre-mer du Marché commun jouissent actuellement de certains bénéfices du Fonds de développement européen. Mais face aux exigences énormes du développement industriel, ces bénéfices sont infinitésimaux en quantité et limités en nature<sup>99</sup>.

---

<sup>99</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 187.

Les chercheurs Léo Sleuwaegen et Hideki Yamawaki soulignent dans leur étude que la création d'une nouvelle frontière, basée sur l'union d'un groupe de nations, favorise le développement du commerce au sein de la communauté<sup>100</sup>. De plus, la mise en place de ce marché commun a permis au-delà du développement du commerce intracommunautaire, la complémentarité « intra sectoriels »<sup>101</sup> des entreprises qui favorise, dans une perspective micro et macro-économique, « l'amélioration substantielle de l'efficacité des industries européennes par rapport à leurs homologues dans le reste du monde »<sup>102</sup>. Ainsi ce contexte de bouleversements politiques et économiques au sein des anciennes puissances coloniales dans le contexte des indépendances influe sur le continent africain tant les liens économiques entre les jeunes nations africaines et ces dernières sont encore très forts.

La chute des prix mondiaux des matières premières depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale a privé les pays sous-développés de la somme astronomique de cinq cent soixante-quatorze milliards de livres, ce qui fait plus que l'aide que ces pays ont reçue des pays riches. Voilà un manque à gagner de capitaux énormes qui eussent servi au développement qui nous est si nécessaire ; il ne serait pas produit si les jeunes États comme nous avaient été assez forts et unis pour pouvoir discuter sur les marchés internationaux<sup>103</sup>.

Une analyse lexicologique d'*Africa Must Unite* permet de démontrer que l'évocation du marché commun est relativement tardive dans l'ouvrage de Nkrumah. Toutefois, la notion de « marché » dans une perspective économique est présente dès l'introduction et apparaît graduellement à travers l'écrit. Dans un premier temps, l'évocation du marché est, pour Nkrumah, le moyen d'insister sur la motivation économique des puissances colonisatrices qui établissent des structures financières sur le sol africain échappant au contrôle de ces derniers. Le continent africain est alors pour Nkrumah et de nombreux militants panafricains un « réservoir »<sup>104</sup> de richesses

---

<sup>100</sup> Leo Sleuwaegen, Hideki Yamawaki, « The formation of the European Common Market and changes in Market structure and performance », *European Economic Review*, vol. 32, p. 1453.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 1453.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 1453.

<sup>103</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 134-135.

<sup>104</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 55.

naturelles et de main-d'œuvre pour le développement de l'occident. Une vision renforcée par la citation de Jules Ferry dans le chapitre sur « l'économie coloniale » :

N'est-il pas évident que les grands Etats de l'Europe Moderne, une fois qu'ils se sont industrialisés, doivent faire face à un problème énorme et difficile, fondement de leur vie industrielle, condition de leur existence même : celui des marchés ? [...] Non, Messieurs, cette politique est, pour nous tous, une nécessité, comme le marché lui-même.<sup>105</sup>

Le marché prend ici deux formes, celle qui sert de justification à la colonisation, comme nous l'avons précédemment évoqué, mais aussi comme une infrastructure inhérente au processus d'industrialisation et qui permet la survie des nations ayant choisi cette voie de développement par la possibilité d'écouler produits finis et matières premières vers des partenaires économiques. Ainsi l'argumentaire de Nkrumah, basé sur la mise en avant des richesses naturelles du continent, sert à démontrer que les Africains peuvent et doivent se réapproprier les infrastructures coloniales afin qu'elles servent uniquement les nations africaines et non l'impérialisme.

Le plus grand avantage de notre indépendance est le droit de régler notre vie intérieure, selon les intérêts de notre peuple, auquel s'ajoute le droit d'agir avec d'autres pays, sur le jeu des forces qui font les marchés mondiaux. 'En usant de leur récent statut d'indépendance, les pays sous-développés peuvent, par une politique suivie, agir considérablement sur le marché, qui, jusque-là, les avait maintenus en arrière' affirme Gunnar Myrdal<sup>106</sup>.

L'élément central de ce passage, outre la citation de Gunnar Myrdal, économiste suédois<sup>107</sup>, est la présence du pronom personnel « notre » à deux reprises. Ici l'absence, supposément intentionnelle, de marqueurs d'identification permet à Nkrumah d'établir un flou sur la notion de « peuple » et de « vie intérieure ». En effet, ce dernier pourrait évoquer simplement le cas du Ghana, de ses limites géographiques et de ses habitants. Toutefois, il peut s'agir par ailleurs d'une évocation englobant le peuple africain, uni par la « personnalité africaine », le continent africain pouvant être l'espace où se déroule cette « vie intérieure » et où ses habitants régissent et contrôlent

---

<sup>105</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 37-38.

<sup>106</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 135.

<sup>107</sup> Lauréat du prix Nobel d'économie en 1974.

le territoire. Sans pour autant surinterpréter les propos de Nkrumah, nous pouvons en prenant le cadre de cette page, soutenir une telle hypothèse. En effet, à travers la page 135, dans le chapitre treize « vers l'indépendance économique », le leader ghanéen utilise, dix-sept déterminants personnels : « Nous » dix fois, « notre » six fois, et « nos » deux fois. La possibilité de comprendre le texte à travers deux perspectives, celle de la nation, et celle du continent, établit clairement la volonté de Nkrumah de penser le développement du continent à travers un prisme collectiviste.

En usant judicieusement de notre part de pouvoir de marchandage, nous pouvons continuer à utiliser nos exportations de produits bruts pour financer notre industrialisation<sup>108</sup>.

Ainsi la notion de groupe marquant une appartenance à un ensemble défini et la réappropriation des biens de production et de leur contrôle, mis en avant par la surutilisation des déterminants personnels « Nous, notre, nos » permet à Nkrumah de mener son argumentaire, sur la notion de marché, vers la nécessité, mais aussi le naturel, de la mise en commun d'une telle forme d'organisation.

Si cette conception concerne en grande partie la justification du modèle d'industrialisation porté par Nkrumah il est intéressant de souligner la rupture opérée par le leader ghanéen dès l'introduction du paragraphe. L'interprétation ici ne laisse plus supposer une nuance entre perspective nationale ou continentale. L'utilisation du singulier pour le point de vue s'avère être une prise de position forte de Nkrumah qui une nouvelle fois, par un ton volontariste, parle au nom d'un groupe défini, soit les Africains. Dès lors, dans l'argumentaire de Nkrumah, la richesse des différentes régions du continent africain permet une complémentarité, bénéfique uniquement par la mise en place d'une infrastructure commune de contrôle et de gestion. Nous pouvons supposer que c'est dans cette perspective de complémentarité que Nkrumah évoque les différentes parties du territoire africain et les richesses qui y sont reliées ainsi que les difficultés. Insister sur les

---

<sup>108</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 135.

caractéristiques négatives des territoires africains permet au leader africain de lancer un appel à l'unité pour surmonter ces difficultés.

Ainsi l'évocation du marché commun africain est relativement tardive, bien que ses justifications et composantes traversent l'ensemble de l'ouvrage, le terme lui-même reste absent d'une grande partie du développement de l'argumentaire du leader ghanéen. Nous pouvons supposer que Nkrumah adopte cette stratégie dans un souci de démonstration qui va lui permettre de développer dans la première partie de son ouvrage un constat personnel sur la situation du continent pour ensuite apporter ses solutions. De ce fait, l'évocation atomisée du terme marché et ses implications relève d'une stratégie manifeste du leader ghanéen de réserver la dernière partie de son ouvrage aux constructions continentales pour intégrer ce dernier dans un monde qui se structure en grands ensembles continentaux.

Le ton de Nkrumah dans son argumentaire, que certains peuvent voir comme de la condescendance, est incisif dans le but de marquer le lecteur. Il s'agit ici de montrer que le choix de l'Europe, qui permet à court terme d'obtenir quelques capitaux, s'avèrerait être une voie sans issue dans une perspective de développement à long terme. L'attention doit être replacée sur le continent et ses possibilités internes. Nkrumah vise dans cette partie les anciennes colonies françaises, qui ont un lien économique fort avec la métropole, et qui sont en majorité les acteurs du groupe de Monrovia. En citant ouvertement Léopold Senghor, président du Sénégal, et sa volonté de se rapprocher des nations africaines anglophones dans le cadre du Marché commun :

Pour Nkrumah, cette conception du développement est impensable, voire même dangereuse pour l'avenir du continent. En effet, il fustige toute participation africaine au marché européen, car il s'agit selon lui d'un piège. De plus, il milite fortement en faveur de la création d'un marché commun africain. Il s'agit pour le leader ghanéen, de l'unique voie qui permettra au continent africain de se développer sur la base sur autogestion des ressources appartenant à ce dernier et



favoriser ainsi le développement des jeunes nations africaines membres de ce marché. Il est intéressant de constater que ce dernier approche la question avec diplomatie tout en cherchant à quel point, selon lui, le dirigeant sénégalais se trompe dans son analyse. En effet, selon Nkrumah, la position de son collègue favorise « un colonialisme collectif d'un genre nouveau », car les liens économiques sont maintenus avec les instances européennes comme le Marché commun. Le leader ghanéen soutient alors que les intérêts des Européens seront fondamentalement différents de ceux des Africains et de ce fait, cela freinera le développement du continent et perpétuera la relation de dominant à dominer<sup>109</sup>.

Nkrumah ne cite pas Senghor dans la perspective de fournir une réponse directe aux actions et décisions de ce dernier. L'évocation du président sénégalais prend la forme d'un exemple que Nkrumah va contredire par la mise en place de questions cherchant à démontrer l'irréalisme d'une telle position et son aspect paradoxal au regard de l'histoire des relations entre le continent africain et l'Europe. S'il ne le dit pas de manière explicite, Nkrumah considère la pensée de Senghor comme le fruit d'une colonisation ancienne, dont les rapports de force et de dépendance sont ancrés dans la mémoire des individus. À moyen terme, l'adhésion au Marché commun européen poussera, selon les propos de Nkrumah, les nations africaines à choisir entre deux allégeances.

Ainsi, l'évocation de l'idée d'un Marché commun africain dans l'argumentaire de Nkrumah remplirait une triple finalité. Premièrement, la formation, sur la base de la « personnalité africaine », d'une infrastructure de coopération naturelle entre les jeunes nations africaines dans le contexte des indépendances, permettant un renforcement économique majeur. Cela permettra, deuxièmement, l'émancipation économique du continent africain par rapport aux anciennes puissances coloniales et donc la destruction du néocolonialisme en Afrique. Enfin, la mise en place d'un marché commun à l'ensemble du continent, comme le présente ci-dessous Nkrumah et qui

---

<sup>109</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 188.

aura pour effet de développer de manière équitable les différentes régions africaines, par la mise en commun des différentes ressources et leur transformation en produits finis.

Un Marché commun africain, dans l'intérêt des seuls Africains, serait beaucoup plus propre à aider les États d'Afrique. Il présuppose une politique commune de commerce extérieur et intérieur, et doit sauvegarder notre droit de commercer avec qui nous voulons. [...] L'un des principaux objectifs de notre marché commun doit être d'éliminer la compétition qui existe actuellement entre nous et continuera nécessairement tant qu'un seul d'entre tous s'imaginera qu'il est avantageux pour lui d'adhérer au marché commun européen<sup>110</sup>.

Nkrumah conçoit la forme de ce Marché commun relativement identiquement à ce qui se fait en Europe. À travers la mise en place d'une monnaie africaine commune<sup>111</sup>, la libre circulation des biens, des marchandises et des hommes. Des infrastructures de contrôle de l'économie au sein de ce marché, mais aussi des moyens de contrôle du commerce extérieur afin de favoriser les meilleurs échanges avec le reste du monde et assurer que ces derniers se font sur un rapport de force égale et non dans une perspective néocoloniale. Dans un contexte de constructions nationales, Nkrumah, comme nous pouvons le constater ci-dessous, souhaite que l'un des principaux acteurs de discordes dans les relations extérieures, l'argent, ne pousse pas les jeunes nations africaines à uniquement vouloir protéger leur intérêt national.

De même, la mise en commun de nos investissements actuellement distincts et qui concernent des projets nationaux semblables entre eux profiterait plus au développement mutuel. En fait l'unification totale de l'économie africaine à l'échelle continentale est le seul moyen qu'aient les États africains d'atteindre un niveau qui ressemble à celui des pays industrialisés. L'idée d'une union africaine n'est pas simplement sentimentale, émanant de l'expérience commune du colonialisme et d'un désir qu'auraient des États jeunes et sans expérience de se rassembler dans l'effervescence de leur nouvelle liberté, bien que ces sentiments existent incontestablement. L'unité des pays d'Afrique est la condition sine qua non d'un développement complet et rapide, non seulement de la totalité du continent, mais aussi de chaque pays<sup>112</sup>.

Une nouvelle fois, Nkrumah, après avoir développé son argumentaire qui présente un constat sans appel, apporte une solution unique. En effet, le singulier, employé à plusieurs reprises à travers cette citation le démontre : « le seul moyen », « la condition sine qua non ». De plus il est

---

<sup>110</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 191.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 192.

intéressant de noter que Nkrumah anticipe la critique de l'idéalisme qui motiverait son projet, en cherchant à se détacher des éléments sentimentaux de sa pensée, comme l'histoire et le traumatisme communs, pour mettre en avant un projet qui présente des bases concrètes, justifiées.

Nous devons donc conquérir d'abord cet objectif de base qu'est l'unité africaine, et qui seul nous ouvrira les portes de la création en commun d'une industrie et d'une économie puissances, grâce auxquelles se réalisera notre rêve d'un continent africain fort, entièrement libéré du colonialisme économique et politique<sup>113</sup>.

Ainsi, pour Nkrumah, la mise en place du marché commun, qui permettra la mise en commun des ressources naturelles, financières, humaines par le partage des cerveaux, et technologiques est la clé du développement du continent africain sur la base d'une industrialisation massive. Toutefois le Marché commun n'existera qu'avec l'existence préalable de l'unité politique africaine afin d'assurer que les intérêts des nations deviennent les intérêts du continent, or, comme nous allons le constater, la forme que doit prendre l'unité africaine fait débat et la vision du leader ghanéen sera mise à l'épreuve durant la conférence de 1963.

---

<sup>113</sup> Nkrumah, *op. cit.*, p. 201.

### **3. Le tournant de l'année 1963 : la création de l'OUA ou quand la vision panafricaniste de Nkrumah est battue en brèche**

#### **3.1 *Africa Must Unite* : une arme d'influence au moment de la conférence fondatrice d'Addis-Abeba**

Le prisme biographique de notre recherche aura permis de mettre en avant la volonté apparue très tôt chez Nkrumah d'œuvrer activement pour la libération de l'Afrique de l'emprise impérialiste. Dès lors, dans le contexte des indépendances, le leader ghanéen manifeste ouvertement sa joie de voir les Africains s'éveiller contre l'injustice coloniale, mais aussi sa crainte que ses homologues-chefs de ces nouvelles nations ne voient dans cette libération une finalité. Une telle perspective est pour Nkrumah un schéma au service des néocolonialistes qui vont perpétuer leur domination sur des nations africaines balkanisées, égoïstes et cherchant la protection de leurs intérêts en priorité.

Le contexte des années 1960 est marqué par un débat important sur des conceptions de l'unité africaine divergentes entre les différents dirigeants africains. Nkrumah, qui entend se placer en héraut d'un projet panafricain radical ne limite jamais sa perspective au cadre strict de la nation ghanéenne. Dès lors, Nkrumah n'aura de cesse d'intervenir auprès de ses homologues pour mettre en place le plus rapidement possible les bases de l'unité. En ce sens, les années 1958 et 1959, marquées par plusieurs conférences panafricaines et la mise en place d'une union entre le Ghana et la Guinée démontrent une volonté de montrer l'exemple par une invitation ouverte aux autres nations africaines de rejoindre ce qui se veut être la base des États-Unis d'Afrique<sup>114</sup>. L'adhésion du Mali à cette Union en 1960 est pour Nkrumah le moment de démontrer dans la pratique, la fonctionnalité d'une telle unité et ses bienfaits. Cependant, un regard critique peut questionner sur le véritable impact d'une telle formation, selon l'historien Henry Kam-Kah, en raison notamment

---

<sup>114</sup>Henry Kam-Kah, « Africa Must Unite: Vindicating Kwame Nkrumah and Uniting Africa Against Global Destruction », *The Journal of Pan African Studies*, no. 10 (2012), p. 28.

de l'absence de frontières entre ces nations ainsi que des infrastructures politiques et économiques communes<sup>115</sup>.

Il reste toutefois discret sur la dissolution de cette formation politique en mai 1963 et les difficultés importantes auxquelles elle a fait face durant sa courte existence<sup>116</sup>. De nombreux historiens voient dans la mise en place de cette union, un échec programmé en raison notamment de sa trop forte ambition<sup>117</sup>. Un trait qui caractérise - nous l'avons constaté à travers cette recherche - la personnalité de Nkrumah pour le meilleur comme pour le pire. Cette division en groupement des jeunes nations africaines conduit à l'émergence en 1962 d'une opposition politique entre des leaders politiques des groupes entre les groupes de Casablanca et de Monrovia, dont les visions sur l'unité diffèrent.

L'analyse du contexte des années 1960 permet de comprendre plusieurs éléments fondamentaux à prendre en compte dans l'étude d'un écrit comme *Africa Must Unite* et ainsi percevoir les motivations qui poussent Nkrumah à développer des stratégies claires pour convaincre un lectorat qui est, comme nous l'avons vu, sur des positions différentes en ce qui a trait à l'unité africaine et à sa mise en place. Il est à noter que la conférence de l'Organisation de l'Unité africaine (OUA) a d'abord été pensée par les nations du groupe de Monrovia et la participation du Ghana et de ses alliés relève, outre d'une volonté d'intégrer le groupe de Casablanca aux discussions, d'une diplomatie menée par Haïlé Sélassié 1<sup>er</sup> empereur d'Éthiopie afin de rassembler les 32 nations africaines indépendantes en vue de discuter de la mise en place d'une unité.

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>116</sup> La séparation géographique, les désaccords sur la crise du Congo ainsi que les mésententes entre les dirigeants eux-mêmes, notamment entre Nkrumah et Sékou Touré sur la reconnaissance du nouveau président togolais M. Grunitzky suite à l'assassinat de son prédécesseur.

<sup>117</sup> François Borella, « Le régionalisme africain et l'Organisation de l'Unité Africaine », *Annuaire français de droit international*, 1963, p. 840.

Lors de son arrivée à Addis-Abeba, le 19 mai<sup>118</sup> il entend faire distribuer son ouvrage, dont la rédaction datant de 1959 cristallise l'ensemble de son projet politique, économique et sociétal pour l'avenir du continent africain. Nkrumah est totalement conscient de l'importance du moment comme le démontre son écrit, d'un volume relativement restreint et dont les propos synthétisés au maximum peuvent être lus rapidement. Cette recherche aura permis de démontrer l'importance pour Nkrumah de lier son lecteur à un sentiment d'appartenance, par un changement constant dans le sens des déterminants personnels « nous », notre », « nos » et en choisissant par moment de laisser à son lecteur la signification de ces derniers. De plus cette surutilisation de déterminants, permet au dirigeant ghanéen de parler au nom d'un groupe d'individus sur la base de l'identification d'un collectif lié par un trait commun: « la personnalité africaine ».

### **3.2 La création de l'OUA : l'échec de Nkrumah ?**

La mise en place de la conférence de l'Organisation de l'unité africaine ne relève pas d'une volonté spontanée des leaders africains de tenir une assemblée sur la forme que devait prendre l'unité du continent. La création officielle de cette organisation est l'aboutissement d'un processus de rencontres préparatoires entamées durant l'année 1962. Les positions de chacun sont le plus souvent connues et la tendance « modérée » du groupe de Monrovia prévaut largement sur les nations du groupe rival. Le « groupe de Casablanca » est d'ailleurs fragilisé en raison des dissensions entre les dirigeants des nations qui le composent sur des questions de politiques continentales.

Deux phases sont perceptibles dans la tenue de l'OUA. Premièrement du 14 au 21 mai se tient la période de discussions préliminaires et du 22 au 25 mai la conférence des chefs d'État<sup>119</sup> dont le dernier jour est marqué par la ratification de la charte officielle de l'OUA<sup>120</sup>. Cette

---

<sup>118</sup> Amza Boukari-Yabara, *Africa Unite! : Une histoire du panafricanisme*, Paris, La Découverte, 2014, p. 189.

<sup>119</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 122-123.

<sup>120</sup> Godfrey Binaisa, « Organization of African Unity and Decolonization: Present and Future Trends », *The Annals of The American Academy*, no. 432 (1977), p. 58.

organisation est pensée pour fournir aux leaders africains un lieu, une plateforme pour discuter de manière collégiale et régulière sur les problèmes et difficultés auxquels font face le continent et ses habitants<sup>121</sup> ainsi que les solutions économiques possibles pour intégrer le continent dans le monde. La mise en place d'une telle institution se veut comme la concrétisation de la volonté de solidarité des États africains vers l'unité du continent. Toutefois l'absence claire de consensus sur la forme que doit prendre cette dernière démontre les divergences idéologiques majeures au sein des dirigeants africains<sup>122</sup>.

La forme et les objectifs de l'organisation sont inscrits dans la charte officielle. Cette dernière met en avant, d'après l'historien Amzat Boukari-Yabara: « la promotion de l'unité, de la solidarité, de la coopération et de l'intégration des États africains, ainsi que l'éradication de toutes les formes du colonialisme. La prévention des conflits, la consolidation de la souveraineté et la défense de l'intégrité territoriale des États membres dans le respect de la charte de l'ONU ainsi que la non-ingérence dans les affaires intérieures des États »<sup>123</sup>.

Cette charte fait ressortir trois éléments centraux dans la direction que prendra l'organisation de l'unité africaine à partir du 25 mai 1963. Premièrement le principe de la souveraineté est respecté et conduira à la confirmation du principe d'intangibilité des frontières héritées du colonialisme en 1964. Il s'agit d'une volonté forte des États membres de l'organisation de ne pas créer un organe de contrôle supranational. Le choix de la régionalisation prévaut donc sur une organisation fédérale. Deuxièmement, dans la lutte contre l'oppression coloniale, les États réunis à Addis-Abeba entendent bousculer la situation d'Apartheid en Afrique du Sud à travers une

---

<sup>121</sup>Paul, Adogamhe, « Pan-Africanism Revisited: Vision and Reality of African Unity and Development », *African Review of Integration*, no. 2 (2008), p. 11.

<sup>122</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 123.

<sup>123</sup> Yabara, *op. cit.*, p. 191.

politique commune et agir collégialement sur la scène internationale pour lutter contre les tentatives d'ingérences colonialistes.

Enfin, le volet économique est marqué par une volonté d'analyser les tenants et aboutissants de « l'organisation d'une zone de libre-échange africaine, d'une union africaine de paiements et de compensation d'une zone monétaire africaine, la mise sur pied d'un tarif extérieur commun et d'un fonds de stabilisation des prix des matières premières et l'instauration des moyens de transport en Afrique »<sup>124</sup> en collaboration avec les Nations-Unis<sup>125</sup>. Dans sa forme concrète, la ville d'Addis-Abeba a été choisie pour être le siège permanent de l'organisation. C'est là que siègera la « Conférence annuelle des chefs d'État et de gouvernement »<sup>126</sup>. La conception du vote se base sur l'égalité entre toutes les nations membres et l'adoption d'une décision sur la majorité dite « simple »<sup>127</sup>. La forme de l'OUA est relativement simple. Cette dernière se compose d'une assemblée des chefs d'État, un conseil des ministres, un secrétariat général et un secrétaire général<sup>128</sup>.

Pour Nkrumah, cette charte et sa ratification constituent un échec majeur que nous allons analyser. En effet, cette recherche nous aura permis de démontrer la radicalité de la pensée de Nkrumah en termes organisationnels. Or ici, la volonté des chefs d'États africains de conserver leur jeune pouvoir ne se concilie pas avec la volonté du leader ghanéen d'établir une organisation par le biais d'une entité supranationale qui pourrait régir les nations africaines. Pour ce qui a trait à la défense du continent, aucune décision ne laisse à penser que l'OUA cherchera à former une armée unique pour l'ensemble du territoire.

---

<sup>124</sup> Borella, *op. cit.*, p. 851

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 852.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 854.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 854.

<sup>128</sup> Binaisa, *op. cit.* p. 58



Or, dans la vision de Nkrumah, cette forme de défense soutient deux objectifs majeurs. Premièrement l'inversion de nombreux rapports de force avec le reste du monde et deuxièmement une absence de conflits internes puisque les armées ne sont plus le fait de nations et donc de possibles outils de règlement de divergences d'intérêts internes au continent. Enfin la direction économique prise par l'OUA laisse entrevoir une longue période de discussions et d'analyse pour la mise en place d'actions continentale tout en laissant l'économie au sein des entités nationales. Dans la vision de Nkrumah, cet état de fait ne va que renforcer les divergences entre les nations du continent qui vont avant tout protéger leurs propres intérêts pour se développer tout en ralentissant grandement le développement de l'Afrique dans son ensemble et donc sa vulnérabilité face au néocolonialisme. L'une des faiblesses majeures de l'OUA est, d'après de nombreux chercheurs, sa pauvreté<sup>129</sup>.

Nkrumah avait pensé son projet des États-Unis d'Afrique comme la mise en place d'une entité continentale au service des peuples africains dont la représentation serait assurée, au niveau national, par l'existence d'un parti État et au niveau continental, par des assemblées représentatives. Or la conférence de 1963, par l'adoption de la charte et son mode d'organisation, ne laisse pas de place à la représentation réelle des peuples africains. En effet, la Conférence ne prend pas la forme d'un « parlement africain puisque sa composition ne concerne pas directement les peuples »<sup>130</sup>. Il s'agit plutôt « d'une structure de conférence diplomatique au niveau des chefs d'Etats et des ministres des Affaires étrangères »<sup>131</sup>.

Enfin, dans sa mise en place en 1963, de nombreux éléments restent encore à discuter : « la mise en place des institutions de l'OUA, le problème des groupements régionaux et le problème

---

<sup>129</sup> Dennis, Austin, Ronald, Nagel, « The Organization of African Unity », *The World Today*, no. 12 (1966), p. 525

<sup>130</sup> Borella, *op. cit.*, p. 855

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 855.

du soutien aux mouvements de libération nationale »<sup>132</sup>. Autant d'éléments qui contrastent avec la volonté affichée de Nkrumah d'agir immédiatement et impérativement. En effet, la fougue de ce dernier et sa détermination face à des dirigeants africains soucieux de solidifier leur pouvoir récemment acquis placent Nkrumah dans une posture minoritaire face à ses homologues. De nombreux leaders africains voient chez Nkrumah un individu porté par « une volonté hégémonique et une soif de pouvoir personnel »<sup>133</sup>. Il est difficile, dans une perspective d'analyse critique, d'affirmer ou d'infirmer un tel propos tant l'ambivalence de Nkrumah sur la question de l'autoritarisme est présente dans sa carrière politique. Toutefois il apparaît clairement que ce dernier malgré la distribution de son ouvrage par son ministre des Affaires étrangères Kojo Botsio<sup>134</sup> se retrouve rapidement en décalage avec les autres leaders africains et sa vision mise en minorité. De nombreux historiens voient dans ce moment de 1963 « le chant du cygne » de Nkrumah et considèrent que ce dernier est « le grand vaincu »<sup>135</sup> de la Conférence, et ce malgré une détermination sans faille de la part du leader ghanéen et un discours qui restera dans les annales de l'histoire africaine. Kofi Batsa<sup>136</sup> rapporte dans ces termes la prise de parole de Nkrumah durant l'introduction de la conférence :

I sat behind Nkrumah when he spoke to the OAU conference in Addis Ababa in 1963 and I watched the faces of the leaders as he left his prepared script and pointing at each in turn, at Haile Selassie, at Tafawa Balewa, at Modibo Kaita, at Maga; he said: 'If we do not come together, if we do not unite, we shall all be thrown out, all of us one by one – and I also will go'. He said: 'The OAU must face a choice now – we can either move forward to progress through our effective African Union or step backward into stagnation, instability and confusion – and be an easy prey for foreign intervention, interference and subversion'. He got a standing ovation for that speech and although we felt he should have been calmer and that perhaps he had gone too far, his reaction was, 'Let me tell them, let me tell them'<sup>137</sup>.

---

<sup>132</sup> Borella, *op. cit.*, p. 856.

<sup>133</sup> Dramé, *op. cit.*, p. 126.

<sup>134</sup> Yabara, *op. cit.*, p. 189.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>136</sup> Rédacteur en chef du journal *The Spark*

<sup>137</sup> Batsa, Kofi, *The Spark From Kwame Nkrumah to Limann*, London, Bellew Publishing Co Ltd, 1985, p. 30.

La conférence de l'OUA de 1963 marque un tournant majeur dans l'histoire du panafricanisme. En effet, par cette charte, les dirigeants africains concrétisent une vision modérée de l'unité africaine et rompent avec une tradition panafricaine de solidarité entre les peuples africains et ceux issus de la diaspora en cristallisant l'idéologie en une union interétats.<sup>138</sup>.

---

<sup>138</sup> Bah (dir), *op. cit.*, 167.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

*Africa Must Unite* représente certainement l'écrit le plus important dans l'ensemble de l'œuvre de Kwame Nkrumah. Le titre même, par sa formulation impérative, démontre dans quel état d'esprit de l'*Osagyefo* rédige ce dernier. Dans un continent marqué par un contexte d'optimisme et d'espoirs en raison de la libération du joug colonial, le leader ghanéen perçoit ce moment comme une période de danger et défend la nécessité d'agir pour faire fructifier les fruits de la liberté. Le constat de la situation difficile du continent africain dans cette période postcoloniale est pour Nkrumah le moment de bâtir une société africaine unie selon ses idéaux panafricains pour permettre un développement économique, politique et social rapide et une intégration de ce dernier sur la scène internationale.

Pour cela comme nous avons pu le voir à travers cette recherche, Nkrumah développe des stratégies claires que nous avons pu analyser, interpréter et déconstruire. Le cœur de l'ouvrage est ainsi marqué par une dialectique passé / présent / futur qui compose la structure de l'écrit. Nkrumah navigue dans un cadre chronologique défini, mais pas intangible.

Dans le cadre du premier chapitre, nous avons pu constater du parcours de Nkrumah, sur le plan personnel et académique pour établir une grille de compréhension du personnage historique. Nous avons pu voir que ce dernier est fortement influencé par un contexte particulier, celui de sa rencontre avec le Dr. Aggrey et son séjour hors du continent africain, dans la société étatsunienne marquée par un racisme fort et à Londres métropole coloniale. Son parcours universitaire atteste d'un étudiant rigoureux et déterminé qui va faire preuve très vite de leadership avec les autres étudiants africains. C'est à l'université de Lincoln qu'il va découvrir les milieux militants, universitaires ou non, dans lesquels il va s'impliquer. Il apparaît clair dès son jeune âge, que Nkrumah entend mettre sa vie au service du continent africain. En occupant le poste de secrétaire lors de la très connue conférence de Manchester en 1945, Nkrumah côtoie les grandes figures

panafricaines de son époque comme Du Bois et Padmore. Ces rencontres vont forger la pensée panafricaine de ce dernier qui va s'abreuver de ces différentes approches du panafricanisme. Ces apprentissages vont permettre à Nkrumah, lors de son retour en Côte de l'or et son opposition à la caste politique en place, d'enclencher le processus pour l'indépendance de son pays.

Le second chapitre avait pour objectif de comprendre et d'analyser comment Nkrumah entend construire son projet de futur état continental, notamment sur quelles bases idéologiques et institutionnelles. Dans un premier temps, nous avons pu constater que Nkrumah utilise l'histoire pour créer un récit qui servira un argumentaire pour l'unification du continent. Ce récit idéalise le passé par une mise en avant forte des caractéristiques imaginées des sociétés africaines traditionnelles. Toutefois il ne cherche pas seulement à effectuer un retour au mode d'organisation de ces dernières. Nkrumah cherche avant tout à convaincre ses lecteurs d'un lien qui existe entre les Africains renforcés par l'expérience traumatique de l'esclavage et du colonialisme. Cette « communauté de souffrance » doit alors, dans l'esprit du leader ghanéen, réfléchir à son présent et son avenir dans une perspective continentale, car les frontières sont considérées comme des obstacles aux esprits africains et comme le produit du colonialisme. Nkrumah conçoit sa vision du passé faite de prospérité et de richesse, avec le contexte contemporain de son époque et la situation économique, politique et sociale critique des jeunes nations africaines. Il ne s'agit pas seulement de porter un regard en arrière pour se complaire dans une stricte sublimation du passé, mais bien de chercher à libérer les esprits de la domination occidentale, par le biais émotionnel et pousser ses lecteurs à agir.

L'utilisation du passé dans les premiers chapitres de l'ouvrage permet au leader ghanéen de décrire sa vision des sociétés africaines traditionnelles et la rupture brutale de ce passé glorieux par l'arrivée de l'homme blanc. Nkrumah fait le lien entre ce dernier fait et les maux qui impactent le continent africain. Cela lui permet d'établir le socialisme comme moteur du projet panafricain

puisque'il s'agit selon Nkrumah, d'une idéologie qui correspond à ce lien qui unit les Africains et exprimée par la « personnalité africaine ». Dès lors, Nkrumah par l'évocation du contexte des années 1960 lance un appel direct à son lectorat, les chefs d'État africains quant à la nécessité d'agir. Nkrumah entend établir un constat, par l'identification des problèmes qui touchent le continent. Car ce contexte est marqué par la construction des États-nations que Nkrumah cherche à combattre.

Pour ce faire, ce dernier évoque l'expérience de son propre pays, le Ghana ayant établi par un postulat de départ que l'expérience de l'esclavage et du colonialisme ayant été sensiblement la même sur l'ensemble du continent, le constat s'applique pour le continent et par conséquent les solutions aussi. Comme nous l'avons évoqué durant le dernier chapitre de cette recherche, le présent est avant tout marqué par le versant organisationnel de Nkrumah et par un volontarisme prononcé. Enfin, le futur prend pour base l'acceptation du projet des États-Unis d'Afrique par les autres dirigeants africains. Nkrumah démontre toutefois que l'unification est un atout majeur pour le développement de l'Afrique. Or, cette proposition sur la base d'un acte de confiance ne rencontrera le succès attendu et Kwame Nkrumah sera placé en minorité durant cette conférence qui marque un tournant dans l'histoire du continent africain.

Cet échec est d'autant plus important pour Nkrumah que ce dernier a rédigé son ouvrage afin de souligner le caractère impératif de la mise en place d'un tel projet pour défendre les intérêts du continent africain. Cette nécessité d'établir l'unité dans les plus brefs délais transcende l'ensemble de l'écrit de Nkrumah et se justifie selon le leader ghanéen par la vulnérabilité du continent et la présence des forces néocolonialistes prêtes à agir et perdurer cette domination. Ainsi, l'unité est pour le dirigeant ghanéen, la solution la plus naturelle, en raison du passé des civilisations traditionnelles africaines, pour établir une égide qui protégera le continent face à ses forces néfastes. De plus, les processus de développement et d'industrialisation, coûteux,

deviennent, par une mise en commun des ressources naturelles, manufacturières et financières, une voie accessible et rapide, permettant ainsi d'intégrer le continent sur la scène internationale comme un acteur majeur dans le contexte de la guerre froide.

Pour ce faire et comme nous avons pu le constater dans le cadre du dernier chapitre, Nkrumah propose pour son projet d'unification continentale une mise en commun complète des ressources économiques et naturelles qui seront gérées par un conseil formé par les dirigeants africains. Ces derniers auront la charge d'établir des plans à moyen et long terme pour l'ensemble du continent. Les « États-Unis d'Afrique » sont pour Nkrumah représentatifs du peuple africain, car les dirigeants siégeant dans son conseil sont des représentants des peuples de leurs nations. Cette structure organisationnelle doit, selon Nkrumah, être non alignée pour ne pas être prise dans une logique de loyauté entre l'un des deux blocs de la guerre froide. Cette option est pour Nkrumah le choix de la paix et la possibilité pour de devenir l'un des acteurs majeurs sur la scène internationale. Les États-Unis d'Afrique doivent être pensés sur la base du socialisme africain. Une variante du socialisme qui s'adapte aux réalités africaines et qui prend ses racines dans les sociétés africaines traditionnelles. Toutefois Nkrumah entend adapter son idéologie, que nous avons décrite durant le second chapitre, en une pratique concrète soit une industrialisation à outrance et une transformation de la société africaine qui ne doit plus s'ancrer dans une perspective tribale. De plus, Nkrumah propose des pistes de réflexion quant à la forme possible de son projet sur la base des grands ensembles en effectuant une analyse des points forts et faiblesses de chacun.

Le lectorat ciblé de *Africa Must Unite*, composé des dirigeants africains, peut voir dans cet ouvrage une volonté de Nkrumah de s'imposer sur la scène continentale à leurs dépens et sa volonté de mettre en commun les ressources ainsi qu'une remise en question des États-nations de devenir le leader du continent africain. Or, Nkrumah est un politicien pragmatique et volontariste et ce dernier conçoit que la réunion de 1963 est cruciale afin de bâtir l'intégration africaine sur la base

du projet qu'il propose. Une des explications de son échec se trouve, selon de nombreux historiens dans cette méfiance que les dirigeants africains ont manifestée à l'encontre de Nkrumah durant la conférence de 1963.

La volonté de convaincre son lectorat, comme nous l'avons vu, pousse parfois Nkrumah à se contredire, omettre des événements, des explications, des faits dérangeants et prendre des raccourcis voir sciemment exagérer le propos et les affirmations pour maintenir la cohérence de l'argumentation de son projet des États-Unis d'Afrique. Toutefois, on constate aussi que la pensée de Nkrumah est aussi marquée par un réalisme fort qui pousse le leader ghanéen à établir une analyse lucide des maux dont souffre le continent africain tout en proposant des pistes de solutions.

*Africa Must Unite* est comme nous l'avons vu, sans conteste l'écrit le plus important dans la vie du dirigeant ghanéen, par le contexte éminemment politique des années 1960 et par l'importance du moment que représente la conférence de l'unité africaine. Il s'agit-il de la synthèse d'une vie de réflexion politique dans une perspective d'intégrer le continent à travers une voie diplomatique intégrant des discussions avec les deux blocs et malgré le soutien à des groupes de libérations armées, de considérer la violence comme un dernier recours et non une fin en soi.

Sa prise de pouvoir rapide et l'accès à l'indépendance lui imposeront des réalités difficiles qui vont se heurter à ses valeurs et idéaux. Ainsi, Nkrumah pourtant très idéologiquement orienté vers l'Est et s'étant fait souvent un critique de l'ouest tentera de composer avec ses deux blocs transcendant la simple idéologie pour développer le continent africain. Toutefois à travers sa vie, Nkrumah n'aura eu de cesse d'émettre des critiques ouvertes aux pays de l'Ouest jouant d'impérialisme et de néo-néocolonialisme, son soutien affiché à Patrice Lumumba, aux groupuscules de libération armés et sa critique ouverte des États-Unis notamment à travers la publication de son ouvrage *The Last Stage of Imperialism* en 1965 conduiront en partie à son éviction du pouvoir en 1966 par le pouvoir militaire.



Pour ce dernier, comme le rapport, l'historien David Rooney, « le coup d'État est l'œuvre d'éléments militaires réactionnaires avec l'influence des néocolonialistes qui sont dans les ambassades US, britannique et ouest-allemande »<sup>1</sup>. L'influence des États-Unis dans la chute de l'*Osagyefo* est incontestable, toutefois il ne s'agit pas de porter l'accusation d'un seul et même coupable, mais de comprendre que dans le contexte de ce coup d'État la position de Nkrumah était largement fragilisée et que contrairement à ce que ce dernier a pu penser durant ce moment, la majorité des Ghanéens n'était pas aussi favorable à son retour. La situation économique difficile du pays et une augmentation de l'autoritarisme de Nkrumah ont favorisé la mise en place et l'acceptation par la population du coup d'État. De plus nous pouvons émettre l'hypothèse que l'ambition panafricaine de Nkrumah présente dès son retour en côte de l'Or, cumulé à de nombreux échecs et économiques et un pouvoir de plus en plus autoritaire a sans contexte détaché la population du Ghana de son dirigeant et de ses rêves. Ces derniers ayant un sentiment de plus en plus fort que Nkrumah est en train de sacrifier sa nation au profit de son projet. Ainsi de nombreux témoins du coup d'État rapportent des manifestations de joie dans les rues et les organes de presse n'étant plus sous contrôle de l'état de Nkrumah titrent « Freedom At Last »<sup>2</sup> et de nombreux individus ayant fui le régime reviennent au pays.

Alors que le leader ghanéen en exil trouve refuge chez son allié de longue date Sékou Touré en Guinée et devient par titre honorifique vice-président, au Ghana le nouveau régime entend supprimer la présence de Nkrumah que ce soit en brûlant ses ouvrages et en transformant certains éléments de l'espace public comme des monuments et des noms de rues. La période d'exil jusqu'à sa mort en 1972 marque pour Nkrumah un moment de radicalisation intense comme l'a étudié l'historienne Ama Biney. L'appel aux armes devient pour Nkrumah un outil indispensable pour

---

<sup>1</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 9

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 10

libérer le continent africain et ce dernier ne tempère plus son idéologie socialiste en affirmant ouvertement son marxisme. Dans son ouvrage de 1970 *The Class Struggle In Africa*, il reconnaît le principe de classe qu'il avait jusque-là rejeté dans les réalités africaines. C'est aussi dans cet ouvrage qu'il lance un appel aux armes pour la libération du continent africain:

Revolutionary violence is a fundamental law in revolutionary struggles, those who argue that the transition from capitalism to socialism can be accomplished without the uses of force are under a delusion<sup>3</sup>

De plus, comme le souligne Biney, dans les dernières années de sa vie, Nkrumah qui avait jusque-là concentré son panafricanisme sur le continent africain tout en invitant les descendants de la diaspora à le rejoindre, considère qu'une révolution « noire » est nécessaire à l'échelle du monde<sup>4</sup>. Sur ce propos, Nkrumah rejoint l'un de ses mentors intellectuels, Marcus Garvey et son célèbre slogan : « One God, One Nation, One Destiny »<sup>5</sup>. La pensée panafricaine de Nkrumah dans son ouvrage de 1970, rejoint une perspective communiste globale de lutte et de révolution qui élimineront l'impérialisme et le néocolonialisme et par ce fait libérera le continent africain et ainsi l'unira. Nkrumah devient l'observateur des évolutions politiques des autres nations du continent et assiste à ces divers échecs. Il meurt seul en 1972 dans un hôpital de Bucarest.

Par une mise en avant de la perspective lexicologique, nous avons pu analyser les stratégies développées par le leader ghanéen pour convaincre son lectorat direct que sont les autres leaders africains. Toutefois notre approche s'est limitée majoritairement à l'ouvrage *Africa Must Unite*. De nombreuses recherches restent à entreprendre pour saisir l'importance de la place des femmes dans la vision de Nkrumah, mais aussi pour analyser et comprendre le « Nkrumahisme » qui est le versant religieux de la pensée du leader ghanéen et au cœur de son culte de la personnalité

---

<sup>3</sup> Nkrumah, *The Class Struggles in Africa*, p. 80.

<sup>4</sup> Ama Biney, « The development of Kwame Nkrumah », p. 94.

<sup>5</sup> Garvey, *op.cit.*, p. 52.

développé durant les années les plus autoritaires de son régime. Nous limiterons cette liste non exhaustive à ces deux approches possibles quant à l'étude de Kwame Nkrumah.

Nkrumah est comparativement à d'autres figures de leaders africains, comme Lumumba et surtout Nelson Mandela, paradoxalement peu connu à travers le monde. Or, le journal Times en a fait l'homme de l'Africain du XXe siècle. Il est difficile d'expliquer ce fait même si l'on peut avancer des hypothèses comme le nombre de photographies disponibles moindres que son homologue sud-africain, le contexte de l'apartheid et tous les événements avec le rugby et la coupe du monde ont favorisé la place du dirigeant sud-africain sur la scène internationale. Toutefois, Nkrumah est connu de tous lorsqu'il s'agit de panafricanisme et la vision de ce dernier fait l'objet d'un héritage qui est depuis les années 1990 constamment appelé par les militants. Cette récurrence s'explique par la situation économique, sociale et politique du continent africain à la veille du XXIe siècle. L'euphorie des indépendances est depuis longtemps éteinte et les nouvelles nations n'ont pu remplir leurs promesses. Le néocolonialisme est encore présent sur le continent et ce dernier a vu sur l'ensemble de son territoire se succéder des guerres civiles, des renversements de pouvoirs et la montée aux pouvoirs de dictateurs, et ce dès les indépendances.

Ainsi ceux qui ont à cœur le développement de l'Afrique cherchent de nouvelles solutions et observent le passé en quête de réponse. Nkrumah apparaît alors dans les débats avec une posture quasi messianique tant son discours développé dans *Africa Must Unite* touche des réalités du continent africain au XXIe siècle. Pour de nombreux militants panafricanistes partisans de la vision de Kwame Nkrumah, ce dernier a mis en garde ses homologues-chefs d'État qui, par égoïsmes et volonté de protéger leurs pouvoirs nouvellement acquis, l'ont écarté et ont ainsi privé le continent africain d'une vision saine pour son futur. Nkrumah est donc celui qui avait raison et le programme qu'il développe est le bon pour le continent africain. L'échec de L'OUA et sa transition en une nouvelle forme, l'Unité africaine en 2002 est aussi un facteur de persistance tant cette organisation

aura eu un succès très limité et mitigé or ces deux conférences en 1963 et 1965 auront placé le dirigeant ghanéen en minorité par le refus de son projet des États-Unis d'Afrique. Au Ghana, si le gouvernement ayant suivi le coup d'État a tenté d'éliminer la figure du père de la nation, cette dernière a rapidement, dans la décennie qui a suivi été réhabilitée. En effet, Nkrumah est omniprésent au Ghana, que ce soit à travers son mausolée à Accra qui l'une des attractions principales du pays, mais aussi dans les discours de la vie publique.

Il est bon pour un homme politique qui veut faire carrière au Ghana de toujours se placer dans la continuité de l'Osagyefo. L'échangeur Kwame Nkrumah et l'architecture urbaine à Accra démontrent que la vie politique du pays continue de tourner autour de la figure de son père fondateur. De même ses descendants sont des personnalités importantes et influentes au Ghana notamment sa fille Samia Nkrumah qui est une actrice de la vie politique du pays. La culture est aussi une part importante de l'explication de la récurrence du dirigeant ghanéen dans les mémoires. Nous pouvons ici prendre l'exemple de Tiken Jah Fakoly qui dans ses chansons et dans ses entrevues fait appel à l'héritage de Nkrumah. Ainsi que Kojey Radical et sa chanson intitulée « Kwame Nkrumah » qui dépeignent un personnage déterminé et ouvert à la discussion avec toutes les religions et idéologies politiques.

L'héritage négatif de Kwame Nkrumah, notamment ses dérives autoritaires et ses erreurs de gestions tendent à être mises de côté par les partisans panafricains pour mettre en avant la figure du « père des indépendances » et celui qui aura été l'égide contre l'impérialisme et le néocolonialisme. Toutefois les historiens, afrocentristes ou non, ne peuvent se contenter d'étudier Kwame Nkrumah en sélectionnant les aspects qui confirment leurs propos et orientations idéologiques. Comme le souligne Ama Biney, l'étude d'une figure comme Kwame Nkrumah ne peut se faire qu'à travers un examen consciencieux des aspects positifs et négatifs de sa vie et ses

actions. Ainsi le versant autoritaire et le culte de la personnalité du dirigeant ghanéen ne peuvent être mis de côté comme le rôle joué par les États-Unis dans sa chute.

Lorsque se pose la question de la validité de sa vision pour le continent africain il est facile de faire de l'histoire fiction et rapidement tomber dans le : « et si », par exemple « et si le coup d'État n'avait pas eu lieu », « et si son programme avait été appliqué ». Si une telle perspective peut parfois biaiser une analyse, tant de tels questionnements sont, pour les scientifiques difficiles à imaginer. Dans une perspective mémorielle, cela démontre à quel point la figure du dirigeant africain est importante et centrale pour les militants panafricanistes.

Dans le cadre de l'agenda 2063, la présidente de la Commission de l'Union africaine a écrit un courriel symbolique à Kwame Nkrumah daté du 24 janvier 2063 dans lequel elle explique à l'ancien dirigeant ghanéen que son projet a non seulement été mis en place, mais que celui-ci a réussi<sup>6</sup>. Elle imagine alors une Afrique alternative et futuristique dans lequel le Kiswahili est devenu la langue officielle d'un continent unifié. Ce courriel se veut être un message nostalgique sur ce passé si difficile du XXe et première moitié du XXI à la sortie des indépendances qui auraient dû être le moment de la libération du continent et par cette démarche, Mme Nkosazana entend donner de l'espoir aux peuples africains que le futur peut être perçu de manière positive et ce en prenant, pour le soutenir, l'exemple de Kwame Nkrumah et son projet des États-Unis d'Afrique.

Ce courriel, ainsi que les écrits sur Kwame Nkrumah et la persistance de ce dernier dans les mémoires collectives africaines démontre une volonté de ne pas voir ses idées et son projet d'un continent africain uni disparaître, mais au contraire continuer de perpétuer au sein des nouvelles générations comme le souvenir du combat d'un homme qui aura dédié sa vie à la libération de son

---

<sup>6</sup>Léonce Gamaï (2014, 14 février), « Agenda 2063 » : Le rêve de Dlamini Zuma pour l'Afrique dans cinquante ans, [site Web], consulté le 2 mars 2016, <https://lanouvelletribune.info/archives/international/18039-agenda-2063-le-reve-de-dlamini-zuma-pour-l-afrique-dans-cinquante-ans>

continent. Enfin nous pouvons conclure ce mémoire sur ces mots, qui représente, à notre sens parfaitement la vie politique de Kwame Nkrumah :

Nkrumah saw all visions, dreamt all the dreams and made all the mistakes<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Rooney, *op. cit.*, p. 50.

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

### I. Sources

#### A. Sources primaires

NKRUMAH, Kwame. *L'Afrique doit s'unir*, Paris, Présence africaine, 1994, 256 p.

NKRUMAH, Kwame. *Africa Must Unite*, New-York, Frederick A. Praeger Publisher, 1963, 230 p.

#### B. Sources complémentaires

NKRUMAH, Kwame. *Autobiographie*, Paris, Présence Africaine, 1960 (1957), 291 p.

NKRUMAH, Kwame. *Le Néo-colonialisme : dernier stade de l'impérialisme*, Paris, Présence Africaine, 1973 (1965), 269 p.

NKRUMAH, Kwame. *Consciencisme*, Paris, Présence Africaine, 1974 (1964), 141 p.

NKRUMAH, Kwame. *Toward Colonial Freedom; Africa In the Struggle against World Imperialism*, London, Panaf Books, 1974 (1942), 60 p.

### II. Bibliographie

#### A. Ouvrages généraux

COOPER, Frederick. *L'Afrique depuis 1940*, Editions Payot, Paris, 2002, 320 p.

D'ALMEIDA-TOPOR, Hélène. *L'Afrique au XXe siècle*, Armand Colin, Paris, 1999, 382 p.

GUILHOU, Christophe (dir.). *Le mouvement panafricaniste au XXe siècle*, CODESRIA, Paris, 2013, 640 p.

ORUNO, Lara. *La naissance du panafricanisme : les racines caraïbes, américaines et africaines du mouvement au XIXe siècle*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2000, 390 p.

#### B. Monographies.

ADAM-BOATENG, Charles. *The Political Legacy of Kwame Nkrumah of Ghana*, New-York, Edwin-Mellen Press, 2003, 187 p.

ANDERSON, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991, 240 p.

BAH, Thierno (dir.). *Intellectuels, Nationalisme et idéal panafricain*, Dakar, CODESRIA, 2005, 186 p.

BINEY, Ama. *The Political and Social thought of Kwame Nkrumah*, New-York, Palgrave-Macmillan, 2011, 249 p.

BOUKARI-YABARA, Amzat. *Africa Unite ! : Une histoire du panafricanisme*, Paris, La découverte, 2014, 317 p.

BROWN, Malcolm, MILES, Robert. *Racism*, New-York, Routledge, 1989 (2003), 197 p.

CHRETIEN, Jean-Pierre, FAUVELLE-AYMAR, François-Xavier, PERROT, Claude-Hélène. *Afrocentrismes : L'histoire des Africains entre Egypte et Amérique*, Paris, Editions Karthala, 2000, 403 p.

COOPER, Frederick. *Colonialism in Question: Theory, Knowledge, History*, Berkeley, University of California Press, 2005, 327 p.

DAVIDSON, Basil. *Which Way Africa?*, London, Penguin Books, 1964, 318 p.

DAVIDSON, Basil. *The Black Man's Burden: African and the curse of the Nation-State*, Crown, 1992, 355 p.

DECRAENE, Philippe. *Le panafricanisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 124 p.

DU BOIS, W.E.B. *The Souls of the Black Folk*, A.C. McClurg & Co, Chicago, 1903, 176 p.

DUNN, Ross. *The Adventures of Ibn Battuta: A Muslim Traveler of the 14<sup>th</sup> Century*, Berkeley, University of California Press, 1986, 458 p.

ESSIEN, Kwame, FALOLA, Toyin. *Pan-Africanism and the Politics of African Citizenship and Identity*, New-York, Routledge, 2013, 266 p.

FAUVELLE, François-Xavier. *L'Afrique de Cheikh Anta Diop*, Paris, Editions Karthala, 1996, 238p.

FREDRICKSON, George. *Racism: A Short History*, Princeton, Princeton University Press, 2002, 207 p.

FULLER, Harcourt, PERKINS, John. *Money in Africa*, London, British Museum Research Publications, 2009, 171 p.

GRANT, Colin. *A Negro with a Hat: The Rise and Fall of Marcus Garvey*, London, Oxford University Press, 2007, 544 p.

HOBBSBAWM, Eric, RANGER, Terrence. *L'invention de la Tradition*, Paris, Editions Amsterdam, 2006, 370 p.

JAMES, Leslie. *George Padmore and Decolonization from Below: Pan-Africanism the Cold War and the End of Empire*, New-York, Palgrave-Macmillan, 2015, 200 p.

JEPPESEN, Chris, SMITH Andrew. *Britain, France and the Decolonization of Africa: Future Imperfect?*, London, UCL Press, 2017, 243 p.



KLOCZOWSKI, Jerzy (dir.). *Des frontières en Afrique du XIIe au XXe siècle*, Paris, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, 2005, 327 p.

LAWLER, Mary. *Marcus Garvey: Black Nationalist Leader*, Philadelphia, Chelsea House Publishers, 2005, 94 p.

LA FLEUR, James. *Fusion Foodways of Africa's Gold Coast in the Atlantic Era*, Boston, BRILL, 2012, 230 p.

LEVINE, Lawrence. *Black Culture and Black Consciousness: Afro American Folk Thought From Slavery to Freedom*, New-York, Oxford University Press, 1977, 522 p.

MEIER, August. *Negro Thought in America 1880-1915*, Michigan, Ann Arbord Paperback, 1966, 337 p.

OMARI, Peter. *Kwame Nkrumah: The Anatomy of an African Dictatorship*, London, C. Hurst & Company, 1971, 230 p.

MAZAMA, Ama. *Africa in the 21<sup>st</sup> Century: Toward a New Future*, London, Routledge, 2007, 300 p.

NEWMAN, Simon. *A New World of Labor: The Development of Plantation Slavery in the British Atlantic*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2013, 336 p.

UNESCO. *Des frontières en Afrique du XII au XXe siècle*, Paris, Stedi-média, 2005, 325 p.

RAHMAN, Ahmad. *The regime change of Kwame Nkrumah*, New-York, Palgrave-Macmillan, 2007, 250 p.

ROONEY, David. *Kwame Nkrumah: Vision and Tragedy*, Accra, Sub-Saharan Publishers, 1988, 388 p.

SHERWOOD, Marika. *Kwame Nkrumah: The Years Abroad 1935-1947*, Legon, Freedom Publications, 1997, 202 p.

POE, Zizwe. *Kwame Nkrumah's Contribution to Pan-Africanism: An Afrocentric analysis*, New-York, Routledge, 2003, 206 p.

VAN-WALRAVEN, Klaas. *Dreams of power: The role of the Organization of African Unity in the politics of Africa 1963-1993*, Aldershot, Ashgate, 1999, 467 p.

WILLIAMS, Eric. *Capitalism & Slavery*, Richmond, The University of North Carolina Press, 1944, 285 p.

### C. Articles scientifiques

ADOGAMHE, Paul. « PAN-AFRICANISM Revisited: Vision and Reality of African Unity and Development », *African Review of Integration*, 2008, vol. 2, no. 2, p. 1-34.

AGYEMAN, Opoku, « Kwame Nkrumah and Tom Mboya: Non-Alignment and Pan-African Trade Unionism », *Présence Africaine*, 1977, vol. 3, no. 103, p. 59-85.

AGYEMAN, Opoku. « The Supermarxists and Pan-Africanism », *Journal of Black Studies*, 1978, vol. 8, no. 4, p. 489-510.

AKYEAMPONG, Emmanuel, AIKINS, Ama de-Graft. « Ghana at Fifty: Reflections on Independence and After », *Transition*, 2008, no. 98, p. 24-34.

ALESINA, Alberto, EASTERLY, William, MATUSZESKI, Janina. « Artificial States », *Journal of The European Economic Association*, 2011, vol. 9, no. 2, p. 246-277.

ALLMAN, Jean-Marie. « The Youngmen and the Porcupine Class, Nationalisme and Asante's Struggle for Self-Determination: 1954-57 », *The Journal of African History*, 1990, vol. 31, no. 2, p. 263-279.

ALUKO, Olajide. « Nigeria's Role in Inter-African Relations: With Special Reference to the Organization of African Unity », *African Affairs*, 1973, vol. 72, no. 287, p. 145-162.

APTER, David. « Ghana's Independence: Triumph and Paradox », *Transition*, 2008, no. 98, p. 6-22.

ARTIERES, Philippe, LASCOUMES, Pierre, SALLE, Grégory. « Prison et résistances politiques. Le grondement de la bataille », *Cultures & Conflits*, 2004, no. 55, p. 1-9.

ASANTE, Molefi. « The Character of Kwame Nkrumah's United Africa Vision », *The Journal of Pan African Studies*, 2012, vol. 4, no. 10, p. 12-25.

ASKEW, Kelly, PITCHER, Anne. « African Socialism and Postsocialisms », *Africa: Journal of the International African Institute*, 2006, no. 1, p. 1-14.

AUSTIN, Denis, NAGEL, Ronald. « The Organization of African Unity », *The World Today*, 1966, vol. 22, no. 12, p. 520-529.

AWENENGO-DALBERTO, Séverine. « Frontières et indépendances en Afrique Subsaharienne », *Afrique Contemporaine*, 2010, vol. 3, no. 235, p. 73-83.

AYITTEY, Georges. « The United States of Africa: A revisit », *ANNALS*, 2010, no. 632, p. 86-102.

BA-KONARE, Adame. « L'histoire africaine aujourd'hui », *Présence africaine*, 2006, vol. 1, no. 173, p. 27-36.

BAIMU, Evarist. « The African Union: Hope for better protection of human rights in Africa? », *African Human Rights Law Journal*, 2001, vol. 1, no. 2, p. 299-314.

BAKWESEGH, Chris. « The Role of the Organization of African Unity in Conflict Prevention, Management and Resolution », *International Journal of Refugee Law*, 1995, vol. 7, no. 1, p. 207-219.

BANDELE, Ramla. « Understanding African Diaspora Political Activism: The Rise and Fall of the Black Star Line », *Journal of Black Studies*, 2010, vol. 40, no. 4, p. 745-761.

BAUD, Michel, VAN-SCHENDEL, Willem. « Toward a Comparative History of Borderlands », *Journal of World History*, 1997, vol. 8, no. 2, p. 211-242.

BAYART, Jean-François, HIBOU, Béatrice, SAMUEL, Boris. « L'Afrique cent ans après les indépendances : vers quel gouvernement politique ? », *Politique africaine*, 2010, vol. 3, no. 119, p. 129-157.

BENNETT, George. « African Socialism », *International Journal*, 1964-1965, vol. 20, no. 1, p. 97-101.

BERGER, Mark. « From: Nation-Building to State-Building: The Geopolitics of Development, The Nation-State System and the Changing Global Order », *Third World Quarterly*, 2006, vol. 27, no. 1, p. 5-25.

BINAISA, Godfrey. « Organization of African Unity and Decolonization: Present and Future Trends », *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, 1977, vol. 432, no. 1, p. 52-69.

BINEY, Ama. « The Legacy of Kwame Nkrumah in Retrospect », *The Journal of Pan African Studies*, 2008, vol. 2, no. 3, p. 129-159.

BINEY, Ama. « The Development of Kwame Nkrumah's Political Thought in Exile. 1966-1972 », *The Journal of African History*, 2009, vol. 50, no. 1, p. 81-100.

BORELLA, François. « Le régionalisme africain et l'Organisation de l'Unité africaine », *Annuaire de droit international*, 1963, vol. 9, p. 838-865.

BOUKARI-YABARA, Amzat. « Les militants noirs anglophones des années 1920 à 1940 », *Gradhiva*, 2014, no. 19, p. 32-49.

CAMARA, Babacar. « The Falsity of Hegel's Theses on Africa », *Journal of Black Studies*, 2005, vol. 36, no. 1, p. 82-96.

CAMPBELL, Horace. « Pan African Renewal in The 21<sup>st</sup> Century », *African Journal of Political Science*, 1996, vol. 1, no. 1, p. 84-98.

CHIVALLON, Christine. « Diaspora noire des Amériques : une réflexion conduite à partir de la notion de lien-transétatique », *Presses de Sciences Po*, 2006, vol. 2, no. 38, p. 39-61.

CISSE, Blondin. « La problématique de la renaissance africaine dans le Consciencisme de Nkrumah : pour une relecture du socialisme africain », *Présence africaine*, 2012, vol. 1, no. 185-186, p. 61-78.

COLIN, Roland. « Joseph Ki-Zerbo, berger de notre histoire », *Présence africaine*, 2006, vol. 1, no. 173, p. 9-19.

COMMANDER, Michelle. « Ghana at Fifty: Moving toward Kwame Nkrumah's Pan-African Dream », *American Quarterly*, 2007, vol. 59, no. 2, p. 421-441.

COQUERY-VIDROVITCH, « A propos des racines historiques du pouvoir : Chefferie et Tribalisme », *Pouvoirs*, 1983, no. 25, p. 51-62.

COQUERY-VIDROVITCH, Catherine. « Frontières africaines et mondialisation », *Histoire@Politique*, 2012, vol. 2, no. 17, p. 149-164.

COSGROVE, Carol-Ann. « The Common Market and its Colonial Heritage », *Journal of Contemporary History*, 1969, no. 1, p. 73-87.

CLARKE, John. « African-American historians and the reclaiming of African History », *Editions Présence Africaine*, 1979, no. 110, p. 29-48.

CLARKE, John. « Pan-Africanism: A brief history of an idea in the African World », *Editions Présence Africaine*, 1988, no. 145, p. 26-56.

DAVIDSON, Basil, MUNSLOW, Barry. « The Crisis of the Nation-State in Africa », *Review of African Political Economy*, 1990, no. 49, p. 9-21.

DEVENEUX, Gus. « The Frontier in Recent African History », *The International of African Historical Studies*, 1978, vol. 11, no. 1, p. 63-85.

DIKSHIT, Ramesh, « Geography and Federalism », *Annals of The Association of American Geographers*, 1971, vol. 61, no. 1, p. 97-115.

DODOO, Vincent. « Kwame Nkrumah's Mission and Vision for Africa and the World », *The Journal of Pan African Studies*, 2012, vol. 4, no. 10, p. 78-92.

DOS SANTOS, Marcelino. « Les mouvements de libération et les états africains », *Présence africaine*, 1970, vol.3, no. 75, p. 3-10.

DRAME, Patrick. « Une construction identitaire dans l'Afrique postcoloniale : le projet d'États-Unis d'Afrique chez Diop et Nkrumah », *Revue Outre-mers*, 2013, no. 378-379, p. 1-18.

EDEDEBE. « Origins and Meaning of Pan-Africanism », *Présence Africaine*, 1970, vol. 1, no. 73, p. 109-127.

ELUWA, G. I. C. « Background to the Emergence of the National Congress of British West Africa », *African Studies Review*, 1971, no. 2, p. 205-218.

EMUDONG, Charles. « The Gold Coast Nationalist Reaction to the Controversy over Higher Education in Anglophone West Africa and Its Impact on Decision Making in the Colonial Office: 1945-1947 », *The Journal of Negro Education*, 1997, vol. 66, no. 2, p. 137-146.

ENLOE, Cynthia, REJAI, Mostafa. « Nation-States and State-Nations », *International Studies Quarterly*, 1969, vol. 13, no. 2, p. 140-158.

EWING, Adam. « Garvey or Garveyism ? », *Transition*, 2011, no. 105, p. 130-145.

FARMER, Leila. « Sovereignty and the African Union », *The Journal of Pan African Studies*, 2012, vol. 4, no. 10, p. 93-105.

FILA-BAKABADIO, Sarah. « L'étoffe de l'africanité », *Civilisations*, 2009, vol. 58, no. 1, p. 39-54.

FILA-BAKABADIO, Sarah. « Imaginaires d'Afrique et historiographies afrocentristes », *Monde(s)*, 2013, vol. 1, no. 3, p. 125-145.

FINE, Gary-Alan, METZ-MCDONNELL, Erin. « Pride and Shame in Ghana Collective Memory and Nationalism Among Elite Students », *African Studies Review*, 2011, vol. 54, no. 3, p. 121-142.

GANAN, Aaron. « The State in Africa: Yesterday, Today and Tomorrow », *International Political Science Review / Revue internationale de science politique*, 1985, vol. 6, no. 1, p. 115-132.

GOODING-WILLIAMS, Robert. « Du Bois's Counter-Sublime », *The Massachusetts Review*, 1994, vol. 35, no. 2, p. 202-224.

GOUNIN, Yves. « Michel Foucher: Frontières d'Afrique, pour en finir avec un mythe », *Afrique contemporaine*, 2014, vol. 2, no. 250, p. 158-159.

GRISCHOW, Jeff. « Kwame Nkrumah, Disability and Rehabilitation in Ghana, 1957-66 », *The Journal of African History*, 2011, vol. 52, no. 2, p. 179-199.

HERBST, Jeffrey. « The Creation and Maintenance of National Boundaries in Africa », *International Organization*, 1989, vol. 43, no. 4, p. 673-692.

HESS, Janet. « Exhibiting Ghana: Display. Documentary and National Art in the Nkrumah Era », 2001, *African Studies Review*, vol. 44, no. 1, p. 59-77.

HESS, Janet, QUARCOOPOME, Nii. « Spectacular Nation: Nkrumahist Art and Resistance Iconography in the Ghanaian Independence Era », *African Art*, 2006, vol. 39, no. 1, p. 16-25: 91-92.

HOLSEY, Bayo. « Rituel et mémoire au Ghana: les usages politiques de la diaspora », *Critique Internationale*, 2010, vol. 2, no. 47, p. 19-36.

ISHAMO, Shubi. « Historical Dispossession and The Crises of the Nation-State in Africa », *Review of African Political Economy*, 1995, vol. 22, no. 65, p. 359-365.

JACQUES-GARVEY, Amy. « Philosophy and Opinions of Marcus Garvey », *The Journal of Pan African Studies*, 2009, p. 1-63.

KAM-KAH, Henry. « Africa Must Unite: Vindicating Kwame Nkrumah and Uniting Africa Against Global Destruction », *The Journal of Pan African Studies*, 2012, vol. 4, no. 10, p. 26-40.

KATZNELSON, Ira. « Du Bois's Century », *Social Science History*, 1999, vol. 23, no. 4, p. 459-474.

KILLINGRAY, David. « Repercussions of World War I in the Gold Coast », *The Journal of African History*, 1978, vol. 19, no. 1, p. 39-59.

KIPRE, Pierre. « L'historiographie de la formation de l'état contemporain en Afrique noire : du devoir de mémoire à la construction de l'avenir », *Présence africaine*, 2006, vol. 1, no. 173, p. 145-160.

KI-ZERBO, Joseph. « L'histoire : levier fondamental », *Présence africaine*, 1961, vol. 2, no. XXXVII, no. 144-147.

KI-ZERBO, Lazare. « Le panafricanisme, exemple et horizon indépassable de l'indépendance africaine : illustration à partir des Républiques Noires (Haïti, Libéria, Ethiopie) », *Africultures*, 2011, vol. 1, no. 83, p. 178-183.

KORNPORST, Markus. « The Management of Border Disputes in African Regional Sub-Systems: Comparing West Africa and the Horn of Africa », *The Journal of Modern African Studies*, 2002, vol. 40, no. 3, p. 369-393.

KUMAH-ABIWU, Felix, OCHWA-ECHEL, James. « Rethinking the Ideas of Pan-Africanism and African Unity: A Theoretical Perspective of Kwame Nkrumah's Leadership Traits and Decision Making », *The Journal of Pan African Studies*, 2013, vol. 6, no. 6, ^, 123-142.

KUIKENDALL, Ronald. « Hegel and Africa: An Evaluation of the Treatment of Africa in The Philosophy of History », *Journal of Black Studies*, 1993, vol. 23, no. 4, p. 571-581.

KWEI-ARMAH, Ayi. « African Socialism: Utopian or Scientific? », *Editions Présence Africaine*, 1967, no. 64, p. 6-30.

LANCASTER, Carol. « Democracy in Africa », *Foreign Policy*, 1991-1992, no. 85, p. 148-165.

LENTZ, Carola. « Ghana@50: Celebrating the Nation, Debating the Nation », *Cahiers d'Etudes africaines*, 2013, 2013/3, no. 211, p. 519-546.

LE VINE, Victor. « Corruption in Ghana », *Transition*, 1975, no. 47, p. 48-61.

LOMO, Aggée. « L’histoire au chevet de l’Afrique passé colonial, histoire trouée et mémoire brouillée », *Présence africaine*, 2006, vol. 1, no. 173, p. 169-188.

LONSDALE, John. « Ethnicité, morale et tribalisme politique », *Politique africaine*, 1996, vol. 3, no. 61, p. 98-115.

MAMBOU, Elie. « Le panafricanisme de William Edward Burghardt Du Bois : entre réalisme et utopie », *COMMposite*, 2015, no. 1, p. 128-148.

MARABLE, Manning. « Booker T. Washington and African Nationalism », *Phylon*, 1974, vol. 35, no. 4, p. 398-406.

MARX, Anthony. « The Nation-State and Its Exclusions », *Political Science Quarterly*, 2002, vol. 117, no. 1, p. 103-126.

MAUNY, Raymond. « The Question of Ghana », *Journal of the International African Institute*, 1954, vol. 24, no. 3, p. 200-213.

MAUREL, Chloé. « L’histoire générale de l’Afrique de l’UNESCO : Un projet de coopération intellectuelle transnationale d’esprit afro-centré (1964-1999) », *Cahiers d’études africaines*, 2014, vol. 3, no. 215, p. 715-737.

MAWHOOD, Philip. « The Politics of Survival: Federal States in the Third World », *International Political Science Review / Revue Internationale de science politique*, 1984, vol. 4, no. 4, p. 521-531.

M'BOKOLO, Elikia. « George Padmore, Kwame Nkrumah, Cyril L. James et l’idéologie de la lutte panafricaine », *CODESRIA*, p. 1-28.

MBOUKOU, Alexandre. « The Pan African Movement, 1900-1945: A study in Leadership Conflicts Among the Disciples of Pan Africanism », *Journal of Black Studies*, 1983, vol. 13, no. 3, p. 275-288.

MIESCHER, Stephan. « Nkrumah’s Baby: The Akosombo Dam and the dream of development in Ghana, 1952-1966 », *Water History*, no. 4, p. 341-366.

MOHIDDIN, Ahmed. « Notes on the resurrection of Pan-Africanism », *Présence Africaine*, 1981, vol. 1, no. 117-118, p. 190-203.

MOMOH, Abubakar. « Does Pan-Africanism Have a Future in Africa? In Search of the ideational Basis of Afro-Pessimism », *African Journal of Political Science*, 2003, vol. 8, no. 1, p. 31-57.

NYERERE, Julius. « Les fondements du Socialisme africain », *Présence africaine*, 2012, vol. 1, no. 185-186, p. 273-281.

OLA, Opeyemi. « The New Africa: Beyond the Nation-State », *Présence Africaine*, 1977, vol. 1, no. 101-102, p. 236-266.

OLA, Opeyemi. « Pan-Africanism: An Ideology of Development », *Présence Africaine*, 1979, vol. 4, no. 112, p. 66-95.

OSAGHAE, Eghosa. « Fragile States », *Development in Practice*, 2007, vol. 17, no. 4/5, p. 691-699.

OWUSU, Maxwell, SEGAL, Aaron. « Ghana: What Went Wrong? A Dialogue », *Africa Today*, 1972, vol. 19, no. 2, p. 74-80.

OWUSU, Maxwell. « Tradition and Transformation: Democracy and the Politics of Popular Power in Ghana », *The Journal of Modern African Studies*, 1996, vol. 34, no. 2, p. 307-343.

QUIST-ADADE, Charles. « From Colonization to Globalization: The Political and Intellectual Legacies of Kwame Nkrumah », *The Journal of Pan African Studies*, 2012, vol. 4, no. 10, p. 1-4.

RATCLIFF, Anthony. « The Radical Evolution of Du Boisian Pan-Africanism », *The Journal of Pan African Studies*, 2013, vol. 5, no. 9, p. 151- 170.

REED, Adolph. « W.E.B. Dubois: A perspective on the Bases of His Political Thought », *Political Theory*, 1985, vol. 13, no. 3, p. 431-456.

REVILLON, Jérémy. « Une Afrique de l'Est ou des Afrique de l'Est? : L'intégration régionale à l'épreuve de la multiplicité », *De Boeck Supérieur*, 2015, no. 253, p. 69-86.

RIPSMAN, Norrin. « Globalization and the National Security State: A Framework for Analysis », *International Studies Review*, 2005, vol. 7, no. 2, p. 199-227.

SAMPSON, Steven. « Is There an Anthropology of Socialism ? », *Anthropology Today*, 1991, vol. 7, no. 5, p. 16-19.

SEDERBERG, Peter. « The Gold Cost under Colonial Rule: An Expenditure Analysis », *African Studies Review*, 1971, vol. 14, no. 2, p. 179-204.

SCHITTECATTE, Catherine. « From Nkrumah to NEPAD and Beyond: Has Anything Changed? », *The Journal of Pan African Studies*, 2012, vol. 4, no. 10, p. 58-77.

SHARAN-CHHABRA, Hari. « Rehabilitating Kwame Nkrumah », *Economic and Political Weekly*, 1977, vol. 12, no. 15, p. 598-599.

SHEPPERSON, George. « The Afro-American Contribution to African Studies », *Journal of American Studies*, 1974, vol. 8, no. 3, p. 281-301.

SHERWOOD, Marika. « Pan-Africanism Conferences, 1900-1953: What did Pan-Africanism Mean? », *The Journal of Pan Africanism Studies*, 2010, vol. 4, no. 10, p. 106-126.



SIEMERLING, Winfried. « W.E.B. Du Bois, Hegel, and the Staging of Alterity », *Callaloo*, 2001, vol. 24, no. 1, p. 325-333.

SKLAR, Richard. « Beyond Capitalism and Socialism in Africa », *The Journal of Modern African Studies*, 1988, vol. 26, no. 1, p. 1-21.

STÖGER-EISING, Viktoria. « Ujamaa Revisited: Ingenous and European Influences in Nyerere's Social and Political Thought », *Africa: Journal of the International African Institute*, 2000, vol. 70, no. 1, p. 118-143.

TOUVAL, Saadia. « Treaties, Borders, and the Partition of Africa », *The Journal of African History*, 1966, vol. 7, no. 2, p. 279-293.

TOUVAL, Saadia. « Africa's Frontiers: Reactions to a Colonial Legacy », *International Affairs*, 1966, vol. 42, no. 4, p. 641-654.

TSHIYEMBE, Mwayila. « Refondation de l'état africain et mondialisation », *Présence africaine*, 2006, vol. 1, no. 173, p. 161-168.

WALTERS, Ronald. « FOREWORD », *Editions Presence Africaine*, 1999, vol. 1, no. 159, p. 3-13.

VAN-HOYWEGHEN, Saskin, SMIS, Stefaan. « The Crisis of the Nation-State in Central Africa: A Theoretical Introduction », *Review of African Political Economy*, 2002, vol. 29, no. 93/94, p. 575-581.

VERHAREN, Charles. « In and Out of Africa Misreading Afrocentrism », *Présence Africaine*, 1997, vol. 2, no. 156, p. 163-185.

WAMBA-DIA-WAMBA, Ernest. « Pan-Africanism, Social Movements and Mass Struggles », *African Journal of Political Science*, 1996, vol. 1, no.1, p. 9-20.

WARD-JACKSON, Barbara. « Free Africa and the Common Market », *Foreign Affairs*, 1962, no. 3, p. 419-430.

WARREN-HOWE, Russell. « Did Nkrumah Favour Pan-Africanism? », *Transition*, 1966, no. 27, p. 13-15.

WATTS, Ronald. « Daniel. J. Elazar: Comparative Federalism and Post-Statism », *Publius*, 2000, vol. 30, no. 4, p. 155-168.

WHITE, Evan. « Kwame Nkrumah: Cold War Modernity, Pan-African Ideology and the Geopolitics of Development », *Geopolitics*, 2003, vol. 8, no. 2, p. 99-124.

WIGGAN, Greg. « Afrocentricity and the Black Intellectual Tradition and Education: Carter G. Woodson, W. E. B. Du Bois, and E. Franklin Frazier », *The Journal of Pan African Studies*, June-July 2010, vol. 3, no. 9, p. 128-148.

WILLIAMS, David. « The Ghana Economy », *The World Today*, 1966, vol. 22, no. 11, p. 475-481.

WILLIAMS, Michael. « Nkrumahism as an Ideological Embodiment of Leftist Thought Within the African World », *Journal of Black Studies*, 1984, vol. 15, no. 1, p. 117-134.

YABARA, Amzat. « Les Militants noirs Anglophones des années 1920-1940 », *Gradhiva*, 2014, no. 19, p. 30-51.

YAMBO, Ouloguem, « Marx et l'étrangeté d'un socialisme africain », *Présence africaine*, 1964, vol. 2, no. L, p. 20-37. YOUNG, Kurt. « Africa Must Unite Revisited: Continuity and Change in the Case for Continental Unification », *Africa Today*, 2010, vol. 57, no. 1, p. 42-63.

ZERBO, Yacouba. « La problématique de l'unité africaine (1958-1963) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2003, vol. 4, no. 212, p. 113-127.

ZUCKERMAN, Phil. « The Sociology of Religion of W.E.B. Du Bois », *Sociology of Religion*, 2002, vol. 63, no. 2, p. 239-253.